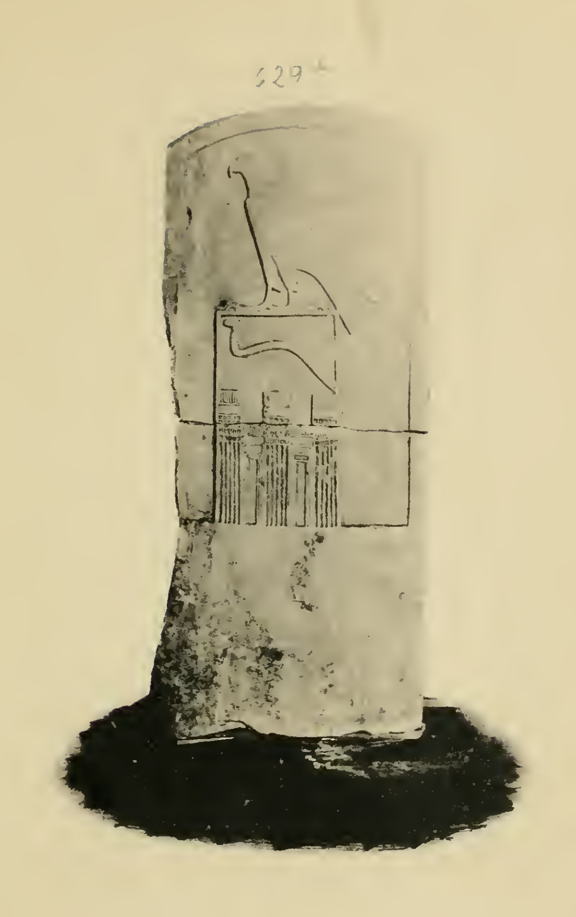

3 1761 03637 2217



Stèle en calcaire du roi Serpent.

Phototypie Berthaud

LES NOUVELLES

FOUILLES D'ABYDOS

PAR

E. AMÉLINEAU

ANGERS
IMPRIMERIE DE A. BURDIN
4, RUE GARNIER, 4

1896



AVANT-PROPOS

Le vendredi 29 mai de cette année, j'ai eu l'honneur de rendre compte devant l'Académie des *Inscriptions et Belles-Lettres* des fouilles que j'ai faites l'hiver dernier dans la nécropole d'Abydos. J'ai cru qu'ayant été envoyé par une société française, ayant reçu une mission gratuite de M. le Ministre de l'Instruction publique, ayant obtenu quelques résultats, je devais au Ministre de l'Instruction publique, aux hommes généreux qui m'avaient envoyé, à moi-même, de faire le compte-rendu de mes travaux devant la première assemblée scientifique de mon pays sous la juridiction de laquelle tombaient mes travaux, et cela non point par un motif de vaniteux orgueil, mais par pure déférence pour le grand corps savant auquel je m'adressais. D'ailleurs on m'avait demandé de le faire et j'ai acquiescé à la demande qui m'avait été faite. Non point que je ne prévisse pas qu'il pût y avoir quelques objections : une découverte aussi nouvelle et aussi importante que celle que je croyais et que je crois encore avoir faite, n'emporte pas du premier coup l'acquiescement de tout le monde, car son importance est contestée au nom même de sa nouveauté, et je ne comptais point qu'on l'admît d'emblée : ce que je voulais, c'était saisir d'abord l'Académie des *Inscriptions et Belles-Lettres*, lui rendre hommage et attirer la discussion.

Cette discussion est venue d'elle-même, mais sur un

tout autre terrain et un tout autre ton que ceux que je prévoyais. Après la séance à laquelle assistaient ceux qui avaient payé les frais occasionnés par les fouilles, M. le marquis de Biron m'écrivit la lettre suivante :

Paris, ce 30 *mai* 1896.

Cher Monsieur Amélineau,

M. Sigismond Bardac, le comte Henry de la Bassetière et moi avons voulu assister, comme vous le savez, à la séance publique de l'Académie des *Inscriptions et Belles-Lettres* du 29 mai, et c'est avec un vif intérêt que nous avons entendu la lecture de votre rapport et la réponse de M. Maspero.

L'éminent égyptologue a soulevé des objections qui nous paraissent nécessiter une réponse de votre part. C'est cette réponse que mes amis et moi, d'un commun accord, venons vous demander ici dans l'intérêt de l'entreprise scientifique et française qui nous tient tant au cœur.

Croyez-moi, cher Monsieur Amélineau, cordialement à vous.

Le marquis de Biron.

Après la lecture de cette lettre, il ne me restait plus qu'un parti à prendre, donner quelques-unes des raisons scientifiques qui me paraissent militer en faveur de la haute antiquité des monuments qui ont été trouvés et de la thèse que je soutiens. Je n'ai nulle envie d'être désagréable à qui que ce soit en agissant ainsi, surtout d'être désagréable à M. Maspero que je regarde comme le protagoniste de notre science et qui, je me le rappelle encore et me le rappellerai, j'espère bien, toujours, m'a initié par ses excellentes leçons à cette science égyptologique à laquelle j'ai consacré ma vie. Je ne cherche point ainsi à soulever des polémiques, « à faire sensation », comme a dit mon éminent contradicteur : j'aurais pu le faire, mais il m'aurait fallu sortir de mon ca-

ractère et de la profonde obscurité dans laquelle je vis : j'ai indiqué simplement une hypothèse admissible.

On s'est peut-être demandé pourquoi je n'ai pas répondu séance tenante aux paroles de M. Maspero. J'ai eu plusieurs raisons. D'abord, l'heure étant avancée, M. le Président de l'Académie des *Inscriptions et Belles-Lettres* m'invitait à répondre brièvement, lorsque ma réponse aurait exigé d'assez longs détails ponr être comprise. En second lieu, j'avais peur que la discussion ne prît, ou même ne gardât un ton qui n'avait rien de scientifique. De plus, si je connaissais les monuments dont je parlais, alors que M. Maspero n'en avait entrevu que les photographies, mon éminent contradicteur a une très grande habitude de la parole, que je n'ai pas ; en écrivant je recouvre une partie des moyens que je n'aurais pas en parlant et la grande distance qui existe entre lui et moi diminue d'autant.

Je publie d'abord le compte rendu des fouilles que j'ai lu devant l'Académie des *Inscriptions et Belles-Lettres*, je le fais suivre des observations présentées par M. Maspero, puis je présente moi-même les quelques raisons scientifiques qui m'ont semblé bonnes à faire connaître ici. J'ai communiqué à M. Maspero le résumé des observations qu'il a faites afin qu'il jugeât si ce résumé était bien conforme aux paroles qu'il a prononcées, et qui n'ont pas encore été publiées : après l'avoir lu, il m'a dit que c'était bien, à quelques petites nuances près, le sens des paroles qu'il avait prononcées. Je suis donc certain de ne pas combattre des moulins, et aussi d'avoir agi honnêtement. Le lecteur aura ainsi une partie des pièces du procès scientifique engagé et il jugera comme il croira devoir juger.

Paris, 6 juin 1896.

COMPTE RENDU

DES FOUILLES D'ABYDOS

Lu devant l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, dans sa séance du 29 mai 1896.

Les fouilles que j'ai eu l'honneur et l'avantage de diriger à Abydos pendant l'hiver 1895-1896 ont produit des résultats tellement inattendus que j'ai cru devoir, en ma qualité de Français, communiquer ces résultats à la plus haute assemblée de mon pays à la juridiction scientifique de laquelle ils ressortent. C'est en Égypte qu'est née la pensée qui s'est traduite en acte pendant cet hiver : ayant fait plusieurs fois le voyage d'Égypte, M. le marquis de Biron séduit par les grandes découvertes faites en ces dernières années, obsédé par la pensée qu'on pourrait peut-être sur le sol de l'Égypte rencontrer les sépultures de ces deux premières dynasties dont l'éloignement est si reculé qu'elles en peuvent paraître presque mythiques, M. le marquis de Biron sut trouver deux de ses amis avec lesquels il s'associa, M. le comte Henri de la Bassetière et M. Sigismond Bardac, il leur fit partager son enthousiasme et c'est grâce à leur association que j'ai été envoyé l'année dernière en Égypte et que j'ai pu faire les fouilles dont je viens aujourd'hui exposer les résultats à l'Académie.

Ce n'est pas sans une vive appréhension que j'ai accepté d'aller fouiller la nécropole d'Abydos : l'ombre du grand Mariette semblait la garder contre toute tentative téméraire et je savais, pour avoir lu ses ouvrages, qu'il l'avait fouillée pendant dix-huit ans. Dès lors je me demandais ce que je pouvais découvrir en de pareilles circonstances, car je n'étais

jamais allé à Abydos. Fort heureusement l'inspection des lieux me démontra bien vite que les fouilles de Mariette ne s'étaient pas étendues au delà de la dixième partie de la nécropole environ et qu'un vaste champ m'était encore ouvert S'il me restait ainsi un terrain immense à fouiller, j'étais tout novice dans l'art de faire des fouilles ; M. de Morgan, le si distingué directeur général du Service des antiquités en Égypte, mit à ma disposition sa grande expérience, il me conduisit à Dahschour pour me montrer ses travaux, me faire voir la manière dont il réglait une campagne de fouilles et m'initier à mille détails pratiques dont la connaissance m'eût été sans doute apprise par l'expérience, mais qu'il devait m'être très utile d'apprendre autrement que par l'expérience personnelle. Je dois le remercier ici publiquement de sa bienveillance. Ayant mis ainsi le plus de chances possible dans mon jeu, il ne me restait plus qu'à jouer de mon mieux la partie que j'allais engager en face de rivaux célèbres qui fouillaient déjà depuis de longues années et dont les succès ont été retentissants, non pas que j'eusse l'orgueilleuse prétention de vouloir représenter la science française, je suis un trop mince personnage pour cela, mais il est toujours plus agréable de réussir que de ne pas réussir et le cœur humain est ainsi fait qu'il ne peut s'empêcher d'être content d'arriver dans un bon rang dans la course scientifique où il a engagé son honneur.

Je me mis donc à l'œuvre avec ardeur et cette ardeur, je l'ai conservée pendant les cinq mois qu'a duré la campagne, malgré bien des déboires et bien des déceptions. Je n'entretiendrai pas l'Académie des fouilles que je fis pendant les douze ou quinze premiers jours : ils ont été consacrés à me faire la main et à parcourir la nécropole afin d'étudier le terrain, d'observer les signes auxquels on reconnaît que des tombeaux ont été construits et de m'engager à coup sûr lorsque le moment serait arrivé de m'engager à fond. D'ailleurs M. de Morgan qui vint me voir à Abydos me prodigua ses conseils sur les lieux ; mais la chance n'avait pas attendu son arrivée pour me favoriser, car quelques jours auparavant j'a-

vais fait ouvrir une tranchée de 100 mètres de long qui me fit découvrir un tombeau de même longueur, chose qui ne s'était encore jamais vue en Abydos. Pendant que les ouvriers étaient occupés à déblayer le tombeau d'un grand prêtre d'Anhour, dieu du nome thinite, nommé Mesmîn, lequel avait vécu sous le règne de Ramsès II et qui s'était fait construire un tombeau de cinq chambres souterraines auxquelles on accédait par un puits profond de 10 mètres, pendant qu'ils trouvaient toute une série de bas-reliefs sculptés avec beaucoup d'art et qui décoraient les murs de la chambre où se faisaient les réunions de famille pour le culte des ancêtres, j'avais observé, à environ 16 mètres de distance, le commencement d'une dépression sablonneuse, parallèle à une butte de décombres qui évidemment n'était pas naturelle. Je voulus savoir à quoi m'en tenir et j'ordonnai des sondages : les sondages à 3 mètres n'avaient pas trouvé la montagne et le sable comblait à chaque instant le travail des ouvriers. La tranchée que j'ordonnai conduisit à l'extrémité occidentale de la dépression ; là, les ouvriers trouvèrent un mur construit en briques de grandes dimensions, j'ordonnai de suivre ce mur jusqu'à la rencontre d'un autre mur qui devait nécessairement exister et c'est ainsi que fut découvert le tombeau que s'était fait construire Aououapta, fils aîné du roi Scheschonq Meriamen, le premier pharaon de la XXIIe dynastie. Ce tombeau consistait en un long couloir taillé dans la molasse qui constitue le sous-sol de la nécropole d'Abydos : il avait été taillé à deux étages afin d'éviter les éboulements et l'étage inférieur seul avait été revêtu de murs en briques longs d'environ 95 mètres. L'extrémité orientale avait été taillée en forme de quart de cercle et non revêtue de briques ; au nord, près de cette extrémité, au-dessus de l'endroit où les murs se rapprochant formaient comme une porte, on avait construit sur le premier étage une sorte de cabane avec toit ogival, sans doute pour le *ghafir* (gardien) qui devait veiller sur le tombeau. Au bout de 95 mètres, le couloir débouchait dans une salle entièrement revêtue jadis d'un revêtement de granit rose,

mais dont il n'existe plus actuellement d'intact que le mur nord; le mur est a perdu quelques-unes de ses pierres, le mur sud n'en comptait plus qu'un petit nombre et du mur ouest on ne voit plus que l'amorce des pierres du côté où ce mur rejoignait la paroi septentrionale. Le revêtement était entièrement couvert de textes assez mal gravés sur la pierre de granit, n'ayant qu'un très minime relief en creux, mais rehaussés d'une couche de couleur bleue qui a tourné au vert. Les pierres avaient été assez mal taillées, il y avait eu des éclats et pour remédier à ces éclats on avait recollé le morceau éclaté avec une sorte de ciment traditionnel, et même, quand les morceaux n'avaient pas été retrouvés. on avait simplement mis du ciment sur lequel on a peint les hiéroglyphes ou les personnages du texte. Les textes sont en effet illustrés, et rien qu'à voir les cynocéphales, les serpents qui lancent des jets de flamme, les déesses et les barques où est monté le dieu Râ ou le Soleil, on sait, à ne pouvoir s'y méprendre, que l'on se trouve en présence du livre connu sous le nom du Livre de l'Hémisphère inférieur. Les représentations et les textes sont rangés en plusieurs registres superposés les uns aux autres, mais séparés par une bande horizontale contenant les titres du défunt et les fonctions qu'il avait exercées. Cette salle était pavée en grosses pierres de calcaire poli. La montagne avait été creusée vers le sud sans doute dans l'intention de faire une seconde salle, car le mur d'enceinte était construit; mais l'excavation n'avait été faite que jusqu'au premier étage, elle était irrégulière et tout annonçait que les travaux n'avaient pas été achevés. Ce fait ajouté à cet autre qu'il n'y avait pas trace de sarcophage ou de puits funéraire, que l'on n'a pas rencontré le moindre objet ou le plus petit fragment des objets faisant partie du mobilier funéraire, montre, je crois, que le tombeau, pour une raison inconnue, n'a pas servi, car dans tous les autres tombeaux j'ai rencontré des vestiges de spoliation ou des objets ayant meublé la tombe. Pour en avoir le cœur net, j'ai fait enlever l'une des pierres du pavé, croyant que peut-être ce pavé masquait l'entrée du

caveau funéraire; mais les pierres ne recouvraient que du sable. De même j'ai fait sonder le long couloir et nulle part il n'a été découvert quoi que ce soit qui pût faire supposer l'existence d'un puits funéraire. Le déblaiement de ce tombeau m'avait pris beaucoup de temps et beaucoup d'hommes, et finalement je n'y avais rencontré que les trois murs de la chambre du fond avec des textes connus par ailleurs.

J'ai fait fouiller d'autres tombeaux où l'on a découvert des objets funéraires, avec des inscriptions dont une seule mérite une mention spéciale, car elle résout ou tout au moins sert à résoudre un point très obscur de l'histoire égyptienne, ayant rapport aux rois éthiopiens de la XXIV[e] dynastie. Elle provient d'un tombeau de la fille royale de Kaschto, nommée Peksatero, dont la mère était la reine Pebama; elle était épouse royale de Piankhi, le célèbre conquérant de l'Égypte. Elle est morte sans doute pendant l'expédition de son mari et a été enterrée à Abydos. Par conséquent Kaschto au lieu d'être le successeur doit avoir été le prédécesseur de Piankhi et le nom de sa femme n'est certainement pas un nom égyptien, malgré la grande autorité d'E. de Rougé. La seconde proposition se comprend d'elle-même, et la première est rendue évidente par le fait que Kaschto est mort lorsque sa fille meurt aussi et que Piankhi est encore vivant.

Le tombeau d'Aououapta n'était pas encore parfaitement déblayé que je reportais mes ouvriers à l'ouest vers une série de buttes situées dans le grand axe du tombeau qui venait d'être mis au jour et qui se distinguaient par cette particularité, à savoir qu'elles étaient recouvertes de pots entiers ou cassés, de couleur rouge, de terre grossière, ayant exactement la forme de ceux qu'on trouvait à Dahschour, à Saqqarah et que j'ai moi-même ramassés sur les lieux. Les indigènes désignent cette série de buttes sous le nom générique d'*Om-el-Ga'ab*, c'est-à-dire de *mère aux pots*. Ces buttes sont, ou plutôt, étaient au nombre de six, plus ou moins hautes, séparées entre elles par des plateaux recouverts ou non de ce ces mêmes pots : elles s'étendent sur une longueur d'environ 800 mètres et elles

étaient parsemées de fragments de granit noir ou rose, d'albâtre, de pierres volcaniques, etc., tout ce qui indique d'ordinaire des sépultures importantes. Au lieu de me traîner péniblement à la remorque de Mariette, je désirais vivement trouver quelque chose de nouveau et je n'avais pas hésité à attaquer un terrain encore vierge de fouilles européennes.

La première butte répondit d'abord à mes espérances d'une manière qui les dépassait. Après quelques sondages préliminaires, je trouvai renfermés dans un vase de terre grossière toute une série d'objets curieux que je n'avais jamais vus nulle part; j'explorai alors toute la butte et, pour cela, je la remuai de fond en comble et la déplaçai. Je n'y trouvai pas le moindre tombeau, pas le plus petit ossement, mais beaucoup de petits objets, environ trois cents, de jolies statuettes en albâtre et en calcaire, trois statuettes en bois, la figure ou tout le corps dorés, dont l'une tomba en poussière dès qu'elle sentit le contact de l'air et dont une autre était encore renfermée dans un cercueil en bois de forme anthropoïde, puis quelques gros monuments, notamment une réduction de sarcophage au nom d'un officier de la XVIIIe dynastie, une table d'offrandes grossière et une autre table d'offrandes en granit rose, portant quatre cartouches qui appelèrent aussitôt mon attention. Deux d'entre eux contenaient les nom et prénom d'Ousortesen Ier, le second roi de la XIIe dynastie, les deux autres ceux du dernier roi de la XIe dynastie dont jusqu'ici on ne connaissait que le prénom et dont le nom était Mentouhôtep, le VIe de ce nom. L'inscription est curieuse en son entier : il y est dit que « le roi de la Haute et de la Basse-Égypte Rakhoperka, aimé de celui qui habite chez les Occidentaux, qui donne la vie, a fait ce monument pour son père Rasonekhka, afin qu'il lui fasse la vie éternellement; » et: « Le fils du Soleil Ousortesen, aimé de celui qui habite chez les Occidentaux, qui donne la vie, a fait ce monument à son père Mentouhôtep afin qu'il lui fasse la vie éternellement. » Or, si la XIIe dynastie s'est substituée violemment à la XIe comme on le croit d'ordinaire, il serait assez curieux que le second roi

de cette dynastie appelât son père le dernier représentant de la dynastie vaincue. Ne faudrait-il pas supposer plutôt que le pharaon Ousortesen Ier descendait par sa mère du dernier roi de la XIe dynastie? En ce cas on comprend facilement qu'il ait appelé Mentouhôtep VI son père. Parmi les petits objets trouvés dans cette première butte, les plus curieux sont une série de petits vases comme ceux qui forment les mobiliers de poupée à l'usage des petits enfants, en albâtre, en calcaire, en terre grossière ou en pierre dure que je ne connais pas encore, des vases en bronze tout petits ayant exactement la forme de certains de nos ustensiles les plus familiers, comme ceux de nos boîtes à lait, des gargoulettes, des instruments de labour, de petites briches avec deux couffes aux extrémités, le tout en bronze et de proportions minuscules, un tout petit chevet en bois, des scarabées d'une grande finesse et une briche en or, avec deux houes et deux couffes en or. Comment ces objets étaient-ils renfermés dans cette butte lorsque toute la partie de la nécropole connue sous le nom d'Om-el-Ga'ab avait été le théâtre des ravages les plus déplorables, comme je n'allais pas tarder à l'apprendre à mes dépens? Je serais assez porté à croire que les spoliateurs regardèrent cet endroit comme indigne d'eux et le négligèrent, ce qui a été très heureux pour moi. Je dois dire déjà que cette série de buttes servait évidemment de lieu de pèlerinage dès les temps les plus anciens aux habitants de la ville sainte d'Osiris, car j'y ai rencontré des monuments de toutes les époques et les Coptes encore de nos jours s'y rendent le vendredi saint pour y chercher de petits vases qu'ils donnent ensuite comme jouets à leurs enfants.

Ayant exploré cette première butte, je passai à un plateau long d'environ 200 mètres qui séparait la première de la seconde butte et je fis faire des sondages. Les sondages révélèrent l'existence de tombes, et dans la première que je fouillai étaient cinq statuettes en calcaire très belles et intactes, sauf une. Malheureusement ce fut tout ce que je découvris d'objets artistiques dans les tombes de ce plateau au nombre d'environ

cinquante. Ils ne m'offrirent tous que des fragments de vases brisés et des vases de poterie grossière auxquels je n'attachai pas d'abord une grande importance. Ces tombes étaient construites toutes de la même manière et consistaient dans une chambre unique creusée dans la molasse et revêtue de briques crues et grossières. Ceux qui les avaient construites étaient encore fort novices dans l'art de construire; ils ne savaient ni mettre un mur d'aplomb ni le mettre d'équerre avec un autre déjà construit. Les murs étaient tout à fait irréguliers, rentraient ou ressortaient, un peu au petit bonheur. Quelquefois cette unique chambre était bordée, sur un, deux ou trois côtés, d'une série de petites loges aussi irrégulièrement construites que la chambre principale, si étroites que je me demandais à quoi elles avaient pu servir, car on aurait à peine pu y loger deux vases comme ceux que je trouvais déjà. La réponse à la question que je me posais me fut fournie par ce fait qu'un jour on découvrit un cadavre échappé à la dévastation : il n'était point momifié, était couché nu sur le côté, les genoux ramenés à la hauteur de la poitrine, les deux bras par devant le visage, dans la posture de l'enfant dans le sein de sa mère et je compris alors qu'il n'était pas besoin d'un grand espace pour le contenir. Malgré tout, certaines loges étaient encore trop étroites pour contenir un cadavre dans cette position et l'usage m'en est resté inconnu parce que je n'y ai rien rencontré qui me l'apprît. Je pourrais ajouter ici d'autres détails que j'ai eu le loisir d'observer, mais dont la simple mention m'entraînerait dans des considérations trop longues pour être exposées dans cette communication et que j'exposerai tout au long dans le mémoire qui paraîtra sur les fouilles. Je dois dire cependant que sur les vases de terre grossière que je trouvai dans quelques sépultures je reconnus des dessins tout à fait primitifs, dessinés par des hommes qui en étaient encore à essayer leur calame et qui faisaient leur éducation artistique. A mesure que j'approchai de la seconde butte, je commençai de trouver quelques caractères inscrits sur des fragments de vases en pierre dure brisés : ces caractères me semblèrent

étranges de forme et de gravure. Je trouvai en outre d'autres fragments avec des caractères grecs et je ne savais comment les uns et les autres pouvaient se rencontrer ensemble. Ce n'est que plus tard que la lumière se fit dans mon esprit. Je sus en effet que des sépultures semblables avaient été trouvées à Qeft par le très habile explorateur anglais, M. Flinders Petrie, mais qu'il n'avait trouvé aucune trace d'écriture. Dans la dernière tombe de ce plateau, j'eus le bonheur de rencontrer une stèle dont le caractère archaïque était évident.

La seconde et la troisième butte étaient de très petites dimensions et très peu éloignées l'une de l'autre. Très peu élevées, elles ne semblaient devoir exiger qu'un très court espace de temps; mais les tombeaux qu'elles recouvraient, au lieu d'être petits, étaient très vastes et demandèrent un temps considérable. Tout y était ravagé, détruit avec la plus rare fureur, et quand les moyens ordinaires de ravage n'avaient pas paru suffisants on avait employé le feu. Les auteurs de ces crimes abominables avaient même trouvé le moyen de signer leur œuvre : sur des fragments de vases d'albâtre ils avaient dessiné au charbon des caractères coptes et l'un d'entre eux avait écrit son nom tout entier : il s'appelait Jean. Ce sont donc les chrétiens qui ont détruit les tombeaux de cette partie de la nécropole et je ne me tromperai pas beaucoup en disant que les moines d'Abydos, contemporains ou disciples postérieurs du fanatique Moyse dont l'image souille les murs du temple de Séti Ier, sont les auteurs de ces horribles spoliations. Ils n'ont laissé aucun objet intact et ont agi avec lenteur, prenant toutes les précautions nécessaires pour qu'il ne leur arrivât aucun mal, bâtissant même des murs pour prévenir les éboulements qui auraient pu empêcher leur œuvre de sauvage destruction. L'un des tombeaux de la seconde butte avait été totalement incendié : comme il était entièrement pavé en bois, j'y rencontrai environ deux cents kilos de charbon de bois, car les spoliateurs ayant allumé l'incendie et ayant jeté du sable par dessus, le feu consuma lentement sa proie. Je commençai à trouver sous ces deux buttes des silex

d'une beauté extraordinaire, admirablement polis et taillés et le tombeau aux deux cents kilos de charbon de bois me fournit à lui seul 324 pointes de flèches en silex, travaillées avec une habileté extraordinaire, de toutes formes et déjà barbelées. Les roseaux des flèches avaient été dévorés par l'incendie et les pointes en silex étaient restées éparpillées dans le sable. J'ai aussi rencontré dans ce même tombeau deux gros morceaux de bois de sycomore avec des mortaises ou des trous à chevilles, et dans ces trous étaient passés des fils de bronze, témoignage du moyen par lequel les diverses pièces du pavé étaient assemblées ensemble. J'avais trouvé déjà des morceaux de métal ou des fils de métal dont je me demandais l'emploi : la solution du problème m'était ainsi fournie.

La quatrième butte était énorme et, quoiqu'elle fût large de 80 mètres environ, je ne pouvais un seul moment espérer y occuper d'un seul côté les 450 ouvriers que j'employais alors. Je pensai à l'attaquer méthodiquement de trois côtés à la fois, au nord, à l'est et à l'ouest, mais pour cela il fallait déblayer le terrain afin de pouvoir rejeter toujours en arrière les déblais qui seraient retirés. Comme du côté ouest était un autre plateau d'environ 147 mètres de largeur sur 123 de longueur, je reportai mes ouvriers de ce côté. Dès les premiers travaux qui furent exécutés, je me trouvai en présence de nombreux tombeaux dont quelques-uns avaient des dimensions énormes. C'est ainsi que je trouvai un tombeau composé d'une grande salle ayant 15^{m},05 de long, 8^{m},90 de large et 6^{m},24 de hauteur; la profondeur des murs de revêtement n'avait pas moins de 4^{m},33. Ce tombeau était celui du pharaon Den. L'incendie qui y fut allumé fut tellement violent qu'il convertit sur toute l'épaisseur du mur les briques crues en briques cuites dont on pouvait faire le ciment que les indigènes appellent *'omrah*. On y accédait par deux étages d'escalier contenant chacun vingt et une marches. La salle était entièrement pavée de granit rose et les dévastateurs avaient réussi d'abord à déplacer, ensuite à briser au prix de grands efforts quelques-unes des pierres énormes du

pavé. Je n'y rencontrai que des objets cassés et une stèle en granit sans inscription. Sur les côtés de cette grande tombe étaient des constructions plus petites, les unes ayant servi de tombeau et encore pavées en bois, les autres de magasins et remplies de grandes jarres, de *zîrs* énormes et d'autres vases en terre ou en pierre dure. De ceux-ci je ne rencontrai que des fragments, mais comme j'avais soin de faire ramasser tous les fragments, j'ai pu réussir à reconstituer des vases entiers, et de plus les fragments contenant des inscriptions se multipliaient. C'est alors qu'apparut le premier nom des souverains de cette époque. Il était enfermé dans un rectangle et surmonté d'un épervier, dans la forme ordinaire de ce qu'on appelle les bannières royales. Depuis j'en découvris quinze autres, avec tous les titres usités depuis, comme uræus de la Basse-Égypte, vautour de la Haute-Égypte, roi *souten* de la Haute-Égypte et roi *net* de la Basse-Égypte, ce qui fait que j'ai actuellement au moins seize noms de rois ayant gouverné l'Égypte entière à cette époque reculée. Quelques-uns de ces noms sont écrits d'un seul signe, d'autres de deux, d'autres de trois; la lecture de quelques-uns de ces signes est encore inconnue. De même les stèles de simples particuliers se multipliaient : j'en ai recueilli environ une trentaine, pendant que je n'avais que trois stèles royales, plus un mortier en granit où était la bannière d'un roi nommé *Den*. Les premières stèles avaient été respectées par les dévastateurs, sans doute comme étant de vil prix : elles ne contiennent que le nom de l'individu avec son titre qui m'est inconnu, mais qui avait rapport au culte du *double* après la mort, car le signe qui désigne le *double* se rencontre presque sur toutes avec le même oiseau. Elles étaient formées par des pierres rencontrées dans la montagne, à peine polies pour recevoir la gravure et qui s'effritent malheureusement dès qu'elles voient le jour. Les trois stèles royales au contraire étaient en granit ou en beau calcaire. Les caractères gravés sur le champ de la stèle déjà cintrée sont archaïques au premier chef : évidemment sur les deux stèles en granit, l'artiste a été gêné par la matière qu'il

avait à tailler ; aussi son œuvre est loin d'être aussi parfaite que la stèle en calcaire où il a fait preuve d'une véritable maîtrise. Le champ de la stèle est évidé de 2 centimètres et demi environ, de manière à faire mieux ressortir les caractères à sculpter et en effet l'épervier qui surmonte le rectangle et le serpent qui y est renfermé et qui forme le nom du roi se détachent de la pierre avec une vigueur majestueuse qui n'a rien à envier aux belles œuvres des temps plus rapprochés de nous. Ces trois stèles étaient fort hautes et elles ont été brisées en plusieurs morceaux : la dernière compte trois morceaux d'inégale longueur, mais elle est complète. Le bas du rectangle dans les trois est occupé par une maison rudimentaire sur les stèles de granit, et sur la stèle de calcaire par une maison dont le dessin est exactement le même que sur le sarcophage de Mycérinus ou sur les tombeaux de l'Ancien Empire à Saqqarah.

Ce ne sont pas seulement les stèles ou les fragments de vases qui m'ont fourni des noms de pharaons; mais encore les grands vases trouvés dans les magasins dont j'ai parlé. Sur le flanc de ces vases se lisent des inscriptions et sur quelques-uns les inscriptions contiennent la mention du propriétaire du vase. Bien plus, presque tous étaient surmontés d'immenses bouchons en terre mélangés avec des fibres de palmier que les ouvriers avaient d'abord pris pour du poil de chameau, que j'avais cru moi-même être du poil de chèvre ou de gazelle et dont l'examen au microscope a démontré la nature. Ces bouchons étaient tous estampillés au nom du propriétaire, et ce propriétaire était toujours un pharaon. Ces grands vases contenaient les matières les plus diverses, des dattes, des céréales, des fruits de *napéca*, des matières grasses en abondance, de l'encens, etc. ; leur contenu s'est à peu près conservé intact et les matières grasses brûlent pendant des journées entières, comme j'en ai fait l'expérience.

Les œuvres d'art étaient abondantes à cette époque, car la civilisation était déjà très avancée. Tout d'abord, on savait faire des poteries déjà remarquables, les orner avec des

serpents disposés tout autour du vase un peu au-dessus de la panse : toutes les formes usitées à cette époque le sont encore de nos jours en Égypte. Le tour du potier était déjà connu vraisemblablement. Les vases en pierre dure étaient excessivement nombreux : ma chambre était remplie des fragments que j'avais fait ramasser et je ne crois pas être exagéré en disant que j'avais réuni des fragments d'un millier de ces vases. Les pierres les plus dures y étaient représentées, l'albâtre d'abord, l'albâtre rubané, l'onyx, le porphyre, la serpentine, des pierres volcaniques en grand nombre et d'autres pierres en grand nombre encore dont j'ignore le nom. Ces vases affectaient des formes assez variées, notamment le vase à vin, dont je ne connais pas d'exemples et dont je crois que la forme est considérée comme archaïque et que j'ai retrouvé assez fréquemment. Ils étaient sans doute taillés avec le silex, creusés avec un instrument tournant mu par une sorte de violon, car on voit encore les cercles concentriques tracés en quelques-uns par l'instrument dont on se servait, puis polis par frottement. J'ai trouvé un certain nombre des polissoirs dont on se servait. Il arrivait quelquefois pendant la taille qu'une veine malencontreuse et mauvaise faisait briser la matière : l'ouvrier la recollait alors tranquillement et j'ai des vases qui sont encore collés de cette manière. Quelques-uns de ces vases portent des caractères gravés, et ces caractères sont exactement semblables à ceux des stèles particulières : ils trahissent donc la même époque. Certains de ces vases, encore en assez grand nombre, puisque j'en ai une centaine de fragments, étaient ouvragés et décorés, ou taillés en forme d'animaux avec des parties du corps humain. Ces décorations ont un caractère archaïque très prononcé, je n'en ai jamais vu de semblable quoique je connaisse un certain nombre des musées les plus importants d'Europe; quelques-unes d'entre elles sont très fines et vraiment artistiques. Elles ne sont pas sporadiques, car la même décoration est répétée encore assez fréquemment : elles sont prises en général des choses de la nature, des coquilles, des paquets de jonc retenus par une at-

tache, un grand nombre sont formées par de simples lignes irrégulières ou régulières, la plupart du temps striées. Les vases complets en albâtre portaient généralement, un peu au-dessous du col ou du rebord, une ligne très simple, avec des sortes de coches du plus gracieux effet. Deux de ces fragments ont une véritable importance artistique : l'un représente une main taillée avec beaucoup d'art, ayant tous les caractères archaïques désirables ; les doigts effilés se détachent admirablement avec toutes leurs particularités de la pierre calcaire sur laquelle ils ont été sculptés : cette main devait servir de couvercle à un vase quelconque que je n'ai pas et qui lui était adhérent ; elle était brisée en deux morceaux et j'ai retrouvé le second à huit jours et à plus de 30 mètres de distance du premier. Le second fragment est l'œuvre d'un grand artiste : il représente une tète de canard d'un réalisme incroyable et qui semble encore vivante : la tête était attenante à un corps d'homme ou de femme, de femme plus vraisemblablement. J'ai trouvé dans un de ces tombeaux une sorte de vase dont je ne vois pas très bien la forme qui avait une feuille d'or appliquée de chaque côté.

Les hommes de cette époque étaient donc déjà très avancés dans les arts de la civilisation : leur art préféré, celui dans lequel ils réussissaient le mieux, était la sculpture, ainsi que je l'ai déjà dit. J'ai trouvé de cette époque, à plus de 10 mètres sous terre, des pieds de tabouret en ivoire qui me semblent étonnants de facture : on n'aurait pas mieux fait dix siècles plus tard, à quelque époque qu'on doive rapporter ces tombeaux. Ils représentent tous (j'en ai trouvé sept) un pied d'hippopotame, avec tous les caractères spéciaux aux pieds de ce pachyderme : ils ont été sculptés avec une hardiesse étonnante et sont au nombre des plus beaux objets que j'aie rencontrés. J'ai trouvé de même un petit lion en ivoire, long à peu près d'un décimètre, d'une expression extraordinaire. Ce lion, je l'ai vu trouver devant moi dans un tombeau, à plus de six mètres sous terre, dans les décombres du tombeau qui avait 1^{m},10 de profondeur, à l'ouest de la quatrième butte d'Om-el-

Ga'ab. Mais la preuve la plus étonnante de l'art des habitants d'Abydos à cette époque me semble fournie par deux petits objets en bois d'ébène. Le premier a été trouvé dans la tombe du roi Serpent : c'était le haut d'une petite statuette admirablement sculptée, avec les seins proéminents, les yeux saillants, la bouche épaisse et la chevelure partagée en nombreuses tresses retombant derrière la tête et terminées par une sorte de tirebouchon des femmes nubiennes Le type est incontestablement nubien : les femmes Bischaris pourraient offrir des types semblables avec une chevelure semblable. Le second est peut-être plus étonnant encore, c'est un morceau de bois qui faisait sans doute partie d'un coffret et qui a été trouvé dans le tombeau d'un roi qui s'appelait peut-être *Qad*. Il est décoré des deux côtés : du côté intérieur la décoration consiste en paquets de jonc retenus par des attaches ; et cette décoration se trouve de chaque côté d'un espace qui contient une bannière royale avec l'épervier sur le sommet, soutenue par le signe *ka* et ayant de chaque côté le signe de la puissance pastorale passé dans le signe de la vie. Y a-t-il des caractères dans la bannière, c'est ce que ne permet pas de voir une toile légère apposée sur tout ce côté et que l'on reconnaît encore très bien. L'autre côté est décoré en marqueterie avec des carrés apposés les uns à côté des autres et formés de deux triangles, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que certains de ces triangles sont en verre émaillé, de couleur riche et éclatante. Ceci ne surprendra pas quand j'aurait dit qu'à cette époque on savait tailler en perfection le cristal de roche ; je n'ai malheureusement que des fragments dont on n'a pu reconstituer un seul vase complet ; mais les fragments suffisent ici pour proclamer hautement l'étonnante habileté des artistes de cette époque.

Lorsque les abords de la quatrième butte furent enfin déblayés, j'attaquai cette butte de trois côtés à la fois ; mais elle avait environ 10 mètres d'élévation et le travail n'avançait pas, malgré le nombre considérable d'ouvriers que j'employais alors. J'ai dû la laisser incomplètement fouillée, à peu près au quart, pour la reprendre l'année prochaine, et j'ai interrompu les tra-

vaux le 19 mars, car je devais être à Paris dans les premiers jours d'avril et il fallait compter une quinzaine de jours pour le transport des nombreux objets trouvés. Cependant la partie que j'ai fouillée m'a donné des objets curieux. D'abord dans l'un des tombeaux que recouvrait la butte, un caillou sur lequel a été gravée la déesse Isis, ce qui prouve que déjà la légende d'Osiris était créée. Puis au milieu des décombres j'ai trouvé un naos pour Osiris, sur les côtés duquel Isis et Horus étaient représentés; une belle statuette de granit au nom du prêtre Iouiou dont Mariette avait trouvé le tombeau, et enfin une pièce qui, si elle avait été complète, aurait été merveilleuse : c'est un grand épervier consacré par le même Iouiou à son père. Je l'ai trouvé en trois fois; d'abord le piédestal avec la queue et les serres; quinze jours plus tard et à plus de vingt mètres, je trouvai le corps de l'oiseau et sa coiffure, le lendemain je trouvai un morceau des pattes et un autre fragment qui malheureusement ne complétait pas l'oiseau. Il manque le bec en entier. Malgré tout c'est un morceau de sculpture qui a grand air. Je trouvai aussi plusieurs vases bouchés dont l'un contenait des moulages en plâtre, des représentations du cerveau ou des intestins en terre, un Horus en une feuille de métal et des cornes de bélier, tous objets qui me semblent essentiellement votifs. Tous ces objets me démontraient que la sépulture était importante, d'autant plus que je trouvais des fragments de granit rose en assez grand nombre et je crus un moment avoir rencontré la sépulture d'Osiris; mais je fus bientôt détrompé.

Je ne dois pas oublier parmi les objets de cette époque reculée les perles et les verroteries; les premières sont taillées en losange ou en tube et faites de cristal, de cornaline et d'autres pierres dures: les secondes ne proviennent pas d'Abydos, mais d'une localité voisine nommée El-'Amrah où j'opérai des fouilles, et retrouvai une nécropole entière de cette même époque, avec des cadavres enterrés de la même manière et des vases de même forme et de matière similaire. J'y ai même recueilli vingt cadavres complets destinés aux études anatomiques

qu'on en doit faire au Caire. Les verroteries sont de formes très curieuses, depuis la simple perle ronde jusqu'aux perles de formes compliquées et allongées avec des émaux au milieu.

Et maintenant à quelle époque faut-il attribuer ces curieux monuments? Un fait est certain, c'est que pas une seule des bannières royales que j'ai trouvées n'est connue. Un seul monument similaire existe au Musée de Gizèh, c'est la petite statue qui porte le nº 1, qui fut trouvée à Mit-Rahineh en 1888 et dont le Catalogue dit : « La facture de cette statuette et le style de la légende font supposer pour ce monument l'antiquité la plus reculée. » Sur la partie postérieure de la statuette, à l'épaule droite, sont gravées trois ou quatre bannières identiques à celles que j'ai rencontrées. Si donc l'antiquité la plus reculée peut être supposée pour ce monument, on peut supposer la même antiquité pour ceux que j'ai découverts. Il n'y a que deux hypothèses possibles : ou ces monuments sont d'une période de décadence, comme la VIIe et la VIIIe dynastie dont les rois sont encore inconnus, ou ils sont d'une époque primitive. Le fait que l'arrangement des caractères dans les stèles de particuliers ressemble à celui dans lequel sont les hiéroglyphes des panneaux de Hosi que l'on attribue à une époque précédant la construction des pyramides de Gizèh milite en faveur des stèles qui proviennent des fouilles d'Abydos, et les stèles royales prouvent à n'en pas douter que ce n'est pas une époque de décadence qui les a produites. Il faut donc, je crois, les attribuer aux premières dynasties tout au moins, et non aux VIIe et VIIIe dynasties qui, d'après Manéthon, étaient d'origine memphite. D'un autre côté, les deux premières dynasties ne présentent pas un seul nom semblable sur les seize que je possède, et je ne crois pas que l'on puisse dire que le nom du roi n'était pas enfermé dans la bannière royale surmontée de l'épervier, car les titres ordinaires des rois d'Égypte se trouvent à côté de la bannière et sans aucun autre nom. Par conséquent nous sommes conduits à une époque précédant les deux premières dynasties.

Manéthon avant la première dynastie mentionne des νέκυες qui ont régné sur l'Égypte et des demi-dieux. Ces *morts* ou ces *mânes* ne sont peut-être pas les dieux des dynasties divines, comme on l'a cru, et ce pourraient bien être les rois dont j'ai trouvé les noms dans les tombes que j'ai explorées cet hiver à Abydos.

C'est un fait trop considérable pour l'histoire du genre humain en général, et de l'Égypte en particulier, pour que je l'ose affirmer d'une manière péremptoire ; mais il faut avouer que tout concourt à présenter cette solution du problème comme éminemment vraisemblable. Les rois anciens qui se sont ainsi révélés tout d'un coup sont peut-être ces pharaons dont le roi Ramsès II se vante d'avoir fait restaurer les tombes tombées dans un état lamentable. Ces restaurations ont pu ne pas porter sur ce monuments eux-mêmes, mais sur quantité de détails accessoires. En tout cas si ce ne sont pas ces *pères* dont parle Ramsès II, ceux dont il parle doivent encore être cherchés. La nécropole d'Abydos réserve d'autres surprises à ceux qui la fouilleront avec méthode au risque de n'avoir souvent que des déconvenues, mais avec la chance de faire quelque jour une de ces découvertes qui récompensent amplement des sacrifices consentis. Mes fouilles n'ont porté que sur le tiers du terrain occupé par les sépultures de cette époque ; si le succès continue de venir dans la même proportion, je peux espérer que l'année prochaine je pourrai présenter à l'Académie des résultats aussi considérables et que peut-être j'aurai rencontré l'un de ces monuments qui font époque et qui se chargera de prouver l'antiquité reculée à laquelle il appartenait.

Cette communication ayant été lue, M. le président donne la parole à M. Maspero qui la lui avait demandée et l'honorable académicien s'exprime à peu près en ces termes :

« Les documents qui viennent d'être soumis à notre approbation par M. Amélineau appellent des observations. M. Amé-

lineau s'appuie pour prouver l'antiquité qu'il attribue à ses documents sur un ensemble de faits extérieurs à la question, lesquels prouvent au contraire une origine remontant à une époque historique tout à fait connue. Il s'appuie en effet sur la présence des silex dans les tombes qu'il a fouillées. Les silex ont été de tout temps en usage en Égypte, les pointes de flèches barbelées trahissent une époque beaucoup moins ancienne qu'on ne le prétend, elles sont l'indice d'une civilisation beaucoup plus rapprochée de nous, ainsi que notre confrère, M. le Dr Hamy, pourra vous le dire avec sa compétence reconnue. Peu importe que ces silex ou autres objets aient été trouvés au fond des tombeaux, car la nécropole fouillée a tellement été bouleversée qu'on ne doit attacher aucune importance à la profondeur de la couche de terre ou de sable sous laquelle les objets ont été trouvés. Un exemple frappant fera comprendre cela : pendant les fouilles que j'ai fait exécuter dans le temple de Louxor on a trouvé une grenouille en caoutchouc comprimé à 20 mètres de profondeur. Évidemment cette grenouille ne pouvait remonter à une haute antiquité. De même les bracelets en silex sont encore en usage dans le pays : les femmes les portent encore et on les fait avec le noyau du silex qui contient une matière moins dure.

« De plus, parmi les monuments qui nous ont été soumis, qui portent des cartouches, il y en a qui sont datés et cette date nous ramène vers la XIe et la XIIe dynastie. » — En ce moment, je protestai contre ce que M. Maspero venait de dire : je connaissais parfaitement l'existence du cartouche prénom d'Amenemhat II et je dis que jamais il ne m'était venu à l'idée de compter ce cartouche parmi les seize bannières royales dont j'avais parlé. — « Cela est de peu d'importance, continue M. Maspero, et je passe aux stèles. Ces stèles trahissent en plus d'un endroit le but que se sont proposé ceux qui les ont faites : quelques-unes sont gravées à la pointe et sont des modèles de sculpteur; d'autres contiennent des noms comme *Honit*, qui nous reportent à la XIe dynastie. L'arrangement

des caractères ne prouve rien, car nous pouvons nous trouver en face d'une époque de décadence : de plus, il y avait des écoles locales qui avaient leurs traditions, et qui voit aujourd'hui les tombes d'Éléphantine faites sous la VIe dynastie pourrait parfaitement, en raison de l'arrangement des signes, faire remonter ces tombes à une très haute antiquité. Quand M. Amélineau sera de sang-froid, il reconnaîtra lui-même qu'il a attribué une trop haute antiquité à ses monuments. Il s'est servi de la statue n° 1 du Musée de Gizeh pour dire que l'auteur du Catalogue lui attribuant une haute antiquité à cause des caractères qui en forment l'inscription, on devait reconnaître la même antiquité aux monuments qu'il a mis au jour, comparant ainsi des choses qui ne sont pas comparables : une statue trouvée à Mit-Rahineh, sur l'emplacement de l'ancienne Memphis, ne peut être comparée à des stèles trouvées à Abydos, à cause de ces écoles d'art local dont je parlais tout à l'heure.

« Restent les seize bannières royales dont on pourrait expliquer l'origine autrement qu'on ne le fait. Là encore, M. Amélineau n'a pas tenu compte d'un fait cependant bien connu : jamais on ne rencontre le nom de bannière seul, il est toujours accompagné des cartouches prénom et nom. M. Amélineau a besoin d'étudier encore la question avant de proposer une solution aussi audacieuse que celle qu'il propose. Il a trouvé des tombes ravagées, spoliées et l'on ne peut pas faire fond sur ce que de semblables tombeaux contiennent et donnent au fouilleur. D'après tout ce qu'il nous a dit, c'était évidemment une nécropole pauvre, et c'est précisément là qu'on a chance de rencontrer quelque chose de nouveau, car les spoliateurs les ont dédaignées et c'est pourquoi on peut trouver des objets intéressants. Les bannières royales prouvent elles-mêmes autre chose que ce qu'on veut leur faire prouver, surtout celle de *Qat*. Mais je préfère n'en rien dire pour l'instant.

« Somme toute, la découverte n'a pas l'importance qu'on veut lui attribuer. Il ne suffit pas d'aller à Abydos pour mettre

du premier coup la main sur des monuments très importants : les grands succès se font attendre plus longtemps. Il eût donc été beaucoup plus prudent de se tenir dans la réserve. Il eût beaucoup mieux valu trouver la sépulture des rois de la Ire et de la IIe dynastie, que de vouloir trouver ces νέκυες de Manéthon : la découverte eût été moins sensationnelle, mais beaucoup plus importante. »

L'honorable académicien a fait porter ses observations d'abord sur la généralité des tombes que j'ai fouillées à Om-el-Ga'ab, puis sur certains points particuliers. D'abord, les objets trouvés ne sont pas d'une seule époque, il y a mélange : il faudrait pour affirmer péremptoirement l'antiquité si reculée à laquelle je fais remonter les monuments découverts trouver une tombe inviolée. J'admets parfaitement ce raisonnement : mais parce que les tombes d'une nécropole ont été violées, il ne me semble pas qu'on doive rejeter en bloc les résultats tirés des monuments trouvés dans ces tombes. C'est là que la vue des objets se trouve indispensable. Il peut, en effet, se rencontrer que certains objets trouvés dans ces tombes soient le reste du mobilier funéraire primitivement déposé dans la tombe, pendant que certains autres proviennent d'ailleurs, importés dans cette partie de la nécropole par les spoliateurs à une époque inconnue. Et de fait, c'est ce qui est arrivé pour les premiers objets. Quant aux seconds, je ne crois pas qu'ils aient été apportés des autres parties de la nécropole d'Abydos à *Om-el-Ga'ab*, d'abord à cause de la distance. Il n'est pas en effet moralement probable que des monuments aussi lourds, nécessitant les forces réunies de quatre ou cinq hommes au moins pour pouvoir être transportés à une petite distance, ou bien l'emploi des moyens de transport, tels que le traîneau dont on se servait dans l'antiquité et dont on se sert encore aujourd'hui, aient pu être amenés de distances assez grandes, variant entre 200 et 800 mètres, pour le simple plaisir de les changer de place. Il me semble, au contraire, bien plus vrai-

semblable et partant plus probable que les spoliateurs aient brisé sur place les monuments qu'ils regardaient comme impies, soit à la suite d'une révolution politique, soit à la suite d'une révolution religieuse, peut-être des deux. Et d'ailleurs, il y a une preuve matérielle de la réalité du fait. D'abord les stèles royales ont été trouvées dans trois tombeaux particuliers et dans l'un d'eux, au milieu du mur ouest, dans un retrait du mur peint en rouge, on voyait encore la place destinée à la stèle, et cette place était suffisante pour recevoir ce bloc de pierre calcaire, haut d'au moins $2^{m},50$. De plus ce même tombeau contenait de petites cases sépulcrales disposées sur trois côtés, au nord, à l'est et au sud ; dans chacune de ces cases ayant servi à la sépulture, étaient de semblables retraits peints également en rouge, inégaux et non orientés de la même manière, destinés aussi à recevoir des stèles, car le peu de profondeur du retrait ne permet pas une autre destination ; et de fait ce tombeau m'a fourni quatre des stèles particulières que j'ai trouvées. D'ailleurs, si l'on voulait appliquer cette même sévérité de jugement aux objets découverts en Égypte, l'on ne serait certain que très rarement de l'époque à laquelle ils appartiennent : on n'a guère trouvé en Égypte que sept ou huit tombes inviolées, dont quatre ces dernières années. Il est tout à fait impossible d'espérer qu'on en peut trouver à Abydos, car c'est bien là que le pillage systématique des tombeaux a eu le plus d'extension. On est donc réduit pour connaître l'âge des tombes que l'on trouve aux inscriptions rencontrées et surtout aux noms des rois : ces noms de rois, je les ai trouvés, ils sont complètement inconnus, ils n'entrent dans aucune liste que l'on ait et c'est bien la première fois qu'on les produit en public. D'ailleurs les objets dont je parle sont par eux-mêmes assez éloquents pour proclamer hautement leur antiquité reculée.

Certains objets trouvés dans les mêmes tombes, au fond de la tombe à côté des quelques ossements qui avaient été laissés en place, notamment les pieds de fauteuil en ivoire, le lion en même matière et la statuette en bois d'ébène dont on n'a mal-

heureusement trouvé que la partie supérieure, accusent une telle perfection artistique, une telle habileté manuelle à traiter les matières les plus dures qu'on est littéralement stupéfait en voyant combien la civilisation qu'ils supposent devait être avancée. La statuette en bois d'ébène que je considère comme la plus ancienne des statuettes en bois que l'on connaisse, a été trouvée dans la tombe du *Roi Serpent*, pour lui donner le nom gravé sur sa stèle : la facture m'en semble tout à fait archaïque. Quant au lion et aux sept pieds de tabouret en ivoire, ils ont été trouvés dans les tombes recouvertes par le plus grand des sept ou huit monticules qui composent la nécropole d'*Om-el-Ga'ab* : le travail en est magnifique, accuse une habileté merveilleuse et un tour de main sûr de lui-même. Le lion surtout est une pièce extraordinairement habile et curieuse ; il a été trouvé dans une tombe située à l'ouest de la grande butte, faisant partie d'une double rangée de tombes construites côte à côte, parallèles les unes aux autres, séparées par une toute petite bande de molasse. On avait trouvé dans cette tombe les objets que l'on y rencontrait d'ordinaire, c'est-à-dire des silex et de petits bâtonnets en ivoire ou en bois portant encore à l'une des extrémités des traces de couleur, sans doute de la préparation dont on se servait pour s'agrandir les yeux au moyen d'une substance analogue au kohol, plus la tête et quelques-uns des grands ossements du personnage qui avait été inhumé dans cette tombe. Il me semble qu'en de telles circonstances je dois de faire connaître les particularités de la trouvaille afin de mettre en garde ceux qui pourraient être tentés au seul vu du travail parfait et de l'habileté artistique que suppose ce petit objet, de l'attribuer à une autre époque plus rapprochée de nous et partant plus habile dans les arts. Sans me prononcer définitivement, je dois dire cependant que je penche plutôt vers la haute antiquité à laquelle nous reportent les stèles royales. Et d'ailleurs cette habileté dont témoignent ces objets est-elle invraisemblable dans une civilisation qui a produit la stèle du Roi Serpent, les vases ouvragés qui nous ont conservé des restes de

sculpture presque aussi étonnants, et même aussi étonnants. Je suis bien tenté de ne le pas croire.

Quant à la seconde série d'objets trouvés à *Om-el-Ga'ab*, c'est-à-dire ceux qui pourraient provenir d'autres parties de la nécropole d'Abydos, y importés par les spoliateurs à une époque inconnue, je dois m'en expliquer le plus clairement possible. Je ne crois pas qu'il faille recourir à cette hypothèse pour expliquer leur présence dans les buttes d'*Om-el-Ga'ab* : je crois que la piété des habitants d'Abydos en avait parsemé cette nécropole pour honorer les morts antiques dont le souvenir avait été précieusement conservé dans leur ville. Dans l'inscription dédicatoire du temple de Séti Ier, à Abydos, le roi Ramsès II proclame qu'il a bien mérité de ses ancêtres en faisant restaurer leurs tombeaux : on a de tout temps entendu les paroles de ce roi fameux dans l'histoire en les appliquant aux tombes des deux premières dynasties sans savoir si ces tombes se trouvent dans la nécropole d'Abydos. On pourrait tout aussi bien les appliquer aux sépultures des rois que j'ai trouvées à *Om-el-Ga'ab*. Celles-là du moins on sait qu'elles étaient à Abydos, puisque je les y ai trouvées. Il est vrai, et je dois le dire ici, que rien ne m'a jamais montré qu'elles aient été restaurées ; mais quand on sait ce que les pharaons égyptiens entendaient par restauration, on n'est guère arrêté par cette considération. Il suffisait en effet qu'ils eussent fait graver leurs noms sur un monument quelconque pour qu'ils crussent avoir fait l'acte que nous traduisons par restaurer. Ici en particulier nous possédons un exemple de cette singulière façon d'agir dans le grand épervier en calcaire, tout doré, dont j'ai parlé. Cet épervier sculpté sous la XVIIIe dynastie au nom d'un défunt auquel l'avait dédié son fils Iouiou, parut tellement beau à l'un des derniers rois de la XIXe dynastie qu'il y fit graver son cartouche nom : c'est le roi Ménépetah Ier, fils et successeur de Ramsès II, qui protégeait ainsi les arts. Et la preuve qu'il en était bien ainsi, c'est qu'on n'apportait pas seulement des objets d'art brisés, car j'en ai trouvés d'entiers, mais encore on y apportait des mil-

lions de pots dont on a trouvé des quantités considérables encore intacts, les uns ouverts, les autres encore lutés et renfermant des objets certainement votifs, tels que ces moulages de la figure, des entrailles, ou du cerveau, des cornes coupées près de la racine en bronze et cette petite image du dieu Épervier sur une feuille de bronze, autant que je puis croire. Et dans d'autres également scellés et lutés on a trouvé des objets indécis à moitié consumés par la vétusté, notamment des sortes de tablettes en terre ou en pierre calcaire recouvertes d'une feuille d'or. Un seul jour me donna trois de ces vases trouvés au milieu de milliers d'autres. Il faut bien avouer que ces vases contenant des objets égyptiens au premier chef n'avaient pas été transportés d'autres parties de la nécropole, ou alors on ne s'expliquerait pas comment les voleurs l'auraient pu faire et ne pas les briser pour en savoir le contenu, car ils y auraient trouvé des feuilles de cet or qu'ils recherchaient avec tant d'avidité. Et encore l'eussent-ils fait, qu'ils n'auraient pu transporter ces milliers et ces milliers de vases intacts qu'on trouvait rangés par couches superposées. C'est au milieu de ces vases que j'ai trouvé des fragments de stèles appartenant à la XIIe dynastie, à la XIXe, à la XXIVe et à la XXVIe. Ces fragments autant qu'on peut en juger ne sont pas des stèles de particulier, mais bien des œuvres royales proprement dites. Leur présence en cette partie de la nécropole d'Abydos s'explique de la même manière : ce sont des œuvres votives témoignant de la piété des rois envers leurs antiques prédécesseurs. Il peut parfaitement se faire que, parmi ces objets portant avec eux la date de leur dédicace, il ait pu s'en glisser d'autres qui ne portent aucune date : c'est pourquoi le champ est libre aux hypothèses comme aux jugements se basant sur la perfection de l'œuvre en elle-même. C'est après avoir rencontré ces objets et d'autres se rattachant directement à la légende d'Osiris, comme le naos dont j'ai parlé, que je me dis qu'il était possible que je me trouvasse en présence du tombeau d'Osiris lui-même, tombeau qui est encore à trouver.

Une autre preuve que cette partie de la nécropole d'Abydos

était un lieu où se donnait rendez-vous la piété des habitants d'Abydos, c'est le nombre considérable d'objets votifs trouvés dans la première butte d'*Om-el-Ga'ab*, plus de trois cents. Leur *dévotion* est si évidente que beaucoup des personnes qui les ont vus les ont pris pour des objets déposés dans les fondations d'un temple, à cause de leur petitesse. Ces objets sont en toutes sortes de matières : ils étaient également, mais non pas tous, renfermés dans des vases lutés, ainsi que je l'ai dit. Je n'en connais d'analogues dans aucun musée que j'aie visité, au moins pour la plupart. Ils appartiennent évidemment à des époques toutes différentes de celle des tombes. Aussi n'ai-je pas été un seul moment tenté de les y rattacher. Ceux qui n'étaient pas renfermés dans des vases étaient déposés à même dans le sol. Les vases recueillis ainsi sont de formes très petites, façonnés à la hâte, sans grande attention et ils ne devaient pas coûter cher : on s'explique alors aisément qu'on les ait trouvés en si grand nombre : la piété des fidèles était obligée de compter avec les ressources de la famille et on préférait s'en tirer à bon compte. Quelques-uns de ces objets sont très soignés, notamment les statuettes et la réduction du petit sarcophage. D'autres sont énormes, notamment la table d'offrande en granit rose dédiée par le roi Ousortesen Ier, le deuxième de la XIIe dynastie, à son père le roi Mentouhôtep VI, le dernier roi de la XIe dynastie. Il semble matériellement impossible que les spoliateurs aient transporté cette table qui pèse plus de 300 kilos de la nécropole de la XIIe dynastie qui est située à au moins 2 kilomètres de l'endroit où elle a été rencontrée — et d'ailleurs qu'aurait-elle fait dans cette nécropole du Moyen Empire? elle n'y a pas sa place, puisqu'elle a été dédiée directement par un roi à un roi qu'il adopte comme ancêtre et ce dernier ne devait pas être enterré à Abydos dont la nécropole ne contient aucune sépulture des rois de la XIe dynastie. Il faut donc avouer qu'elle est votive, et elle a ainsi sa place dans un lieu sanctifié par la présence de ces ancêtres antiques qui viennent d'être découverts.

En conséquence rien n'oblige à croire que certains des objets trouvés à *Om-el-Ga'ab* ont été transportés par les spoliateurs à une époque indéterminée et indéterminable. Leur présence au contraire est parfaitement justifiée par les raisons que je viens de donner. Pour ma part, je ne crois pas à une spoliation ancienne et je ne fais remonter la spoliation totale qu'au vie siècle de notre ère, époque à laquelle le moine Moyse dont j'ai publié dernièrement la vie était tout puissant à Abydos, secondé par ses moines fanatiques.

On a dit en outre que la nécropole que j'ai fouillée était une nécropole de pauvres et que c'était pour cette raison que j'avais rencontré les bannières royales des pharaons. Je me permets de n'être pas de cet avis. D'ordinaire ce ne sont pas les petites gens qui ont les plus riches mobiliers. Des personnages qui ont en leur mobilier funéraire des vases de toute sorte en pierre dure, depuis l'albâtre jusqu'à la serpentine, en passant par l'onyx, les pierres volcaniques, le porphyre, etc., ne sont pas des personnages ayant un pauvre mobilier : encore aujourd'hui certaines de ces pierres, toutes mêmes, sont regardées comme étant d'une rareté qui en rehausse le prix, et ceux qui peuvent se les procurer passent pour des gens heureux, parce que riches. Nous n'avons même hérité le goût des pierres précieuses que parce que d'autres hommes, notamment ceux du pays d'Égypte, les ont regardées comme telles, et nous en ont laissé le culte et l'admiration. Les personnages royaux ou de famille royale enterrés à *Om-el-Ga'ab* avaient déjà ce goût des belles choses, jugées telles encore aujourd'hui. Et ces vases en pierre dure, je les ai trouvés par milliers dans les tombes dont je parle, malheureusement presque tous brisés de la manière la plus sauvage. Je le répète, j'avais la chambre que j'occupais remplie de débris de ces vases et ceux que je n'ai pas rapportés en France sont enterrés dans la cour de la maison que j'occupais. En outre des personnages qui avaient des tombeaux entièrement pavés de bois ou de granit rose n'étaient pas de pauvres personnages : le granit rose, quoique à gros grains, n'était pas un produit du sol d'Abydos, il fallait le faire venir de fort loin,

pour cela être riche. En outre encore, ceux qui avaient des vases en cristal de roche — et j'en ai environ trente fragments — n'étaient pas de pauvres sires qui ne connaissaient pas le luxe. Ils avaient un grand luxe et ce luxe avait déjà quelques ressemblances avec notre luxe actuel. Un roi, comme le roi *Qad,* qui possédait d'abord un tombeau entièrement pavé en bois, et qui avait en plus des meubles en bois d'ébène, ornés à l'intérieur et à l'extérieur, marqués sans doute à son nom — une légère toile qui recouvre l'intérieur ne me permet pas d'être plus affirmatif — marquetés et dont le marquetage consistait en plusieurs endroits de cubes triangulaires en verre émaillé n'était pas un pauvre personnage. Par conséquent rien ne prouve que ce fût une pauvre nécropole, tout prouve au contraire que c'était une nécropole très riche pour l'époque à laquelle elle remonte. Il n'y a pas jusqu'aux verroteries et perles qui ne prouvent cette richesse : les perles sont taillées en losanges ou en tubes, elles sont en cornaline, en cristal de roche, en améthyste et en d'autres matières au sujet desquelles je ne peux et ne veux pas être trop affirmatif. D'après ce que j'ai entendu dire, elles ressemblent à celles que M. Flinders Petrie a trouvées à Coptos. Les verroteries sont d'une facture très avancée et jusqu'ici inconnue ou presque inconnue. Je me suis laissé dire par des personnes compétentes qu'on avait trouvé des perles analogues dans les tombeaux des chefs gaulois, qui n'étaient pas sans doute de pauvres gens.

Quant à la théorie qui veut que ce soit précisément dans les nécropoles les plus pauvres qu'on ait le plus de chances de rencontrer quelque chose de nouveau et sans doute de riche, on me permettra de la considérer seulement comme l'un de ces brillants paradoxes qu'on aime à voir soutenir, mais qui ne supporte pas le plus petit examen et qui sont d'autant plus faux qu'ils sont plus brillants; ce n'est que du *strass*. En un seul cas, la chose pourrait être vraie, à savoir si l'on avait transporté les cadavres dans une cachette à mine pauvre pour dépister les voleurs; mais ce ne saurait être ici le cas pour

les personnages royaux ayant chacun leur tombeau avec une place marquée pour leur stèle, leur mobilier spécial et leurs provisions qui n'avaient pas encore été dérangées, car j'ai trouvé les grandes jarres dont il a été question et sur lesquelles je reviendrai plus loin encore intactes, toutes enfoncées dans le sable qui les maintenait debout, et cela en particulier près de la tombe grandiose du roi *Den*. Je ne peux donc m'attarder à discuter cette théorie et je passe outre.

On m'a dit encore que je m'appuyais sur la présence des silex dans les tombes pour prouver l'antiquité de ces tombes, qu'en particulier les pointes de flèches déjà barbelées prouvaient une antiquité beaucoup moins haute. Je ne le conteste pas, mais je ne suis pas de cet avis. Si j'ai parlé de ces pointes de flèches, c'est que nulle part on n'en a rencontré de semblables, pas même dans le Danemark qui a pourtant fourni pas mal d'objets semblables aux historiens de l'âge de pierre, et c'est en outre que je devais parler de ce que j'ai trouvé. Or, j'ai trouvé ces pointes de flèches dans le même tombeau où j'ai trouvé les deux pièces de bois avec des fils de bronze pour les attacher ensemble : c'est bien la première fois, je crois, qu'on signale le fait. Ces pièces de bois réunies par des fils de bronze me semblent autrement probantes que les pointes de silex. Mais du moment que j'ai trouvé les unes avec les autres, leur coexistence semble bien démontrée. On a trouvé beaucoup d'ouvrages en bois remontant à de très anciennes époques, à la IVe dynastie par exemple, et sans doute encore plus loin : jamais on n'a rencontré de semblables attaches que j'ai au contraire rencontrées fort souvent, dans presque tous les tombeaux riches que je découvrais. Le fait était donc d'un d'un usage courant. Or, il semblerait bien anormal que les habitants d'Abydos eussent employé encore à une époque historique un usage tombé en désuétude partout ailleurs. Le fait existe, on en peut voir la preuve, si l'on veut, on n'a qu'à venir visiter l'exposition que j'ai faite des objets rapportés, et je ne doute pas que l'on ne soit convaincu. Que si les flèches sont barbelées, je n'y peux rien ; elles le sont, c'est un fait, et

un autre fait c'est que je les ai toutes trouvées dans le même tombeau, pavé en bois, incendié, mais où les deux morceaux de bois que j'ai rapportés avaient échappé à l'incendie.

J'arrête ici les observations qu'il m'a paru bon de présenter au lecteur sur les choses générales qui m'ont été reprochées, et je passe aux particularités qui ont été critiquées.

On a dit d'abord que les vases en pierre dure contenant des noms de pharaons ne sont décorés que de simples *graffiti*. Il s'agirait de s'entendre sur ce qu'on appelle *graffito*. D'ordinaire on entend sous ce nom des inscriptions tracées à la hâte sur des murs ou des rochers, ou encore des tessons de pots, soit à l'encre, soit à la pointe d'un instrument quelconque servant à graver. Ces *graffiti* peuvent être contemporains des monuments que l'on a érigés, mais sont bien plutôt l'œuvre de scribes postérieurs. J'ai tenu à donner ces indications afin de bien mettre le lecteur au point. En disant que les inscriptions trouvées sur les vases en pierre dure ne sont que de simples *graffiti*, il ne s'ensuit point nécessairement qu'elles ne soient pas contemporaines du vase lui-même, et, puisque j'ai trouvé ces vases dans les tombes de ces rois inconnus dont j'ai parlé, qu'elles ne remontent pas à la même époque. Maintenant il y a assurément sur certains de ces fragments des inscriptions qui peuvent passer pour des *graffiti* : il est bien probable qu'elles ont été gravées à la pointe, non pas, je pense, parce qu'on ne s'est pas donné la peine de graver les caractères profondément ou que l'on n'en a pas pris le temps, mais parce que l'ouvrier n'était pas très habile et qu'il commençait peut-être à tracer des caractères. Cela ne saurait aucunement empêcher ces inscriptions de remonter à la même époque que les stèles royales. Mais il y a certainement d'autres cas où la bannière royale est gravée avec tout le soin possible, en tenant compte de la pauvreté des outils alors en usage. Telle est celle du pharaon dont le nom commençait par At..., et aussi celles de plusieurs autres.

De même sur la panse des grands vases lutés et dont le bouchon est estampillé au nom du possesseur, les caractères

semblent bien tracés à la pointe avant la cuisson; mais je ne peux croire que ce soient là des exercices de potier ou des marques vides de sens. Certaines de ces inscriptions sont encore incompréhensibles, mais d'autres au contraire se lisent parfaitement, et je suis persuadé qu'en bien des cas elles nous apprennent le nom de la substance contenue dans le vase. Il y a plus : quelques-unes de ces inscriptions sont relativement fort longues et contiennent en outre le nom du propriétaire enfermé dans le rectangle surmonté de l'épervier qu'on nomme d'ordinaire *bannière royale*. Ce rectangle est parfois monté sur une série de marches en retrait l'une sur l'autre, ou entouré de lignes circulaires qui se relient une à une et qui figurent d'ordinaire les fortifications. Parfois encore le rectangle, bien que contenant des signes, n'est pas surmonté de l'épervier, indice de la dignité royale; mais l'identité des inscriptions, sauf l'épervier, montre, je crois, qu'il ne faut pas rejeter le second mode pour cette raison. Il ne s'agit plus là de marques de fabrique, inscrites d'une manière telle qu'elle, mais d'un véritable chiffre indiquant le possesseur. Il ne saurait exister le moindre doute à ce sujet, et, comme ces vases ont été rencontrés intacts, encore lutés, dans la chambre même du tombeau ou dans des chambres contiguës, il faut bien avouer qu'ils appartenaient au même individu dont on a trouvé la stèle ou la bannière dans le même endroit.

Ces vases sont ornés de la manière la plus primitive que l'on connaisse encore, et cela au jugement de bons connaisseurs. Ils rappellent certains vases regardés jusqu'ici comme les monuments les plus anciens que l'on ait dans l'histoire de la poterie. Sans doute, certains d'entre eux sont déjà connus et ont été attribués à une époque moins reculée; mais ils ont été trouvés intacts dans les mêmes tombeaux que ceux dont il vient d'être question. Quant aux vases et aux ustensiles en pierre dure, la décoration dont on les a ornés proclame avec autorité que nous nous trouvons en présence d'un art que l'on ne connaît pas encore parce qu'on n'en avait jamais eu de spécimens, art déjà avancé, mais qui a conservé, malgré les

progrès réalisés, des indices indéniables du plus ancien archaïsme que l'on connaisse. Naturellement ces paroles ne s'appliquent pas aux objets trouvés à Coptos par M. Flinders Petrie : je ne les ai pas vus, je ne peux donc penser à eux. La forme des vases et des ustensiles ouvragés dont je n'ai malheureusement que des fragments montre une époque où l'homme ne s'occupait pas encore de la commodité que devaient présenter les objets à son usage. Les ornements sont tirés en général de la nature : il y a des tiges de roseaux qui s'élancent avec vigueur, des paquets de jonc liés ensemble, des coquilles imitées sur la matière la plus dure, d'autres dessins que je ne peux décrire parce que je ne sais pas ce qu'ils imitent. Les animaux ne sont pas absents et aussi les parties du corps humain, ainsi que je l'ai déjà dit. Et ce ne sont pas là des fragments trouvés à l'état unique : presque toutes les décorations sont répétées sur des vases de grandeurs différentes et montrent qu'il y a là un type reçu et usité. Et cela non seulement sur des pierres tendres, mais sur les pierres les plus dures qu'on ait jamais taillées. Et c'est sur de semblables fragments de vases que sont les inscriptions dont je viens de parler tout à l'heure. D'ailleurs sur le plus grand des vases en albâtre que j'ai rapportés et qui a $0^m,395$ de hauteur, il y a deux signes gravés à la pointe et ces signes ont la même forme que sur les stèles dont il me reste à parler. Il ne faut donc pas supposer diverses époques pour ces monuments si différents de matière et de destination : ils sont bien de la même époque.

Les stèles des particuliers nous offrent certains traits qu'il semble difficile de ne pas prendre en considération. On a dit que certaines d'entre elles étaient gravées à la pointe et que c'étaient des modèles de sculpteurs. J'ai demandé de quelle stèle il s'agissait et l'on m'a désigné sur la photographie que je faisais passer au Président de l'Académie des *Inscriptions et Belles-Lettres* un fragment de stèle qui se trouvait sur l'une de ces photographies. J'ai fait observer alors que le monument n'était pas complet : j'avais trouvé en effet deux fragments de pierre à dessin semblable et ce n'est qu'après avoir

fait photographier les deux parties séparées que je me suis aperçu qu'elles ne formaient qu'un seul monument. C'est une stèle au même titre que les autres, mais gravée à la pointe, une pointe très légère, ce n'est aucunement un modèle de sculpteur. Je plaindrais les sculpteurs qui n'auraient d'autre modèle que celui-là. Elle contient une inscription avec le nom de la femme pour qui elle a été faite. Dans la communication qu'on a pu lire en tête de cette brochure et qui est sans aucun changement celle que j'aie lue à l'Académie des *Inscriptions et Belles-Lettres*, il n'est pas question de la disposition des signes : ce n'est que dans une explication verbale que j'ai ajouté que la disposition des signes rappelait celle des panneaux célèbres de Hosi. On m'a dit qu'il ne fallait pas comparer ce qui se faisait à Abydos avec ce qui se faisait à Memphis, qu'il y avait des écoles locales, etc. Je le sais : aussi ne l'ai-je point fait et je me suis contenté du mot rappeler. On a ajouté que les tombes de la VI[e] dynastie découvertes à Assouan tout récemment avait une disposition analogue : je pourrais le contester, mais je l'admets pour le moment et je dis que c'est ici qu'il ne faut pas comparer ce qui se faisait à Abydos avec ce qui se faisait à Assouan. Abydos était une ville beaucoup plus avancée qu'Assouan : sous cette même VI[e] dynastie on sculptait à Abydos des stèles admirables, notamment celle d'Ouna qui est fort connue, mais qui n'offre aucun trait de ressemblance avec celles que j'ai découvertes. Je sais tout comme un autre qu'il y a eu décadence sous les dynasties suivantes, et que sous la XI[e] dynastie l'art en était encore à se ressaisir lui-même; mais il y a une énorme distance entre les stèles de la XI[e] dynastie que je connais et celles que j'ai trouvées cette année. Non seulement dans ces dernières les signes sont mal faits, mais on sent au premier coup d'œil l'archaïsme : évidemment les artistes qui les ont exécutées ne savaient pas encore écrire, ils ne possédaient pas la maîtrise de leur art, parce que cet art était dans son commencement. C'est ce qu'ont admis tous les savants qui les ont vus, et cela sans la moindre hésitation. De plus, elles contiennent quan-

tité de signes dont les formes sont encore plus archaïques que celles qui ont été trouvées dans les pyramides de Saqqarah, mais qui sont complètement inconnues, ce qui serait assez curieux pour la XIe dynastie. Les stèles de la XIe dynastie sont assez développées, du moins celles qui sont dans le *Catalogue des monuments d'Abydos* de Mariette, elles font connaître des titres, le nom de certaines divinités y est inscrit : ici rien de pareil, il n'y a ni composition de tableau, ni titres connus, ni noms de divinités : il n'y a que les noms des défunts avec un titre toujours le même. Il n'y a donc pas à établir de rapprochement entre des monuments si divers. Dans sa notice des stèles de la XIe dynastie, Mariette dit à la vérité que le style de ces stèles est très primitif ; mais il n'emploie pas le mot archaïque : ici au contraire le style est en même temps très primitif et très archaïque. On a voulu encore tirer parti de certains noms gravés sur les stèles pour en rapprocher l'époque jusqu'à la XIe dynastie et l'on a cité en particulier le nom de la dame *Honit*, courant sous la XIe dynastie. Je ne crois pas d'abord que les stèles contiennent ce nom ; mais en admettant pour un instant le fait, comment ce nom serait-il particulier à la XIe dynastie, lorsque le masculin *Hon* est employé couramment dans les tombeaux de la IVe dynastie. Si le masculin est employé, le féminin a bien pu l'être et l'a été. Rien ne s'oppose donc à ce que les stèles des particuliers remontent à une époque très reculée où l'art d'écrire était encore rudimentaire.

Restent les stèles royales. Elles sont beaucoup plus parfaites, l'une d'elles surtout, celle du roi Serpent, qui témoigne d'une grande habileté, mais dont le caractère archaïque est indéniable. Elles portent toutes le caractère du plus Ancien Empire. J'ai déjà attiré l'attention sur ce fait que le bas du rectangle contient l'image d'une maison telle qu'on la concevait, par exemple au temps de Mycérinus, puisqu'elle est identique avec celle du fameux sarcophage de ce roi. Je ne prétends aucunement soutenir cette expression *bannière royale* : je l'ai employée parce que l'on s'en sert couramment et je suis tout

à fait de l'avis de M. Flinders Petrie quand il dit qu'on a voulu y représenter d'abord l'habitation du *double*; les monuments que j'ai découverts seront même une nouvelle preuve à l'appui de cette théorie, car il y a en bas d'un de ces monuments qui contient une habitation les deux signes du *double royal*, *souten ka*, ce qui doit se traduire par *habitation* du *double royal* de tel ou tel roi.

Les rois dont le nom est gravé dans ces bannières ont leur titre de Horus; mais ce titre est-il un emblème, un titre réel et le nom est-il bien celui d'un personnage? Ce n'est pas un emblème, c'est un titre réel et le nom est peut-être celui d'un personnage. Je vais le prouver de mon mieux. On a dit que le titre de Horus ne se trouvait jamais seul : il me semble cependant qu'il y a des exemples célèbres, même à des époques beaucoup plus rapprochées de nous, même sous cette XIe dynastie dont il a été si souvent question dans les dernières pages. « Le premier des princes fondateurs de la XIe dynastie dont nous sachions le nom, Entef Ier, n'avait pas droit au cartouche : il était simplement noble (*erpâ*), sans plus de titres que les autres chefs des grandes familles égyptiennes. Son fils, Montouhotpou Ier, tout en prenant le cartouche, n'est encore qu'un *Hor*, souverain partiel, chef des pays du Sud sous la suzeraineté des rois légitimes. Trois générations après lui, Entouf IV rompit le dernier lien de vasselage et se fit appeler le *Dieu bon*, maître des deux pays[1] . » Qui parle aussi? M. Maspero. Par conséquent, on peut trouver avec le nom de Horus, le nom véritable porté par le prince, et, de fait, les quatre premiers rois de la XIe dynastie, sans compter le fondateur qui avait seulement le titre d'*erpâ*, ont simplement le titre de Horus et leur nom inscrit dans le cartouche : ce sont Mentouhôtep Ier et trois Antef. Mais c'est un cartouche, et je n'ai pas de cartouche, j'ai seulement des bannières royales ou des demeures du double. Or, c'est ici que la découverte de M. Flinders Petrie, acceptée par M. Maspero[2], a son poids

1. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 4e édit., p. 91-92.
2. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. I, p. 259.

et sa valeur : elle fait clairement entendre que le *double* royal avait son nom et sa demeure, et rien ne vient prouver ou même faire supposer qu'à cette époque il faille ou l'on puisse admettre que le *double* avait un nom différent de la personne. Et ici je dois rappeler que, dans le volume X du *Recueil* que dirige M. Maspero, Miss Amelia Edwards a publié il y a huit ans le dessin d'un vase ayant appartenu au pharaon Khoufou (Chéops). Ce vase est en albâtre et il porte sur la panse un nom de bannière, puisque bannière il y a, exactement semblable à ceux que j'ai rencontrés.

C'est donc là un point acquis. Reste la question de savoir si l'on peut trouver seul le nom de bannière pour employer l'expression reçue. Il y a un exemple célèbre, celui du pharaon de la IIIe dynastie, Djeser, le constructeur de la pyramide à degrés de Saqqarah, dont on a longtemps connu seulement le nom de bannière ou de *double*, peint sur les faïences qui ornaient la porte de sa chambre dans sa pyramide ; mais je n'ai pas besoin de cet exemple pour la thèse que je soutiens, car les titres que nous traduisons par roi de la Haute-Égypte et roi de la Basse-Égypte, Uræus du Nord ou de la Basse-Égypte, Vautour du Sud ou de la Haute-Égypte, sont couramment employés sur les monuments qui viennent d'être mis au jour. Seuls les titres de « fils de Râ ou du Soleil, épervier vainqueur » ne sont pas employés, et cela parce qu'ils ne sont pas en usage avant la fin de la IIIe dynastie, car le premier qui soit ainsi appelé est le pharaon Houni, le dernier roi de cette dynastie. Rien ne s'oppose donc à ce que les rois dont j'ai trouvé les noms de Horus n'appartiennent à une époque très reculée : tout au contraire concorde parfaitement ensemble, les stèles royales et les stèles particulières, les poteries les plus grossières et les vases de prix, vases ouvragés comme ceux qui ne le sont pas, car ces vases contiennent ces mêmes noms de Horus sur lesquels porte la discussion.

Je dois faire observer en outre que, dans les noms dont il s'agit, certains des signes ne sont pas encore connus, soit à cause de leur forme très archaïque, beaucoup plus archaï-

que même que dans les textes des pyramides, soit parce que réellement ils sont nouveaux. C'est une nouvelle raison qui vient s'ajouter à celles que j'ai déjà données : elle prouve tout au moins qu'il ne faut pas se hâter et rejeter des noms nouveaux parce qu'ils sont nouveaux et ne pas en rapprocher outre mesure l'époque où ils ont été portés.

Lorsque j'ai parlé à ce propos de la statue n° I qui est au Musée de Gizeh et que l'auteur du catalogue regarde comme très ancienne, comme le monument le plus ancien que possède ce musée, je n'ai pas eu le moins du monde l'intention de la comparer aux stèles que j'ai trouvées à Abydos; mais, comme cette statue porte sur l'épaule droite trois ou quatre de ces noms de Horus et comme elle est regardée comme le monument le plus ancien qui existe en raison du style de la légende gravée sur le socle, j'ai seulement voulu dire que les bannières qui sont sur l'épaule droite de cette statue sont analogues à celles qui sont sur les stèles ou les fragments de vases que j'ai découverts, que par conséquent cette analogie me semble entraîner l'analogie dans l'époque, et j'ajoute que je ne vois pas comment un pareil raisonnement ne peut être licite. Les particularités qu'on peut relever dans les procédés des écoles d'art locales, surtout dans le faire de ces écoles, ne me semblent pas devoir comporter un usage aussi spécial à une certaine catégorie d'hommes : tout le monde ne pouvait pas avoir un nom de Horus, tout le monde ne pouvait pas faire graver ce nom sur une statue à son gré, et sous ce rapport la coutume devait bien être la même à Memphis qu'à Abydos. Il y a là un fait indéniable : la similitude des bannières, et quand on commence à trouver les bannières employées aux époques pleinement historiques, on voit qu'elles comportent un tout autre ordre d'idées que celles que j'ai rencontrées. Par conséquent, on est en droit de conclure, on doit même conclure que les époques sont différentes, car les idées sont différentes aussi, puisque ces noms de Horus sont conçus tout différemment : dans les noms de bannières employés à l'époque historique — le premier

que l'on connaisse est celui du roi Djeser, à la III, dynastie — l'idée religieuse domine et est seule acceptée ; dans ceux que j'ai rencontrés, on ne retrouve aucune idée religieuse, du moins jusqu'ici, mais au contraire des idées qui rappellent des surnoms comme durent en porter les premiers hommes dans les premières sociétés : aussi le roi dont le nom est écrit par le seul serpent et qui s'appelait sans doute le roi Serpent. Ce sont bien là, je crois, des différences appréciables.

Il reste maintenant la grosse question de déterminer l'époque à laquelle appartiennent ces stèles, ces bannières, et en général tous les monuments archaïques trouvés à *Om-el-Ga'ab*. Je ne vois pas à quelle autre époque on peut les attribuer, sinon avant la première dynastie. On ne les retrouve nulle part ailleurs : c'est un fait indéniable, et j'en ai au moins seize. On ne peut penser à une époque plus récente que la IIe dynastie égyptienne, car la IIIe est une dynastie memphite et il n'est pas vraisemblable que les rois de Memphis soient venus se faire inhumer à Abydos; on connaît d'ailleurs la sépulture d'un de ces rois, Djeser, et cette sépulture est la pyramide à degrés de Saqqarah. Il faut donc bien admettre ce fait et ne pas reculer devant les conséquences qui en ressortent. J'ai bien pensé aux deux premières dynasties tout d'abord; mais la dissemblance des noms m'a détourné. Cependant cette dissemblance n'aurait peut-être pas suffi à elle seule pour me détourner d'appliquer à ces deux dynasties que l'on a traitées de mythiques les noms découverts, s'il ne s'y fût joint une presque impossibilité matérielle. J'ai seize noms de bannières et je ne suis pas encore certain de les avoir recueillis tous, car ils sont horriblement difficiles à lire sur les cônes en terre qui bouchaient les grands vases et où j'ai pu en laisser quelques-uns ; or, les deux premières dynasties ne contiennent que dix-sept rois selon le canon de Manéthon, et je n'ai fouillé que le tiers de la nécropole d'*Om-el-Ga'ab* où il reste encore bien d'autres tombeaux aussi importants que ceux que j'ai explorés cet hiver. Ce n'est donc pas avoir trop d'audace que d'espérer en découvrir au moins deux, par conséquent un de trop. Il m'a donc

semblé plus plausible de placer hors cadres les seize rois qui viennent d'apparaître, et c'est pourquoi je les place avant la première dynastie et ce n'est pas sans motif. En effet, l'une des traditions qu'avait recueillies Manéthon et qui de son œuvre est passée dans les auteurs classiques veut qu'après les dynasties divines il y ait eu une suite de rois dont il n'est pas tenu compte dans le canon du prêtre de Sebennytos. « Quand il ne resta plus rien à établir qui exigeât une force ou une intelligence surnaturelles, les dieux remontèrent au ciel et de simples mortels leur succédèrent sur le trône. Une tradition n'hésitait pas et plaçait le premier roi humain dont elle eût gardé la mémoire immédiatement après le dernier des dieux : celui-ci, en sortant du palais, avait remis la couronne à l'homme, son héritier, et le changement de nature n'avait amené aucune interruption dans la série des souverains. Une autre tradition ne voulait pas admettre que le contact eût été aussi intime. Elle intercalait une ou plusieurs lignées de Thébains ou de Thinites entre l'Ennéade et Ménès, mais si pâles, si fluides, d'un contour si indécis, qu'elle les appelait des mânes et leur reconnaissait au plus une existence passive, comme des gens qui se seraient toujours trouvés morts sans avoir eu la peine de traverser la vie. Ménès avait été le premier en date des vivants véritables[1]. » Ainsi toute une tradition plaçait une ou plusieurs lignées de rois entre les dynasties divines et les dynasties humaines, au témoignage même de l'éminent académicien; ces rois étaient thébains ou thinites : mes fouilles, si l'on accepte les résultats que je propose, montreraient qu'il y en aurait eu parmi eux des Thinites, sans qu'on puisse exclure péremptoirement les Thébains. Il n'y a donc aucune impossibilité matérielle à admettre que les rois dont j'ai rencontré les noms aient pu précéder la première dynastie : tout au contraire, cela concorde parfaitement avec les traditions acceptées en Égypte et à nous transmises par Manéthon et ses abréviateurs. Ces rois ne sont plus des ombres pâles, fluides

1. Maspero, *Histoire des peuples de l'Orient classique*, I, p. 225.

et indécises; elles ont repris un corps, nous connaissons ce qu'on faisait de leur temps et ce qu'on faisait témoigne déjà d'une civilisation très avancée. Je ne crois pas, en effet, qu'on puisse séparer les stèles royales des fragments de vases ou des vases entiers que j'ai trouvés dans les tombeaux : ils ne forment qu'un seul bloc qu'il faut accepter ou rejeter tout entier. C'est surtout là que la vue des monuments est indispensable et je ne saurais trop regretter que M. Maspero, avec ses connaissances si étendues et si variées, n'ait pas cru devoir les examiner, car je suis bien persuadé qu'il aurait éclairci beaucoup de points encore dans l'ombre et peut-être n'aurait-il pas condamné ce qu'il aurait vu.

Il y a ici une question qui prime toutes les autres, c'est la question scientifique devant laquelle doivent disparaître toutes les petites choses de la vie. Si j'ai raison, la découverte est d'un intérêt capital, non seulement pour la science égyptologique, mais pour l'histoire humaine tout entière, car elle démontre que l'homme est beaucoup plus ancien sur la terre historiquement parlant qu'on n'est porté à le croire, car la civilisation en ressort beaucoup plus ancienne qu'on ne le pensait, car l'industrie humaine recule à une époque formidable et est déjà très avancée, de même l'art, puisqu'il y a de l'art dans les objets trouvés, car enfin on constate ici sur le fait une des lois qui ont présidé à l'évolution des idées humaines, à savoir que l'homme pouvait être très avancé dans la civilisation industrielle et en être encore dans le fétichisme le plus grossier dans ses idées religieuses, que la première et les secondes marchent parallèlement et ne dépendent point d'un développement commun, toutes choses fort compréhensibles, vraisemblables, mais qui n'avaient été prouvées que théoriquement par la raison. Si, au contraire, c'est M. Maspero qui a raison, — et je suis tout prêt à l'admettre lorsqu'il m'aura donné des preuves qui emportent mon acquiescement, la question d'amour-propre n'existant pas pour moi en face des grands intérêts engagés, — j'avouerai simplement que je me suis trompé et tout sera dit. Ce ne sera pas la première fois, et sans

doute, hélas! ce ne sera pas la dernière : je suis homme, partant faillible et il n'y a guère qu'un moyen infaillible de ne pas se tromper, c'est de ne rien dire.

Je n'ai cherché en écrivant cette brochure qu'à défendre une hypothèse que je crois fondée : dans ces sortes de questions encore si obscures, il n'est pas étonnant qu'on se trompe et c'est de la discussion que naît la lumière. Lorsque je vis M. Maspero pour la première fois après mon retour d'Égypte — c'était au Louvre — je lui résumai mes travaux de l'hiver et je lui fis part de mon désir de lui soumettre les monuments, ne connaissant personne dont le jugement me fût plus précieux que le sien. Il s'est abstenu, c'est son affaire. D'ailleurs, je ne saurais assez regretter cette abstention pour M. Maspero, car, pour moi, elle ne me fera rien : si ma thèse est vraie, elle sera toujours admise, un peu plus tôt ou un peu plus tard; si elle n'est pas fondée, il l'aurait fait disparaître plus vite des choses viables, car il eût été autrement armé pour la réfuter, et elle disparaîtra nécessairement un jour, comme toutes les choses fausses. Si j'ai cherché à la défendre, ce n'est point pour créer une agitation factice, mais sensationnelle, autour de mon œuvre; j'ai eu la pensée de cette hypothèse, je l'ai crue bonne à communiquer au public, m'attendant bien qu'elle soulèverait des objections, mais non pas de telles objections : si je ne défends pas mes propres idées, qui donc les défendra? Je pense n'avoir employé dans cette brochure aucune expression qui puisse tant soit peu être dure pour mon contradicteur : si par hasard quelque mot avait dépassé mon intention, je le retire d'avance. Ce que j'ai voulu, ce n'est pas une discussion personnelle, c'est une discussion purement scientifique et montrer à celui qui fut mon maître, que j'avais profité, dans la mesure de mes faible moyens, des excellentes leçons qu'il m'a données, ce qui ne doit pas être fait pour lui déplaire.

ANGERS. — IMPRIMERIE DE A. BURDIN, RUE GARNIER, 4.



LES NOUVELLES

FOUILLES D'ABYDOS

(1896 - 1897)

BAUGÉ (MAINE-ET-LOIRE). — IMPRIMERIE DALOUX.

LES NOUVELLES
FOUILLES D'ABYDOS

(1896-1897)

PAR

E. AMÉLINEAU

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE
—
1897

LES NOUVELLES

FOUILLES D'ABYDOS

(2E CAMPAGNE 1896-1897)

Malgré bien des obstacles de toutes sortes, malgré les heures de découragement et de lassitude morale, j'ai pu continuer dans la nécropole d'Abydos les travaux que j'avais commencés l'année dernière, mais non pas les achever, comme je l'avais cru un moment. Instruit par l'expérience que j'avais acquise l'année dernière quelquefois à mes dépens, j'ai réalisé certains progrès, et, grâce à cette expérience, grâce aussi aux circonstances dans lesquelles j'ai opéré mes fouilles, je crois pouvoir assurer que cette année, comme du reste l'année dernière autant que cela m'avait été possible, les objets découverts présentent tous les caractères désirables d'authenticité [1] et de sûreté scientifique. Tous les objets recueillis au cours de cette campagne l'ont été sur un espace très restreint, dans une dépression artificielle où il n'y avait point de couche supérieure formée par l'amoncellement de vases en terre appartenant à toutes les époques de l'histoire, mélangés à ces monuments divers sur lesquels étaient inscrits les noms de Pharaons connus et catalogués dans la liste des dynasties manéthoniennes : ils sont tous sans exception sortis d'un même monument et par la même ils offrent à l'étude du savant toutes les sûretés

1. Cette année, le marché du Caire a été inondé de vases et objets en métal remontant à une haute antiquité : ces objets ont été offerts aux acheteurs comme provenant d'Abydos. C'était un mensonge intéressé ; ils provenaient d'un village nommé El-Hosch-el-Homoury, situé au nord de Qéneh, et d'El-Mahasnah, au nord d'Abydos. Les marchands qui les ont achetés aux marchands d'Abydos ont donné la provenance intermédiaire pour la provenance réelle.

désirables. A mesure que les travaux des fouilles les faisaient apparaitre à la lumière, tous les objets étaient aussitôts étiquetés avec la date du jour et le numéro d'ordre de la chambre où ils avaient été trouvés. Si ce n'est pas la première fois qu'on ait agi de la sorte, car je sais que M. Petrie procède ainsi et j'ai été à même de voir cette année que M. de Morgan employait ce même procédé, ce sera du moins la première fois que des objets aussi nombreux, aussi importants et je ne crains pas de le dire, relativement aussi beaux ont été rencontrés dans un même tombeau.

A quelque époque que l'on fasse remonter le monument que j'ai mis au jour cette année, il y a un fait certain, c'est que, si l'on ne considère que le nombre des chambres, il est le plus grand monument funéraire connu en Egypte jusqu'à ce jour puisqu'il ne renferme pas moins de 65 chambres, quoiqu'il ne soit long que de 80 mètres environ. Il y a d'autres tombeaux qui occupent plus d'espace en longueur : celui de Séti Ier pour ne citer que celui-là, a trois étages et s'étend sur une longueur d'environ 150 mètres ; mais l'on n'en connaît pas encore un seul qui puisse rivaliser avec ce chiffre de 65 chambres : le plus grand que l'on connaisse est le mastaba de Mera, découvert par M. de Morgan il y a quatre ans, mastaba peu connu et pouvant soutenir la comparaison avec le célèbre tombeau de Ti pour la beauté de ses sculptures, le surpassant par la variété des scènes représentées et ayant encore debout, dans sa niche, la statue du maître : il comprend seulement 34 chambres, de toutes petites chambres, et il faut dire que ce mastaba est un triple tombeau, celui de Mera, de sa femme et de son fils, et que chacun des habitants avait des bâtiments séparés. Au contraire, dans le tombeau que j'ai été assez heureux pour mettre au jour pendant l'hiver dernier, les chambres sont assez grandes, car elle avaient au moins 2^{m} 25 de largeur sur 3^{m} 40 de longueur ; les corridors sont larges et ont une longueur de 40 mètres, et, en admettant même pour un instant que le monument soit un double tombeau, la première partie comprend au moins 37 chambres et la seconde 28 : ce qui est suffisant.

C'est encore l'un des plus anciens, sinon le plus ancien

monument connu en Egypte. Je dirais, sans aucune hésitation, que ce monument est le plus ancien témoignage de l'architecture égyptienne qui nous soit parvenu, si je ne savais que cette année même, en des fouilles qu'il a faites près de Neggadeh, M. de Morgan a découvert une tombe qu'il croit royale et qu'il m'a dit estimer plus ancienne que les tombes découvertes à Abydos pendant l'hiver 1895-1896, et antérieure aussi à celle que j'ai découverte l'hiver dernier. Je n'ai pas vu le monument découvert par M. de Morgan, je dois donc m'abstenir de tout jugement ; M. de Morgan au contraire a vu une petite partie du monument mis au jour dans la nécropole d'Abydos et son jugement peut être acceptable.

Le tombeau de Neggadeh appartient sans doute à la même époque que celui d'Abydos, mais il lui est inférieur par le nombre des chambres et surtout par la richesse, car ce dernier présentait une valeur énorme, extraordinaire et, s'il eût été intact, il eût fourni un nombre d'objets tellement incroyable que l'on se serait refusé à admettre qu'on eût pu entasser autant de richesses dans une seule tombe ; malheureusement il avait été pillé et presque tous les objets avaient été brisés intentionnellement. Le tombeau découvert par M. de Morgan à Neggadeh était dans un état analogue et de plus il avait été incendié, tandis que celui d'Abydos ne portait aucune trace d'incendie. Ce point doit être noté avec soin, à cause des conséquences qu'on en peut tirer, et c'est là une différence capitale qu'offre le monument trouvé par M. de Morgan avec celui que j'ai eu le bonheur de trouver moi-même. Je prévois en effet, d'après ce que m'a dit le Directeur général du service des antiquités en Égypte, qu'il en tirera des conclusions telles que je ne pourrai le suivre sur le terrain où il se placera. Mais ce que j'ai seulement envie de faire en cette brochure, c'est de faire connaître le monument que j'ai fouillé dans la campagne dernière, sans me préoccuper de tirer encore des conclusions que je crois prématurées pour la nécropole d'Abydos.

Je n'ai fouillé cette année que le tombeau dont je parle : j'avais cru primitivement pouvoir reprendre la butte que j'avais commencé l'année dernière, mais les circonstances

m'en ont empêché. Tout d'abord, j'étais persuadé en commençant les travaux de la dernière campagne que j'allais rencontrer des tombeaux comme ceux de l'année dernière, que par conséquent j'aurais terminé d'assez bonne heure les fouilles de la dépression que j'interrogeais et dont je voulais savoir le secret avant de reporter mes ouvriers à l'endroit ou j'avais interrompu mes fouilles précédentes : on a vu par ce qui précède que j'ai été complètement trompé dans mes espérances. En outre, la nature même des lieux ne permettait pas d'employer un grand nombre d'ouvriers, ce qui rendait nécessairement les opérations beaucoup plus longues. Enfin, ces opérations ont été rendues plus difficiles par ce fait qu'il a fallu, en certains endroits, enlever huit mètres de sable et dans les autres au moins quatre à cinq mètres, avant d'arriver aux murs des chambres. C'est pour toutes ces raisons que je n'ai pu continuer de fouiller à l'endroit commencé l'année dernière, malgré toute ma bonne volonté, car j'ai employé près de quatre mois au déblaiement de la dépression que j'avais attaquée en pensant y consacrer au plus un mois.

Et quand je dis déblaiement, encore faut-il s'entendre : j'ai bien déblayé toutes les chambres du monument avec le soin le plus scrupuleux, mais ce n'a été que pour remplir l'instant d'après celles que je venais de vider. Je sais moi-même tout le premier que cette façon d'agir n'est nullement celle que l'on devrait attendre d'un homme qui connaît l'importance du monument qu'il met au jour ; mais outre qu'il m'aurait fallu deux plus fois de temps et d'hommes pour transporter les déblais au dehors du monument lui-même et que les ressources mises à ma disposition n'auraient pas suffi pour cette œuvre devenue gigantesque, car je n'ai pas eu moins de 25 à 30,000 mètres cubes de sable à déplacer, une telle conduite de ma part eût été imprévoyante, puisqu'elle n'aurait réussi qu'à vouer le monument découvert à une destruction certaine et presque immédiate. En Europe, on est trop porté à considérer les fellahs égyptiens comme des êtres intelligents et à longues vues : le fellah ne saurait voir à une longue distance ni former en conséquence des desseins comportant une longue

suite d'opérations distinctes ; il ne voit que le profit présent. Bien des fois, presque tous les jours, au cours de la campagne dernière, j'ai eu à lutter contre des conseils intéressés ou désintéressés, à empêcher la ruine systématique du monument, et, comme on avait trouvé de l'or dans l'intérieur d'un mur, j'étais bien certain par avance qu'on se hâterait de démolir les murs pour voir s'ils ne contenaient pas un peu de ce métal qui est le seul Dieu adoré en Égypte et en beaucoup d'autres pays. Aussi en agissant comme j'ai agi, j'ai conservé aussi intact qu'il le pouvait être ce monument d'une antiquité si reculée, et, si le désir monte au cœur de quelque égyptologue contemporain ou postérieur de voir le monument lui-même, il n'aura qu'a faire ce que j'ai fait et il trouvera le monument, sinon dans l'état ou je l'ai trouvé, car il a été impossible de le déblayer sans que certaines parties ne se détériorassent, mais du moins intact dans toutes ses parties essentielles et il pourra ainsi juger de mon travail. Il en eût été tout autrement si l'administration du musée eût pu faire pour ce monument qui le mérite bien d'ailleurs ce qu'elle a fait pour certains autres tombeaux ; mais je savais à quoi m'en tenir sur ce sujet et je comprends très bien d'ailleurs qu'elle ne puisse pas consacrer une somme fort considérable pour obtenir un but problématique ; le jour où elle le pourra faire, elle trouvera le monument intact, grâce au soin que j'ai pris de le faire recouvrir de sable.

Il serait très désirable qu'elle le pût faire dans un temps assez rapproché, car ce tombeau est l'œuvre architecturale la plus complète, la mieux conservée et la plus considérable de cette époque reculée. En écrivant ces épithètes, je ne cherche point à rabaisser les travaux de mes contemporains ; ils ont fait ce qu'ils avaient à faire et j'ai fait aussi ce que je devais faire. M. Petrie a eu l'avantage de mettre le premier au jour les monuments remarquables de cette époque qu'il n'a pas osé reconnaitre ; M. de Morgan vient de compléter l'œuvre de M. Petrie et de mon côté j'ai trouvé ce que je devais trouver : si la chance a été plus grande d'un côté que de l'autre, il ne faut s'en prendre qu'à elle seule, car mes deux collègues ont travaillé avec toute leur conscience et je me suis efforcé de

les imiter. A nous trois, nous avons posé le problème de l'Egypte antéhistorique, ou tout au moins de l'Egypte au commencement de son histoire, que ce soit inconsciemment ou sciemment, et cette question qui, jusqu'à l'année dernière, ne préoccupait que très peu ou même ne préoccupait pas du tout les esprits scientifiques en Europe, dont l'importance était même niée par tous les Egyptologues de profession, s'impose désormais à la considération de tous ceux qui s'occupent de l'Egypte d'abord, de tous ceux ensuite autrement nombreux qui s'intéressent au développement de la civilisation humaine, car, malgré toutes les découvertes faites en ces dernières années, c'est l'Egypte qui nous a fourni les restes les plus antiques de cette civilisation et son dernier mot est loin d'être dit en une pareille question.

I

Mon premier soin en arrivant à Abydos pour reprendre les fouilles commencées l'année dernière fut de me rendre sur le théâtre de ces fouilles et d'examiner si le terrain n'avait pas été violé par des recherches clandestines d'antiquités, puis d'étudier le site sur lequel j'allais opérer cette année, car je ne comptais reprendre la grande butte entamée précédemment que vers la fin de l'hiver, estimant qu'en un mois environ je verrais la fin du nouveau site. Sauf une légère tentative de fouilles clandestines qui n'avait pas abouti, le terrain était intact, la surveillance établie ayant bien vite mis un terme au travail illicite : j'étais donc certain que rien n'avait été défloré. L'étude du terrain nouveau à fouiller me confirma de plus en plus dans la résolution que j'avais prise précédemment de chercher à savoir ce que pouvait cacher la dépression dont il va être question.

Au sud-ouest du plateau situé à l'ouest de la butte inachevée, plateau sur lequel j'avais découvert les tombeaux de celui que j'ai appelé le roi Serpent, du roi Den et de deux autres

Pharaons dont l'un se nomme peut-être Qad et dont le nom de l'autre ne peut encore se lire, à une distance d'environ 70 mètres, existait une sorte de dépression ellipsoïdale, formée par les déblais enlevés d'une excavation et jetés sur les quatre côtés de l'ellipsoïde. Au nord, à l'est et à l'ouest, ces déblais formaient une sorte de muraille qu'il fallait escalader, haute d'environ 2^m 50 à 3 mètres ; au sud, le mur de déblais était loin d'être aussi élevé et il n'y avait guère qu'une pente très douce descendant de la dépression qui existait entre les murs nord-est et sud-ouest. Qu'entre ces murs existât une dépression factice, cela se voyait au premier coup d'œil : cette dépression avait une largeur moyenne de 30 mètres environ, du sommet de la muraille nord-est au sommet du mur sud-ouest, sur une longueur de 110 mètres environ. Le sable qui recouvrait l'intérieur de cette ellipsoïde étant parsemé de fragments de vases en pierre, tendre ou dure, tout faisait présager qu'il avait comblé un ou plusieurs tombeaux de la même époque que ceux mentionnés plus haut. Je croyais pour ma part, avant tout travail de sondage ou d'exploration, rencontrer en ce lieu une série de petits tombeaux où je trouverais quelques vases et quelques uns des objets sortis de la première campagne de mes fouilles. Mon espérance n'a pas été réalisée ; mais, grâce au hasard, mon bonheur dépassa mon espérance. Afin de bien déterminer l'emplacement de cette dépression, je traçais un triangle équilatéral, dont la hauteur était perpendiculaire à la dépression en son milieu, pendant que la ligne parallèle à la base, si on la prolongeait, tombait dans le grand axe du tombeau de Den : la hauteur du triangle était de 34 mètres ; du tombeau de Den au sommet de ce triangle il y avait environ 89^m 20[1]. Pour compléter la description de cette dépression, je dois dire que vers le milieu, il y avait à l'intérieur une sorte de renflement de terrain, et sur ce renflement des débris de pierres calcaires semblant annoncer une séparation de monuments ou de tombeaux.

1. Ces mesures sont loin d'être exactes, car j'étais dépourvu d'instruments de précision ; mais elles donneront une idée très approximative de la distance et de l'emplacement du terrain fouillé en cette seconde campagne.

Tout d'abord je fis exécuter des sondages au nord de la dépression, sur toute la base du triangle susdit et sur une hauteur de 34 mètres ; au sud, les sondages portèrent sur les 40 mètres qui touchaient la dépression et de même à l'ouest : partout le terrain était libre, il n'y avait donc aucun inconvénient à rejeter les déblais que j'allais retirer sur l'un quelconque de ces trois côtés. Je ne fis pas faire à l'est les mêmes sondages, parce que j'avais cru remarquer que le terrain était occupé par de petits tombeaux que je me promettais d'explorer par la suite. Au sud-ouest, le terrain où je fis exécuter des sondages était couvert de débris de poteries rouges, aspect qui lui était particulier, car sur les autres côtés il n'y avait rien de semblable, mais que je connaissais très bien depuis mes fouilles de 1895-1896. Sous cette couche de débris on ne trouva rien, sauf quelques pierres calcaires brisées et la base d'une stèle en syénite qui me firent concevoir de grandes espérances ; malheureusement ces espérances ne furent pas réalisées, car je ne retrouvai ni les autres parties de pierres calcaires, ni les restes de la stèle en syénite. Ces sondages faits, pour plus de sûreté encore et pour faciliter le travail de mes ouvriers, je fis faire à l'ouest une tranchée dans le mur de débris et de sable amoncelé, jusqu'à ce qu'on eût traversé la montagne. Cette tranchée ne me fit presque rien découvrir, car on ne trouva que le haut d'un vase en métal avec son anse. Mais en avançant vers l'extrémité intérieure du mur, on rencontra des gradins en pierre qui semblaient descendre jusqu'en bas peut-être du mur de débris, peut-être du monument que j'allais découvrir. Les pierres n'étaient pas taillées, elles avaient été posées à sec, mais l'escalier existait bien et j'avais tout lieu d'espérer. Ce fut une troisième déception, car les fouilles devaient me démontrer que cet escalier n'était que des retraits en pierres superposés les uns aux autres pour prévenir les éboulements de sable qui auraient pu se produire et gêner le travail des spoliateurs. La spoliation avait en effet eu lieu à une certaine époque et les fouilles allaient m'en apporter l'une après l'autre plusieurs preuves évidentes. Mais n'y avait-il eu qu'une seule spoliation ? C'est ce que je ne peux pas encore décider, quoique l'affirmative me paraisse plus que probable. En tous cas, la

plus récente était l'œuvre des Coptes, car j'ai trouvé au fond d'une chambre un fragment de vase en pierre sur lequel étaient écrites des lettres coptes. Il est presque certain que cette spoliation remonte au VI[e] siècle de notre ère et que le moine Moyse y a beaucoup contribué, car la chose est racontée dans sa vie que j'ai publiée.

Les premiers jours de travail montrèrent en quel état se trouvait toute la couche de sable qui existait au-dessus des murs limitant les chambres proprement dites du monument. Cette couche de sable était épaisse en certains endroits de six à huit mètres : la différence qui existe entre ces deux chiffres provient de ce fait que du nord-est au sud-ouest la dépression allait en s'abaissant, ou tout au moins les murs formés de chaque côté par les déblais enlevés. Au nord-ouest, autant que j'ai pu la mesurer, la couche de sable était épaisse de plus de sept mètres, de la surface extérieure jusqu'à l'endroit où apparurent les murs du monument qu'il s'agissait de fouiller. Une si énorme quantité de sable devait amener de grandes difficultés de travail. Tout d'abord, la dépression était trop peu large pour qu'il fut possible d'établir un talus de 45° d'inclinaison, ce qui est d'ordinaire la pente donnée aux ouvrages de cette sorte. Peut-être, si le monument eut été d'une infime largeur, aurait-t-il été possible de donner cette pente aux talus que l'on faisait ; mais le monument avait plus de quinze mètres de large et se trouvait profond de 2[m] 50 environ, ce qui avec la profondeur de la couche de sable faisait une moyenne de neuf à dix mètres. Or, la muraille n'avait pas plus de trois mètres de largeur et cela ne suffisait pas pour établir un talus de 45°. En outre, les indigènes que j'occupais, comme de grands enfants qu'ils sont, imprévoyants et ne visant qu'à l'utilité immédiate, ont pour habitude d'enlever le sable en formant les trous les plus profonds qu'ils peuvent : lorsqu'ils ont atteint la profondeur qu'ils croient convenable, ils creusent par-dessous et font tomber des masses considérables de poussière et de sable dont ils remplissent ensuite leur couffes légères. Quand ils avaient fait une œuvre aussi admirable, ils me regardaient tout fier de leur habileté et s'attendaient à des éloges, sinon à une récompense pécuniaire. Je ne leur donnais ni l'un ni

l'autre et ils ne recevaient que des reproches pour leur bêtise enfantine, et, pour leur montrer comment il fallait s'y prendre, je devais moi-même mettre la main à l'œuvre et leur tracer un talus tel que je le désirais. Alors, toujours comme des enfants, ils se montraient satisfaits et se mettaient à l'œuvre, faisant d'abord tout l'opposé de ce qu'il fallait faire, puis peu à peu en venant à ce que je voulais. Quand je croyais la leçon bien apprise, j'allais plus loin faire les mêmes observations et donner la même direction. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'ils étaient revenus à leur première méthode, et c'était à recommencer. Et j'avais avec moi les hommes les plus intelligents d'une population qui n'est pas inférieure à 7000 âmes, occupés, de temps immémorial à fouiller, soit pour le compte de divers directeurs du service des Antiquités, soit pour leur propre fortune ! Nécessairement, quand on avait atteint le sol de la chambre il se produisait des éboulements terribles de vingt à trente mètres cubes de sable d'un seul coup, qui arrêtaient net le travail, ce qui aurait pu produire de graves accidents — fort heureusement il ne s'en est pas produit un seul — sans compter que, pour peu qu'il y eût du vent, le sable coulait du haut en bas comme l'eau et que l'on avait toutes les peines du monde à en arrêter la chute. J'estime que le travail a été triplé par suite des difficultés provenant des hommes et des intempéries de l'air.

La couche de sable, surtout et presque exclusivement dans la première moitié du monument contenait en très grand nombre des fragments de vases en pierre, en certains endroits c'était comme un véritable filon de mine et j'ai recueilli jusqu'à 80 couffes de débris par jour. Ces fragments n'avaient pas de prime abord été placés intentionnellement sous la couche de sable où ils se trouvaient : leur position variable provenait d'une spoliation. J'ai entendu émettre de divers côtés la possibilité que le bris de ces vases eût été intentionnel et qu'il en pouvait être de même en Egypte que dans l'empire assyrien où les rois se faisaient brûler après leur mort, eux, leurs femmes et tout le mobilier amoncelé dans leur tombe. Je ne crois pas possible d'admettre cette explication pour les fouilles que j'ai pratiquées cet hiver, pas plus d'ailleurs pour celles de l'hiver

dernier. Dans toute la longueur du monument que j'ai fouillé cette année, je n'ai pas trouvé la plus petite trace d'un incendie quelconque : presque tous les fragments que j'ai ramassés — et je les ai tous ramassés — ont la couleur même qu'ils avaient lorsqu'ils ont été taillés : si certains d'entre eux ont subi une détérioration quelconque dans la couleur, elle provient soit du laps de temps considérable pendant lequel ils sont restés enfermés dans le sable, soit de la substance qu'ils contenaient. J'ai ramassé certains de ces fragments, presque à la surface de la couche supérieure de sable, d'autres qui appartenaient au même vase au fond de cette même couche et d'autres enfin sur le sol des diverses chambres qui constituaient le monument. Si le bris eût été d'abord intentionnel, s'il eût été produit par le feu allumé pour consumer le cadavre et si la dispersion des fragments eût été l'œuvre de ce feu, il eût été complètement impossible que des fragments de vase parfois très considérables, eussent été projetés au-dessus de la toiture des chambres, laquelle existait encore sur presque toutes les chambres du monument. D'ailleurs certains des fragments les plus considérables avaient été utilisés pour la construction des murs élevés au-dessus des chambres en vue d'arrêter les descentes du sable, ou derrière les murs est et ouest de ces mêmes chambres, en un endroit où l'on n'aurait eu aucune raison de les placer.

Et puisque je parle des murs élevés par les spoliateurs en vue d'arrêter la descente du sable, il me faut donner ici quelques éclaircissements à ce sujet. Les premiers murs que je rencontrai lorsque la suite de mon travail me fit approcher des murailles limitant les appartements, étaient tellement irréguliers, s'enchevêtraient tellement les uns dans les autres en tous sens qu'il me parût presque impossible qu'ils appartinssent à une construction régulière. En les voyant apparaître en tous les sens à mesure que les travaux avançaient, j'en cherchais la raison d'être, et cette raison se fit voir avec les murs vraiment anciens. D'abord tous ces murs étaient faits de fort grandes briques paraissant appartenir à la XVIIIe dynastie et aux dynasties suivantes ; ils étaient bâtis en retrait et n'avaient pas plus de 1m 50 d'élévation. Leur épaisseur n'était guère que d'un ou

deux lits de briques. Ils s'appuyaient généralement sur les murs anciens, quoique parfois on en trouvât de 0^{m} 60 à 0^{m} 80 de haut qui n'avaient que le sable pour tout fondement. Tous ces détails me montrèrent à la fin que les spoliateurs avaient procédé dans leur spoliation d'une manière identique à celle qu'employaient encore mes ouvriers. Quand ils avaient été en butte à des éboulements et à des descentes continuelles de sable, ils avaient construit ces murs pour prévenir ces éboulements et ces descentes, et cela non seulement sur les grands murs longitudinaux nord-est et sud-ouest, mais encore sur les murs latéraux de presque toutes les chambres. Ces murs étaient donc construits en briques de forte taille dans la première partie du monument, mais non pas intégralement, car on y avait mélangé de petites briques cuites provenant sans doute des tombeaux de Den et des autres que j'ai fouillés l'an dernier. Ces briques sont facilement reconnaissables et il n'en existe aucune de cette forme dans les autres parties de la nécropole fouillées par Mariette. Par conséquent leur présence nous montre que le monument dont il s'agit a été spolié après les tombeaux que j'ai explorés dans ma première campagne, et si la destruction et la spoliation n'ont pas été aussi complètes que celles des autres tombeaux voisins, cela vient sans doute de la lassitude des spoliateurs ou de l'opposition qu'ils finirent par rencontrer dans leur œuvre de dévastation.

Les briques crues ou cuites ne furent pas les seuls matériaux employés dans la construction de ces murs élevés par dessus les murs anciens : tôt ou tard les briques devaient manquer à cause de l'étendue superficielle des murailles de cet antique monument. On se servit d'abord des premières, puis des secondes, et, les unes et les autres manquant, on eut recours aux pierres de la montagne qu'on plaçait à froid de manière à former un mur assez résistant pour retenir le sable envahissant et s'opposer à la poussée qui résultait de l'accumulation du sable. Ces pierres n'avaient pas reçu la plus légère taille ; cependant, parmi elles j'en ai trouvé quatre ou cinq ayant conservé quelques vestiges d'une taille grossière et l'une portait sur l'un des côtés le commencement d'un protocole royal. Cette pierre était en calcaire de la montagne, à gros grains et friable, et non

pas de ce calcaire fin et compact qu'on a employé pour la construction des monuments existant jadis sur le sol d'Abydos. Les caractères hiéroglyphiques avaient la forme classique ; mais la forme de la main dans le mot *Der* rappelle celle usitée pendant le premier empire memphite dans les inscriptions des pyramides, quoique je ne veuille aucunement assurer que l'inscription date de cette époque. A mesure qu'on approchait de la fin du monument, dès les dernières chambres de la première partie et dans presque toutes celles de la seconde, les murs en pierres auxquelles étaient mélangées quelques briques étaient de règle. D'ou l'on peut conclure que la spoliation avait commencé par le côté nord pour finir par le côté sud, et que les moines du VIe siècle avaient travaillé comme travaillaient mes ouvriers. Il faut cependant faire une exception pour ce qui regarde certaines portes élevées par les dévastateurs, à l'entrée des chambres : ces portes avaient toutes été construites en briques de forte taille, elles étaient peu épaisses — à peine deux ou trois lits de briques — tandis que, longtemps avant la fin du travail, mes ouvriers n'ayant plus de briques à leur disposition employaient presque exclusivement des pierres qu'ils allaient chercher aux environs, lorsque les fouilles ne les leur fournissaient pas en nombre suffisant, tout comme ils allaient chercher les briques cuites que leur offraient les débris extraits des tombes fouillées précédemment. La méthode était exactement la même, et les indigènes ne s'y trompaient pas : ils reconnaissaient au premier coup d'œil le passage et la manière de procéder de leurs ancêtres. Cependant je dois faire ici une observation importante qui suffira pour montrer que les spoliateurs étaient dans une bien meilleure position au VIe siècle que je ne me trouvais à la fin de notre XIXe siècle. Quand ils avaient entrepris leur œuvre spoliatrice, le monument était à la vérité en mauvais état, mais il était encore relativement en état d'assez parfaite conservation : il devait encore servir au culte des ancêtres et de là vient que les spoliateurs n'eurent pas à chercher un tombeau connu de tout le monde, qui était en partie comblé par le sable, mais qui était bien loin de se présenter à eux comme il se présentait à moi au cours de mes fouilles, tout comblé de sable non seulement à l'intérieur, mais

encore de six à huit mètres au dessus des murs anciens. Je suis encore autorisé à conclure de la sorte par le fait suivant : le monument avait toutes ses chambres couvertes par de gros soliveaux en bois encore en place dans un très grand nombre de chambres. Par conséquent les spoliateurs n'avaient pas dû sur ce point particulier procéder comme j'ai procédé moi-même ; par conséquent, ils connaissaient très bien ce détail de la construction et avaient trouvé l'entrée du monument ouverte, ils y avaient pénétré comme on y pénétrait de leur temps, avaient spolié à loisir tout ce qu'ils avaient trouvé bon de prendre, avaient brisé ce qui ne leur semblait pas d'une utilité immédiate, laissant à peine quelques objets intacts. Puis ils avaient dû remplir la chambre de sable et pour ce faire ils avaient dû utiliser, jusqu'à la hauteur des murs, les corridors existants, puis amonceler le sable sur les murs jusqu'à une hauteur de six ou sept mètres afin d'empêcher ce culte des ancêtres qu'ils redoutaient tant et qu'ils ont radicalement empêché en cet endroit, s'ils n'ont pas aussi bien réussi dans les autres parties d'Om el Ga'ab. Certaines chambres n'ont pas dû être fouillées par eux ; ils se sont contentés de faire tomber de très grosses pierres sur les poteries qui les remplissaient, ou simplement de jeter une grande quantité de sable et de cailloux. J'ai rencontré dans l'une de ses chambres une couffe laissée par quelque ouvrier de la spoliation surpris par l'heure et l'ayant oubliée : elle était encore intacte et pouvait parfaitement servir après être restée enfouie plus de 1300 ans. Elle était d'une fabrication semblable à celle des couffes en usage actuellement et doublée en dessous de fibres de palmier afin d'en faire durer le service : la seule différence qu'il y avait entre elle et les couffes dont on se sert actuellement, c'est qu'elle était faite de fibres de palmier doum et non de simple palmier, c'est du moins ce que m'ont assuré mes ouvriers qui s'y connaissent très bien. On comprend dès lors que les spoliateurs ayant utilisé les corridors pour leur œuvre, j'aie retrouvé les couvertures des chambres en place le plus souvent, et que le poids du sable amoncelé par dessus ait rompu les soliveaux si bien que malgré toutes les précautions prises on n'a pu en retrouver un seul intact, soit qu'en effet le poids du sable les ait brisés, soit

que 13 siècles de plus les aient réduits à un état de vétusté extrême, et qu'ils s'affaissassent d'eux-mêmes dès qu'on avait enlevé le sable par dessous. Il est de plus, si telle est la méthode employé par les dévastateurs, très facile de comprendre la dispersion des fragments dans la couche de sable supérieure aux murs et leur présence en quelque sorte par filons dans l'épaisseur de cette couche. Ainsi que je le dirai plus loin, chaque chambre avait un mobilier complet : les spoliateurs après avoir pillé cette chambre et brisé tout ce qui ne leur convenait pas, ont répandu les fragments parmi le sable qu'ils apportaient pour combler la chambre spoliée précédemment, ou quelque fois fort loin, ce qui fait supposer ou que l'on avait fait de grands tas des objets pillés ou que la spoliation fut totale et s'exerça dans toute la longueur du monument avant que l'on ne recouvrît chaque chambre de sable. Par conséquent les fanatiques dévastateurs du VIe siècle avaient encore ici agi comme j'ai agi moi-même, c'est-à-dire qu'ils avaient rempli la chambre précédente des débris de la chambre suivante et construit des portes afin d'obvier à l'envahissement du sable, puis ils avaient construit sur le haut des murs de petits barrages et bouché les corridors par de grandes portes. Quand ce fut achevé, on recouvrit tout l'édifice de sable et on y amoncela les fragments que l'on avait réunis en grands tas. Si les spoliateurs ne s'y fussent pas pris de la sorte, ils n'auraient pas conservé intacts les soliveaux des chambres.

Cela dit, il me faut chercher à résoudre une autre question qui se pose d'elle-même : en quel état les spoliateurs ont-ils trouvé le monument ? Pour répondre à cette question, je dois d'abord dire comment ce monument avait été construit. Quand je commençai d'explorer les premières chambres en la première partie du monument, je trouvai les murs enduits d'une sorte de crépissage en terre, sur lequel on avait passé une très légère couche de blanc, probablement du lait de chaux. Comme avant tout je voulais conserver intact le monument que j'explorais, je ne cherchai point à démolir les murs pour voir comment ils avaient été construits et de quelle matière. J'aurais pu le voir par le haut, si ce haut n'eût pas été recouvert de ces murs en briques dont j'ai parlé, briques n'appartenant pas évidemment à

l'époque des tombes d'Om el Ga'ab. Je crus donc d'abord que le monument en question était construit en briques, comme les tombeaux explorés l'an dernier. Mais à mesure que le travail avança, j'observai bientôt qu'il était complètement impossible que les murs eussent été construits en briques, car ils s'étaient effondrés sous la poussée du sable et l'on voyait parfaitement qu'ils avaient été construits en terre battue : on pouvait couper cette terre battue sans rencontrer trace de briques et l'on en taillait des morceaux énormes dans lesquels on ne remarquait aucune de ces solutions de continuité où aurait dû se trouver le mortier unissant ensemble les diverses briques l'une à côté de l'autre. Il me fallut donc constater que les murs n'étaient pas construits en briques, mais bien en terre battue, ce qui n'était pas fait pour me déplaire. Cependant, vers la fin du monument il me fut aussi impossible de ne pas voir que les murs avaient été bâtis en mauvaises briques, faites très grossièrement, placées l'une près de l'autre en des lits sommaires, mais où l'on distinguait facilement cette solution de continuité dont je parlais tout-à-l'heure. Il faut donc admettre que la construction n'était pas homogène et qu'elle avait été faite à l'époque où les hommes habitués à construire leurs maisons en terre battue commençaient déjà d'employer la brique, car il n'est pas vraisemblable que ces mêmes hommes, connaissant par une expérience suffisante les avantages de la brique sur la terre battue, aient voulu continuer d'employer celle-ci et négliger celle-là. Que si l'on m'objectait que les maisons des fellahs sont encore construites en terre battue, je répondrais que pour le cas présent il ne s'agit pas de fellahs, mais de rois ; qu'il ne s'agissait pas de bâtir une de ces demeures temporaires qui peuvent être détruites et rebâties autant de fois que le voudra le possesseur, mais de ces demeures d'éternité que l'on devait rendre aussi stables que possible.

Toutefois je ne pouvais m'empêcher de voir assez souvent que par dessus les murs en terre, il y avait une partie de lits de briques, superposés quelquefois au nombre de trois, quelquefois de quatre, rarement plus et souvent moins ; que ces lits de briques ne pouvaient être attribués à une époque

très ancienne car elles étaient très dures, très compactes et de grandes dimensions, quoique l'épaisseur en fût variable, tandis que les briques des tombeaux anciens étaient de fort petites dimensions. Il devait y avoir eu, pensais-je, restauration à une époque quelconque, et la preuve m'en fut apportée multiple. Tout d'abord ces murs en briques n'étaient pas entièrement homogènes : en de rares occasions on y avait joint des pierres qui avaient été cimentées avec les briques. En outre, il était parfois visible que l'on avait étendu le crépissage sur les lits en briques ajoutés aux murs plus anciens ; d'autres fois, certaines parties des murs qui avaient été refaites, sans doute parce que tombées, avaient bien reçu le crépissage en terre, mais non pas le lait de chaux par dessus le crépissage. En plus encore, dans une ou deux chambres, on avait soit fait deux sols en terre, l'un au-dessus de l'autre, ce qui peut toutefois s'expliquer par des mesures mal prises au moment de la construction, soit réparé des défauts du mur primitif, lesquels s'étaient montrés dans les parties inférieures du mur occidental, en introduisant des briques dans les défectuosités et en consolidant ainsi le mur qui sans cela aurait pu s'écrouler. Enfin, dans un nombre encore assez grand de chambres, lorsqu'un mur avait cédé et s'était tassé, et que, par suite de ce tassement, il ne se trouvait plus au niveau des autres murs, comme il aurait fallu appuyer les soliveaux sur ce mur trop bas, on l'avait rehaussé au moyen de lits de briques plus ou moins mauvaises, de manière à loger l'une des extrémités des soliveaux dans le mur nouveau, pendant que l'autre était appuyé sur le mur ancien bâti en terre. Il n'y avait donc pas à le nier ; à une époque donnée, inconnue peut-être, on avait senti le besoin de restaurer un monument qui n'était plus en bon état, et on l'avait fait à la manière égyptienne en se contentant de faire grossièrement les grosses réparations, sans prendre soin de faire concorder les nouveaux matériaux avec les anciens, sans même juger utile d'employer des matériaux homogènes, car non seulement on avait mélangé les deux types de briques, mais encore les pierres avec les briques par dessus la terre battue.

S'il y avait eu ainsi restauration, et il me semble impossible de le nier, ne pourrait-on point parvenir à savoir quand aurait

eu lieu cette restauration ? On peut tout au moins parvenir à la connaître avec une assez grande ressemblance, car nous possédons un texte curieux qui vraisemblablement se rapporte à ce monument et que je demande la permission de rappeler en quelques mots. Dans la grande inscription dédicatoire du temple d'Abydos composée en l'honneur de Ramsès II, il est raconté que ce puissant Pharaon, dans un voyage qu'il fit à la ville sainte d'Osiris, avait trouvé les tombes anciennes dans le plus triste état : il avait fait rassembler tous les officiers dans les attributions desquels rentrait le soin de ces tombes et leur avait enjoint de restaurer les tombeaux. L'inscription ajoute qu'il en fut ainsi. D'ordinaire on entend par *tombes* anciennes, les tombeaux des rois formant les deux premières dynasties ; mais cette explication ne peut être que probable, pour la bonne raison qu'on n'a pas encore trouvé les tombes royales de ces deux premières dynasties, à moins que l'on n'admette, comme l'ont fait certains de mes confrères, surtout en Angleterre, que j'ai eu la bonne fortune de trouver ces tombeaux, et en ce cas les paroles de Ramsès II s'appliqueraient aux tombes que j'ai découvertes et la restauration serait prouvée. Mais je ne crois pas avoir trouvé les tombes royales des deux premières dynasties, et ma principale raison pour ne pas le croire, c'est que j'ai trouvé des bannières royales, pour employer l'expression ordinaire, en trop grand nombre pour qu'elles puissent s'appliquer avec certitude aux souverains de ces deux dynasties initiales, et il me semble que je n'ai aucune raison pour abandonner aujourd'hui l'hypothèse que j'ai énoncée l'année dernière dans ma première brochure sur les *nouvelles fouilles d'Abydos*. On peut tout aussi bien expliquer les paroles employées par le scribe rédacteur de l'inscription dédicatoire dans le sens de dynasties antérieures aux dynasties historiques, car la tradition classique nous parle de ces dynasties et jusqu'ici, si rien ne prouve que ce soient elles qui aient été enterrées à Omel Ga'ab, rien n'est venu prouver que ce ne sont pas elles. A plus forte raison l'expression employée peut-elle s'appliquer à ces anciennes dynasties dont les historiens nous ont seulement mentionné l'existence sans prendre le soin de nous donner les noms des

rois qui les avaient composées. Ce qu'il y a de certain, c'est que les tombes que j'ai explorées pendant l'hiver 1895-1896 n'avaient en aucune façon été restaurées, car il n'y a aucune trace de travaux postérieurs, et j'ajoute que, vu la constitution de ces tombes, elles n'en avaient aucun besoin. Et cependant Ramsès II assure dans son inscription avoir fait restaurer les demeures des générations passées ; s'il les a fait restaurer, c'est qu'elles en avaient besoin, et si elles en avaient besoin, c'est que leur construction n'avait pas été assez solide, soit par insuffisance des matériaux employés, soit par suite du mauvais état de la toiture. Or, les deux causes existaient pour le monument que j'ai fouillé cette année : les matériaux employés, à savoir la terre battue et les briques grossièrement et primitivement faites, avaient cédé et le monument en entier avait reçu une toiture en bois. Pour ces deux raisons donc, il est très possible que le monument mis à jour cette année soit celui dont il est question dans l'inscription dédicatoire. Il ne faudrait pas que l'expression vague dont s'est servi le scribe fût une objection contre l'application de ce texte au monument que j'ai fouillé, car, ainsi que je le dirai par la suite, je n'ai trouvé que deux cadavres dans la seconde partie du monument : on sait en effet que les Egyptiens, comme tous les peuples orientaux, aimaient les expressions vagues et hyperboliques. D'ailleurs, à la prendre au pied de la lettre cette expression peut parfaitement s'appliquer aux deux cadavres rencontrés. Je croirais donc assez volontiers que le monument dont il s'agit a été restauré à l'époque de Ramsès II.

Je pourrais ici faire valoir d'autres circonstances qui toutes tendraient à montrer que la restauration eut lieu vers cette époque ; je me bornerai à parler de la pierre sur laquelle il y a le commencement d'un protocole royal. Les quelques mots qui s'y trouvent sont identiques au commencement du protocole gravé sur les colonnes de la seconde salle hypostyle du temple de Séti Ier à Abydos : il peut sans doute se rencontrer à d'autres époques ; mais il me semble que, puisque la nécropole est celle d'Abydos, il faut d'abord tenir compte du lieu où la pierre a été trouvée. Je dois cependant observer ici que cette pierre, la seule qui ait été rencontrée portant des caractères dans le mo-

nument que j'ai fouillé, me semble avoir été apportée d'ailleurs, car je n'en ai pas trouvé l'emplacement dans le monument tout entier qui ne comportait pas une seule inscription.

Quant à la manière dont fut faite cette restauration, ce que j'ai déjà dit montrera suffisamment qu'elle fut entendue à la manière égyptienne, c'est-à-dire qu'elle ne porte que sur le strict nécessaire sans préoccupation de beauté, d'art ou de quoi que ce soit approchant. Il resterait à savoir si les pièces de bois de sycomore formant les soliveaux datent de la restauration ou lui sont antérieures. Il me semble fort difficile de répondre à cette question ; cependant peut-être est-il possible d'apporter quelques observations qui feront pencher la balance de tel ou tel côté. D'abord, il est indubitable que les soliveaux en bois de sycomore étaient en bon état lorsque se fit la spoliation du VIe siècle de notre ère, et treize siècles d'enfouissement dans le sable les ont rendus complètement desséchés ; il est vrai qu'ils avaient à supporter une lourde charge. Ce premier point noté, je dois rappeler ici que les murs des chambres ayant eu besoin de réparation, puisque par dessus les murs anciens on a élevé des murs en briques sur lesquels on a appuyé les extrémités des soliveaux, il est plus que probable que les soliveaux primitifs étaient tombés à terre. De ce fait, on comprend très bien l'état lamentable dans lequel se trouvait le monument lors de la visite de Ramsès II. A cela on peut objecter que cette manière de couvrir les chambres n'était plus en usage à l'époque de Ramsès II ; mais on peut répondre que le restaurateur fut obligé de se conformer au plan primitif du monument, car autrement ce n'aurait pas été une restauration, mais bien une construction. En admettant donc que les soliveaux soient de l'époque de Ramsès II, on a tout le temps nécessaire pour qu'une semblable pièce de bois puisse à peu près tomber en poussière, car en datant le règne de Ramsès II du XIVe siècle avant notre ère, on a près de trente quatre siècles pour consommer leur ruine, temps bien suffisant. D'ailleurs si l'on tenait à ce que ces soliveaux fussent plus anciens, je n'y contredirais point : ce que je tiens à prouver, c'est que les soliveaux datant ou non de l'époque primitive — cette époque ne remonterait pas à moins de soixante quinze siècles dans l'hypothèse qui

m'est la moins favorable, chiffre supérieur à celui qui est nécessaire — le restaurateur s'en tint à ce qui existait avant lui et n'innova point. Pour un prince qui construisait des temples entiers en beau calcaire, rien n'était plus facile que de construire un monument en pierres, calcaire, grès ou même granit, à la mémoire des *pères de ses pères*, comme il l'a dit lui-même. Il ne l'a pas fait. C'est donc qu'il a respecté le monument primitif. Ce que je dis ici de Ramsès II s'appliquerait aussi bien à tout autre Pharaon qui serait l'auteur de cette restauration. Si je me suis ainsi étendu sur ce sujet, c'est à cause de l'importance du monument et aussi des conclusions que je m'efforcerai bientôt d'en tirer.

II

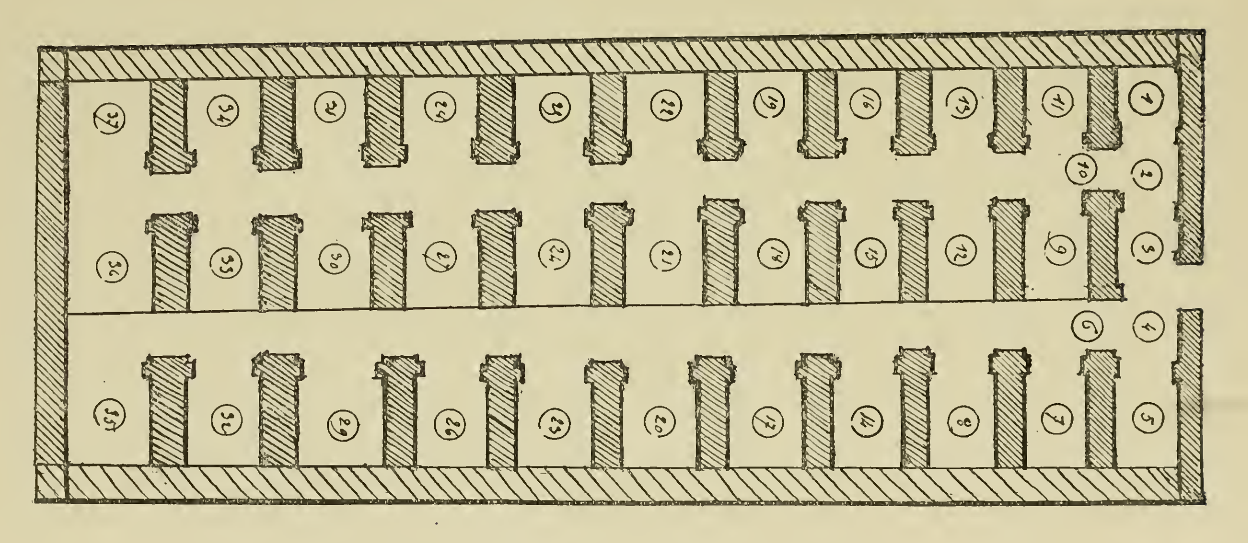
Le terrain ainsi déblayé, je vais maintenant décrire ce monument en partie double, et, afin de mettre mieux le lecteur à même de suivre cette description, je donne ici le plan de ce monument d'une manière aussi exacte que possible, mais non pas absolument exacte, car le lecteur jugera bientôt par lui-même qu'un plan exact était complètement impossible dans les circonstances données.

La montagne ayant été creusée dans toute la profondeur qu'on avait voulu donner au monument, et cela non pas dans le sable, mais dans la couche consistante de grès siliceux qui la compose à une certaine profondeur, on avait construit le monument. Ce monument se compose de deux parties accolées l'une à l'autre et séparées par un mur transversal qui n'a aucune ouverture, ce qui ne saurait être une raison pour rejeter l'unité du monument, car nous trouverons dans la seconde partie des chambres qui n'avaient aucune ouverture pour communiquer avec les autres appartements. La première partie se compose de 37 chambres dont 30 sont réparties sur trois lignes à peu près parallèles et séparées entre elles par deux corridors. Au nord, se trouvait une entrée donnant

sur la chambre 3. Cette ouverture devait être précédée d'un couloir construit peut-être en plan incliné [1] ; ce couloir était complètement ruiné, rempli de briques et de terre battue. Les spoliateurs l'avaient entièrement bouleversé. S'il n'avait pas été construit en plan incliné, il faudrait dès lors avancer qu'on y descendait de la montagne comme on pouvait, ce qui ne doit point surprendre quand on connaît les habitudes égyptiennes, car c'est ainsi que l'on descendait les momies dans des tombes qui n'avaient d'autre entrée que des puits profonds de cinq à dix mètres et plus. Une fois entré, on avait à droite deux chambres marquées par des pilastres élevés dans les murs nord et sud. La première de ces chambres marquée 1 sur le plan parce qu'elle fut la première déblayée, était située au nord-ouest du monument ; la seconde se trouvait en face du corridor qui existe entre les deux rangées de chambres parallèles ; la troisième était située en face de la seconde rangée de chambres et contenait la porte d'entrée ; la quatrième était en face du second corridor et la cinquième était la dernière au nord-est [2]. Le second corridor avait le mur occidental d'une seule venue et ne présentant qu'une seule ouverture jusqu'à la fin où, la présence du mur sud barrant le chemin, on avait laissé une porte pour pénétrer dans les chambres occidentales. Ce mur n'avait pas été construit régulièrement, c'est-à-dire perpendiculairement de l'ouest à l'est, ce qui fait que les chambres qui se trouvaient le long de ce corridor et le corridor lui-même allaient toujours en diminuant de longueur ou de largeur. Le contraire se produisait sans doute pour le corridor ouest et les deux rangées de chambres occidentales : je dis sans doute parce que le mur avait reçu une telle poussée et s'était tellement tassé que l'on ne pouvait plus guère prendre de dimensions exactes.

1. Si je dis *peut-être en plan incliné*, c'est que nous rencontrerons plus loin la même disposition pour l'entrée de la seconde partie au sud.

2. Le monument était presque orienté : le mur que je nomme ici nord-est, faisait réellement avec le nord magnétique un angle de 18° et devrait porter le nom de mur nord ; mais comme le mur sud-ouest est parallèle à la montagne occidentale qui n'est éloignée que de 400 à 500 mètres, les indigènes appelaient ce mur le mur ouest et j'en ai pris l'habitude que je conserve dans cette brochure, tout en faisant observer au lecteur la véritable position.



PLAN DE LA PREMIÈRE PARTIE DU MONUMENT

Le hasard des fouilles m'amena à commencer par la chambre occidentale qui porte le numéro 1 sur le plan ; puis je déblayai toutes les chambres situées dans la largeur du monument. Rendu à l'extrémité orientale, j'adoptai le parti de déblayer d'est en ouest les chambres et les corridors successifs, ce qui fait qu'à partir de la chambre 7 tous les numéros se suivent d'est en ouest. Je ne veux aucunement m'attacher à répéter ici les mesures fournies par le monument : le lecteur en aurait bien vite assez et d'ailleurs la nomenclature serait monotone, car presque toutes les chambres ont sensiblement les mêmes mesures. Je me contenterai donc de donner des mesures moyennes, me réservant de donner les mesures telles que je les ai prises pour chaque chambre dans un ouvrage spécial.

La hauteur moyenne du monument est de 2m 40 environ. En général, les chambres situées à l'est avaient de 2m 20 à 2m 40 de largeur, ce qui donnait la largeur du mur est ; les murs nord et sud qui étaient censés parallèles étaient longs de 2m 50 environ, jusqu'à une sorte de saillie que présentait le mur et qui avait de 0m 60 à 0m 80 de longueur et se terminait par un retrait ce qui faisait comme une sorte de pilastre sur la face nord et la face sud des murs intérieurs de la chambre. Ce dispositif avait été voulu et recherché, les hommes de cette époque ayant déjà le sentiment de l'art sous les formes les plus élevées, architecture, sculpture, etc., et ayant à leur service une industrie déjà très avancée. Ces deux pilastres qui se regardaient l'un l'autre avaient pour complément d'autres pilastres situés sur la face ouest des mêmes murs, si bien que le mur du sud à son extrémité présentait un triple pilastre l'un au nord de ce mur, à l'extérieur de la chambre, le second à l'ouest regardant le corridor, le troisième au sud à l'intérieur de la chambre et regardant le pilastre nord du mur sud de cette même chambre. De ce dispositif, il résultait que le mur était beaucoup plus large à l'entrée qu'au fond de la chambre : cela découle naturellement de l'observation que je viens de faire, mais encore les murs avaient été intentionnellement bâtis de manière à diminuer d'épaisseur à mesure qu'on approchait du fond en partant de la saillie, si bien que la largeur de la chambre était plus grande au fond que près des

deux saillies qui constituaient les pilastres. La largeur du corridor était d'environ 2 mètres. Aucun des murs n'était de dimensions exactement égales à celles du mur précédent ; de même les saillies et les retraits présentaient des différences fort sensibles et l'on saisit sur le fait ce qui nous semblera le vice originel de l'architecture égyptienne, à savoir le manque de symétrie dans les parties semblables d'un même monument.

Pour les chambres situées à l'est et à l'ouest du corridor occidental, il en était de même quant au plan et quant à la disposition des chambres. Les premières avaient de 2^m 30 à 2^m 40 de largeur, les murs nord et sud avaient de 3^m 30 à 3^m 40 de longueur avant les saillies longues de 0^m 50 à 0^m 60 environ. Au milieu, le corridor avait plus de 2 mètres de largeur. Les chambres de l'ouest avaient des mesures à peu près égales. Elles étaient bâties avec toute l'inconséquence des tâtonnements primitifs du dispositif adopté. Tous les murs dans les chambres entourant le corridor occidental, comme dans celles ouvrant sur le corridor oriental, étaient construits inégalement : ils rentraïent, surplombaient, ressortaient un peu au petit bonheur, soit qu'il faille en attribuer la cause à la charge du sable pendant des siècles, soit bien plutôt à l'impéritie des constructeurs. Les montants des pilastres eux-mêmes offraient des différences de mesures très sensibles : tel montant mesurait en effet 0^m 55 en haut, 0^m 56 au milieu et 0^m 57 en bas. Ce qu'il y a de plus grave, c'est que les murs sud et nord des chambres ouvrant sur le corridor occidental n'étaient pas vis à vis les unes des autres et qu'il y avait parfois une différence de 0^m 20, cela dans des chambres à peu près intactes. Tout concourt donc à montrer que les constructeurs étaient encore novices dans l'art de construire un monument architectural, bien qu'ils eussent déjà une certaine expérience des poussées qui devaient résulter du sable ainsi que nous le verrons plus tard.

Les premières chambres étaient relativement bien conservées ; mais à partir de la chambre 20, c'est la démolition qui se montre le plus souvent et presque toujours. Les murs ont subi d'énormes poussées, quelques-uns ont été démolis presque totalement, si bien qu'il a été impossible de prendre des mesures exactes. C'est en examinant ces poussées que je

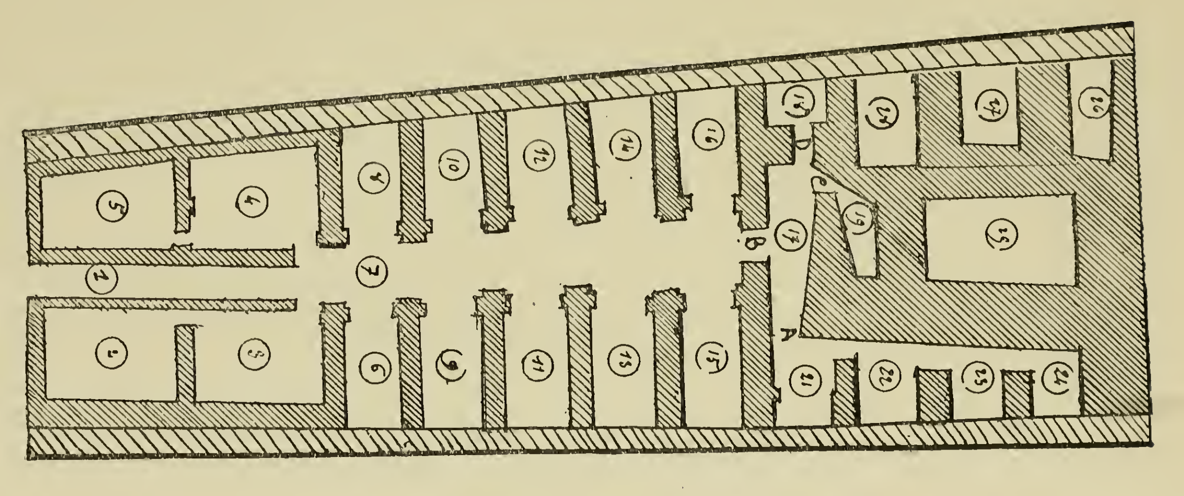
me convainquis que la matière employée pour la construction n'était pas de la terre moulée en briques et séchée au soleil, mais simplement de la terre battue. Ces poussées ont eu l'avantage de recouvrir une partie du mobilier de la chambre et par conséquent de le conserver : si elles n'eussent pas joué le rôle d'agent conservateur, je n'aurais absolument rien trouvé d'intact, sauf des vases en métal. Elles ont donc été les bienvenues pour moi. Certaines avaient été tellement fortes que la chambre n'avait plus que 1 mètre 30 ou même 1 mètre de largeur, quand les murs ne s'étaient pas rejoints comme cela était arrivé pour quelques chambres de la deuxième partie du monument. Le sol des chambres était en terre battue comme les murs.

Lorsque le mur ouest du corridor est avait atteint la 35e chambre, il s'arrêtait avant de rejoindre le mur sud qui, de cette chambre à la 37e barrait tout le passage. Il y avait de ce chef une porte large de 1m 13 qui donnait entrée dans la chambre 36 ; de cette chambre 36 on passait dans le corridor ouest et l'on pénétrait dans la chambre 37. Et là, s'arrêtait brusquement la première partie du monument. La largeur initiale qui était de 14m 805 ne se trouvait plus être à la fin que de 13m 80 : on avait donc perdu un mètre de largeur en chemin. Le mur est faisait avec le nord magnétique un angle de 19° 45' ; le mur ouest faisait de même un angle de 18° 90'. Rien ne pouvait mieux témoigner de l'irrégularité des murs que ces mesures, soit qu'on la doive attribuer aux erreurs des architectes, ou l'imputer à la nature du terrain.

La seconde partie du monument débute par une particularité très curieuse : quoique les murs est et ouest continuent dans le sens longitudinal, les chambres intérieures sont en retrait d'environ 0m 50 sur chaque côté, si on poussait la marche du nord au sud. L'entrée de cette seconde partie était au sud, et à l'extrémité sud la largeur qui est d'environ 12m 80 près du mur qui terminait la première partie n'est plus que de 8 mètres exactement. Cela montre que la seconde partie du monument allait en s'élargissant contrairement à la première. D'ailleurs tout montre que pour cette seconde partie l'entrée était bien au sud, car à mesure que l'on avance les provisions destinées

aux morts se multiplient et dans la dernière chambre du côté est j'ai trouvé deux cadavres. Cette disposition prouve bien, je crois, que les chambres où étaient ces cadavres devaient être les dernières, car jamais les Egyptiens de l'Ancien Empire n'ont construit des tombeaux aussi vastes pour déposer le cadavre du mort dans la chambre où l'on entrait, mais ils l'ont toujours déposé dans les salles les plus reculées ou dans des puits spécialement creusés pour servir à cet usage.

Le plan de cette seconde partie du monument est bien loin de la simplicité que l'on a pu remarquer dans celui de la première partie. Sans doute l'architecte n'avait pas été bien sûr de lui-même, n'avait pas bien pris ses mesures, ou il avait cherché la bizarrerie dans le plan, ou bien encore ce qui nous paraît bizarre lui avait paru naturel en vue du but qu'il poursuivait, but que nous ignorons, car on ne peut guère s'arrêter à la pensée qu'il avait cherché à cacher les cadavres, comme on le croit généralement, à tort selon moi, pour les époques suivantes, puisque tous les tombeaux étaient ouverts, sinon à tous ceux qui auraient voulu y entrer, du moins à la famille et à tous ceux qui avaient été chargés de rendre aux morts les divers devoirs du culte funéraire. On entrait dans cette seconde partie du côté sud par une porte large de 1^{m} 03 qui permettait de descendre par un plan incliné bâti en briques presqu'au niveau des chambres. Cette porte n'était pas située au milieu de la largeur, mais à 3^{m} 62 du mur est et seulement à 3^{m} 35 du mur ouest. Elle était cependant beaucoup plus régulière que la porte nord. S'il fallait juger de la partie nord-est d'après la partie nord-ouest, je devrais dire que cette porte et le plan incliné qui la suivait formaient un corridor menant au sol des chambres et qu'il y avait deux chambres à l'est comme à l'ouest, où l'on serait entré à l'extrémité de ce corridor par une porte existant à cet effet en face de celle qui conduisait dans les chambres de l'ouest; mais l'état dans lequel se trouvent actuellement ces deux chambres est si ruiné qu'on ne peut aucunement affirmer que ce côté est était sur ce point symétrique au côté ouest. On ne peut en effet aucunement distinguer une trace quelconque de murs dans la chambre 2 et c'est dans la chambre 3 que les murs est et ouest



PLAN DE LA SECONDE PARTIE DU MONUMENT

ont subi une telle poussée qu'ils ont glissé l'un vers l'autre et sont venus presque se rejoindre. De plus, les spoliateurs qui encore ici avaient suivi le même chemin que j'ai fait moi-même et avaient continué leur marche du nord au sud, n'ayant sans doute rien trouvé de précieux dans les chambres précédentes et ayant vu que celle-ci était ruinée avaient creusé une tranchée au milieu de la chambre pour voir si par hasard on n'aurait pas enfoui sous terre les objets qu'ils recherchaient et avaient complètement ruiné cette chambre, si elle ne l'était par avance. Du côté ouest, les chambres 4 et 5 étaient plus spacieuses que les suivantes, à l'est comme à l'ouest; elles avaient ceci de particulier qu'on pénétrait d'abord dans la chambre 4 par une porte située à l'est et ouvrant sur le corridor 1 ; puis dans la chambre 5 par une porte située au nord et ouvrant sur la chambre 4 ; puis que le mur ouest de la chambre 4 et le mur ouest et sud de la chambre 5 étaient construits en talus, comme pour prévenir les poussées du sable. Après cette première série de chambres, vis-à-vis du premier corridor s'ouvrait un second corridor sur lequel donnaient les portes d'une autre série de chambres, les unes à l'est, les autres à l'ouest, comme dans le corridor occidental de la première partie du monument ; elles étaient au nombre de dix, cinq de chaque côté, et étaient construites de la même manière que dans la première partie du monument. Le plan de cette seconde partie du monument différait donc déjà beaucoup de celui de la première partie : les chambres étaient plus longues et plus larges que celles de la première partie ; mais en revanche elles étaient moins nombreuses, puisqu'il y manquait le corridor est et toute la rangée de chambres situées à l'Orient. Elles étaient tout aussi irrégulièrement bâties que les autres, et elles étaient de même couvertes en bois.

Au bout du corridor portant le chiffre 7 sur le plan, s'ouvrait une porte murée par les spoliateurs : la partie inférieure de cette porte qui était large de 0^{m} 97 avait été bouchée par des briques jusqu'à une hauteur de 1^{m} 15, et ces briques formaient deux murs dont le plus haut était en retrait sur l'autre de 0^{m} 45. Par dessus le second mur s'en trouvait un troisième en pierres

brutes, mélangées de briques et au milieu de ces pierres se trouvaient deux soliveaux qui s'appuyaient sur elles par l'une de leurs extrémités, pendant que l'autre reposait sur le mur sud de la chambre 19 situé en face, ou sur le mur nord de la chambre 17, ce qui revient au même. C'est une preuve évidente, je crois, que ces soliveaux datent de l'époque de la restauration et non du temps de la construction de l'édifice. Cette porte B ouvrait sur une chambre 17, ayant trois autres ouvertures, l'une la porte A pour mener dans les chambres orientales, la deuxième C menant à une chambre occidentale et la troisième D donnant entrée sur une chambre septentrionale. Cette chambre septentrionale, ou chambre 19, était située au sud d'une chambre de construction particulière dont il sera bientôt question : elle était d'une petite dimension par rapport aux précédentes et très irrégulièrement bâtie. La chambre située à l'ouest dans laquelle on entrait par la porte C, ou chambre 18, était d'une largeur de 2^{m} 15 qui aurait été celle des chambres 17 et 19 réunies, s'il y avait eu symétrie. Par la porte A on entrait dans un corridor situé à l'est et sur lequel s'ouvraient les chambres portant les numéros 21, 22, 23 et 24. Elles étaient bâties comme les autres, avec cette seule différence qu'elles étaient un peu plus étroites et n'avaient ni saillies, ni pilastres, puisqu'elles n'avaient guère qu'une largeur la chambre 21 de 2^{m} 10, la chambre 22 de 2^{m} 20, la chambre 23 de 1^{m} 80 et la chambre 24 de 1^{m} 45. Le corridor 20 avait une largeur, oscillant entre 0^{m} 80 et 0^{m} 96. La chambre 24 avait une construction particulière : elle était divisée en deux parties par une saillie du mur nord et du mur sud, à 0^{m} 77 à partir du corridor : cette saillie du mur nord était de 0^{m} 14 et le montant avait 0^{m} 44 de largeur, puis après un tout petit retrait de 0^{m} 06, le mur continuait jusqu'au mur est pendant 1^{m} 19. Le mur sud était presque complètement démoli depuis la saillie jusqu'à la porte, ce qui a empêché de prendre des mesures exactes.

Cette chambre 24 aboutissait au mur finissant le tombeau, mur mitoyen entre la première et la seconde partie du monument. Le mur ouest du corridor occidental fermait toute communication avec les chambres situées à l'ouest de ce corridor. De même il y avait au nord de la chambre 19 un mur

qui fermait semblablement tout accès à la chambre 25 au nord et aux chambres 26, 27 et 28 au nord-ouest, lesquelles étaient aussi complètement indépendantes les unes des autres qu'elles l'étaient de la chambre 25 qui occupait le milieu du tombeau en largeur.

Cette chambre 25 présentait une construction remarquable. Les murs dans la partie supérieure étaient primitivement en terre battue, puis ils avaient été restaurés en briques mélangées avec des pierres ; dans leur partie inférieure, sur une hauteur de 1^{m} 78, ils étaient construits en pierres calcaires taillées, rentrant, surplombant, laissant voir entre elles des joints d'une épaisseur extraordinaire. Les murs est et ouest de cette chambre avaient respectivement 5^{m} 30 et 5^{m} 35 ; les murs nord et sud 3^{m} 25 et 3^{m} 18 ; d'où l'on peut voir que la construction était loin d'être régulière. Cette chambre était pavée en pierres calcaires d'inégales dimensions ; voici les mesures de deux d'entre elles : longueur 1^{m} 08, largeur 0^{m} 50, épaisseur 0^{m} 18 et longueur 1^{m} 01, largeur 0^{m} 55 et épaisseur 0^{m} 18. Les spoliateurs n'avaient pas laissé échapper l'occasion de montrer qu'ils étaient passés par là ; outre qu'ils avaient tracé au charbon une grande croix sur le mur sud, ils avaient enlevé une grande partie du pavé pour voir si l'on n'avait rien caché par dessous et, comme vraisemblablement ils n'avaient rien trouvé, ils n'avaient pas achevé leur œuvre. Les murs en terre qui s'élevaient au dessus des murs en pierres et qui avaient 1^{m} 80 de hauteur en certains endroits où l'œuvre de destruction les avait laissés intacts, étaient bien loin d'être homogènes. Tout d'abord cette hauteur de 1^{m} 80, et bien plus celle du mur est qui atteint 2^{m} 10, ajoutée à la hauteur des murs en pierres, soit 1^{m} 78, montre que cette chambre 25 était beaucoup plus profonde que celles que nous avons vues passer jusqu'ici sous nos yeux, puisqu'elle avait au moins 3^{m} 58, sinon 3^{m} 88 de profondeur. Les murs en briques étaient posés en retrait sur les murs en pierres de 0^{m} 40. Le mur nord qui avait 3^{m} 60 de longueur était large de 1^{m} 20 à l'angle nord est, de 0^{m} 89 au milieu et de 0^{m} 72 à l'angle nord ouest ; c'est sans doute que le mur avait été ruiné en partie et remplacé par un autre mur en briques lors de la restauration, car on

voit encore les briques. A l'est, le mur en terre battue existe sur toute la longueur et n'a été restauré que dans la partie supérieure. Au sud, le mur en pierres était recouvert d'un mur en briques mélangées de quelques pierres et très irrégulièrement construit. Tout d'abord, à partir du mur est, il affecte une forme assez régulière et est en retrait de 0m 08 sur le mur en pierres, puis il se retire et finalement il arrive en diagonale et dépasse le mur en pierres à l'angle sud-ouest. Le mur ouest est dans un état lamentable ; on l'a restauré jadis avec des briques en trois endroits différents, et les deux murs ont été presque complètement démolis lors de la spoliation. Pour achever la description matérielle du monument, je dois ajouter que, du côté ouest la chambre 25 avait pour voisines les chambres 26, 27 et 28 complètement ruinées et n'ayant aucun moyen de communication entre elles.

III

Ces deux parties d'un même monument n'étaient pas complètement vides, quoiqu'elles eussent été saccagées du mieux qu'il avait été possible : il me faut maintenant décrire en partie les objets que j'y ai trouvés.

Ici une observation préalable doit être faite. Il semble qu'on ait consacré telle ou telle chambre de la première partie à telle ou telle offrande en particulier et certainement toute une série de chambres de la seconde partie avaient été remplies de céréales ou de fruits, ainsi que j'aurai l'occasion de le dire bientôt. Il serait bien surprenant en effet que le hasard d'une spoliation hâtive eût réuni dans un même endroit un nombre relativement grand d'objets de la même espèce, comme des haches en métal ou des silex, et jusqu'à des vases au nombre de plus de 200, placés les uns dans les autres à une épaisseur de 17 unités. Il serait plus surprenant encore que les silex se soient trouvés dispersés les uns dans le sable qui recouvrait une chambre particulière, les autres dans cette même chambre au

nombre de 600 environ, si cet endroit n'avait pas été destiné à les recevoir, et que dans toutes les autres chambres on n'en ait pas trouvé plus d'une centaine le plus souvent jetés dans la couche de sable supérieure. Enfin, à l'inspection du terrain au fond des chambres, on reconnaissait facilement que le mobilier d'une chambre avait été laissé à peu près tel qu'on l'avait trouvé, parce qu'il n'offrait aux pillards aucun butin dont ils pussent aisément se servir pour un dessein quelconque ou qu'ils pussent employer aux usages ordinaires de la vie, car le temps où l'on employait des vases en pierre dure était passé depuis des siècles et l'on préférait la terre cuite. Dans la seconde partie, évidemment les grandes caisses en bois remplies de céréales ou de fruits indigènes avaient été placées à dessein ; de même aussi les poteries qui remplissaient les chambres grandes ou petites. Je regarde donc comme prouvé que chaque chambre avait sa destination particulière, les unes consacrées à certains objets particuliers, les autres au contraire contenant un mobilier complet en pierre dure, albâtre, brèche, porphyre, etc., ou même en métal.

Les fouilles de la partie supérieure de la couche de sable allant de la surface de la dépression jusqu'aux murs anciens des chambres, n'ont pas fourni un seul objet intact, si ce n'est quelques couteaux en silex d'un travail vraiment merveilleux et d'une grandeur plus qu'ordinaire. Tous les autres objets trouvés sont fragmentaires, et les fragments d'un même vase ont été rencontrés à une assez grande distance les uns des autres, sans compter que le bas des chambres a fourni des fragments appartenant indubitablement à des vases trouvés en haut. Aussi dès les premiers jours de fouilles à la surface, je trouvai le pied d'une table que j'ai tout lieu de croire en marbre bleu veiné de blanc, et un certain nombre de fragments de la circonférence ; je retrouvai deux autres fragments de cette circonférence dans les chambres 21 et 22 et un fragment du pied tout à la fin des fouilles de la première partie. Presque toutes les tables que je possède ont été trouvées dans la couche supérieure, les unes complètes dans leur état fragmentaire, les autres malheureusement incomplètes. Il y en avait de presque

toutes les pierres, en albatre, en marbre, en calcaire, en brèche, etc. ; l'une d'elles malheureusement incomplète, car la partie centrale est absente, est en calcite, et pour qui sait combien cette pierre se désagrège facilement, il est complètement impossible de ne pas tomber en admiration devant le travail patient et habile qui a su mener à bonne fin la taille difficile de ce meuble. J'ai environ dix de ces tables. Il y en a de deux espèces : celles qui appartiennent à la première sont rondes et sans pied ; celles qui appartiennent à la seconde sont rondes avec un pied évasé, placé au centre de la table. Ce pied est creux et devait s'adapter sur un support, comme l'on voit les tables de l'Ancien-Empire sur les bas-reliefs. Les vases sont de toutes les formes et de toutes les matières. La plus simple inspection des fragments suffit à montrer que les hommes qui les firent savaient non seulement apprécier les beautés de la forme, mais aussi la beauté des pierres, et trouver l'endroit où les veines étaient les plus belles et faisaient mieux ressortir le travail de l'ouvrier. Parmi les matières trouvées dans la couche supérieure de sable, je ne dois pas oublier le cristal de roche : un jour, c'était le 2 janvier 1897, un ouvrier trouva un fragment de vase en cette matière qui portait une inscription en deux rectangles dont l'un était surmonté d'un épervier, ce qui constituait une bannière royale, pour employer cette expression surannée, et par surcroit de bonheur cette bannière complètement inconnue est l'une de celles qui se trouve sur l'épaule droite de la statue archaïque du musée de Gizeh, numéro I. On trouva aussi dans cette même couche de sable, d'autres objets d'une nature très particulière, des perles en cornaline et d'autres en porcelaine émaillée. La présence de cette dernière ne laissa pas que de m'étonner et de me rendre perplexe, surtout quand le hasard du travail eut mis entre mes mains de petits cubes rectangulaires en même matière et des fragments d'objets inconnus jusqu'à ce jour.

Je rencontrai aussi dans cette même couche quelques poteries d'aspect plus récent, dont l'une avait encore au col, passée entre deux oreilles, une corde qui avait sans doute servi à la porter. Ce sont des sortes d'amphore qui n'ont jamais pu être tenues en équilibre, à moins d'être enfoncées dans le sable :

elles ont un orifice d'un col très étroit; autour du col sont opposées deux grandes oreilles et immédiatement après les oreilles la panse du vase commence, large d'abord avec les marques de tours de la roue du potier qui les a façonnés pour diminuer ensuite jusqu'à ce que le vase ne se pose plus que sur une toute petite pointe. On attribue d'ordinaire ces vases à l'époque romaine : je le veux bien, mais alors comment se fait-il que je les aie rencontrés dans un monument où je n'ai trouvé nul autre objet appartenant, je ne dis pas à l'époque romaine, mais à une époque autre que celle du plus ancien Empire. Quelques-uns des vases rencontrés dans cette couche supérieure, comme aussi d'ailleurs dans l'intérieur des chambres renfermaient du crotin d'âne, signe que les plus riches parmi les spoliateurs se rendaient sur le théâtre de leur spoliation montés sur l'animal qui sert toujours de monture en Egypte, tout comme le font encore les *reis* des fouilles, pour peu qu'ils soient affairés. Je ne dois pas oublier non plus que je rencontrai dans cette même couche cinq ou six objets à peine dégrossis, ayant les uns la forme d'un cylindre, les autres celle d'une calotte sphérique : j'en reparlerai plus loin. Je dois aussi dire que, parmi les fragments de vases trouvés, quelques-uns portaient des inscriptions. Ces inscriptions ont une apparence d'époque historique, mais comme ils contiennent des titres qui sont usités seulement pendant l'Ancien Empire et dont quelques-uns sont inconnus, on ne peut, je crois, en tirer un argument pour ou contre l'âge du monument que j'ai mis au jour. Enfin, dans toute la couche supérieure de sable, en haut comme en bas, je rencontrai une foule de vases assez grossiers ou même très grossiers, dont quelques-uns seulement accusaient un travail habile ; la grande majorité était en albâtre, un dixième seulement en calcaire. A peine creusés, ils affectent toutes les formes allongées et ont toutes les dimensions. J'en ai recueilli environ 700, sans compter ceux qui étaient brisés et que j'ai réduits en miettes afin que les fellahs ne fussent pas tentés de revenir les chercher pour les vendre aux touristes. Quelques-uns seulement étaient de grande stature et avaient une forme massive rappelant vaguement la forme des hauts chandeliers employés dans le culte catholique et que l'on place

sur l'autel. Le 3 janvier 1897, on rencontra dans la partie sud-ouest de la première partie un petit oiseau en terre émaillée, assez mal conçu et exécuté, mais ressemblant à la perfection à ceux que l'habile archéologue anglais, M. Flinders Petrie, a trouvés dans ses fouilles de Neggadeh, en 1894-1895. Je ne parle pas des quelques trouvailles de métal faites au cours de ces fouilles qui sont préliminaires, parce que j'aurai amplement l'occasion d'en parler plus loin.

Les premières chambres fouillées dans la première partie du monument ne donnèrent presque aucun objet : on y trouva seulement des vases en albâtre grossier comme ceux dont il vient d'être question et un ou deux de matière plus belle et d'un travail plus soigné. Cette sorte de vases se trouva d'ailleurs dans presque toutes les chambres. Dès la première chambre cependant, je trouvai une série de bouchons, les uns en calcaire, les autres en terre, les premiers intacts, les seconds brisés en un nombre inconnu de morceaux ; les premiers avaient la forme d'une calotte sphérique dont on aurait taillé la partie inférieure jusqu'à une certaine distance du centre, afin de pouvoir fermer l'orifice des vases : il y en avait de presque toutes les dimensions. J'ai eu beau par la suite rechercher les vases auxquels ils avaient appartenu, je n'ai pu en retrouver un seul. J'ai un moment, en désespoir de cause, songé à chercher ces vases dans les poteries, mais ma tentative échoua piteusement, car je ne pus pas en trouver un seul auquel adhérât quelqu'un de ces bouchons. Je dois donc croire jusqu'à nouvel ordre que les vases auxquels servaient ces bouchons ont disparu. Ils ne portaient aucune marque. Les seconds étaient de trois sortes : il y avait d'abord des bouchons en terre noire, très dure et très résistante ; puis des bouchons en sable avec des fibres de palmier, et enfin des bouchons en limon du Nil retenu aussi par des fibres de palmier. Ils étaient tous brisés à très peu d'exception près, les derniers surtout s'effritaient on ne peut plus facilement. Dès la première chambre, je vis que ces bouchons étaient estampillés au nom d'un Pharaon que je n'avais pas encore rencontré et que je crois pouvoir lire *Ti*. Ce nom, je devais le rencontrer dans un grand nombre de chambres, même de la seconde partie du monument. J'en ai

trouvé plusieurs autres que je ne peux pas connaître et faire connaître.

Dès les premières chambres sont apparues des fragments de métal, des outils complets en métal, des silex, des poteries qui permettaient de présager une trouvaille d'importance à mesure que le déblaiement continuerait. De fait, c'est ce qui a eu lieu, ainsi que je vais le dire rapidement et en me bornant aux trouvailles vraiment dignes de l'attention du lecteur.

Jusqu'à la chambre 18, on ne rencontra guère que des fragments ou des objets de peu d'importance. Le 9 janvier on trouva dans cette chambre, outre différents objets en métal, des vases complets ainsi qu'une table d'offrandes complète : cette bonne aubaine provenait de ce que le mur ouest du corridor occidental qui était aussi le mur est de cette chambre avait subi une poussée considérable et était tombé sur ces objets. Le même fait ayant eu lieu pour le corridor est dans la partie située en face de la chambre 20, le 14 janvier j'eus le bonheur de trouver deux grandes jarres en albâtre, des vases intacts en marbre ou en albâtre, une table à deux degrés et divers fragments ayant des inscriptions. L'un des fragments avec inscription trouvés dans l'une de ces chambres contient des titres sacerdotaux et politiques qui sont parfaitement connus et de plus la mention de deux Dieux qui ne sont pas autrement désignés. Elle peut se traduire ainsi : Le prince, le voyant, le *kherheb* (l'homme au rouleau magique) en chef des deux Dieux, puis vient sans doute le nom du prêtre. La chambre 21, ainsi que quelques unes des suivantes, avait un mobilier presque au complet : elle fournit au moins deux cents vases présentant toutes les formes : aussi ces chambres étaient-elles complètement détruites. La chambre 21 contenait de grands vases en marbre rouge avec des plaques blanches ou d'autre couleur. La chambre 22 devait être la chambre aux vases en marbre rouge, comme les suivantes celles aux vases de brèche, aux vases en marbre bleu veiné de blanc, ou marbre blanc tacheté de bleu, en porphyre, etc. Malheureusement les vases en marbre rouge étaient très tendres et ont été retirés en morceaux car leur séjour prolongé dans le sable avait presque complètement ramolli le marbre. Dans la chambre 24 on trouva des

sortes de cylindre en calcaire et des calottes sphériques en marbre rouge ou en granit gris. Les uns et les autres avaient une forme très grossière : les cylindres étaient à peine formés, mais les calottes sphériques portaient plus de traces d'un travail soutenu. J'ai entendu exprimer deux avis très distincts au sujet de ces objets : d'après le premier, ce seraient des percuteurs dont on se servait pour le travail ; d'après le second, ce seraient des œuvres à peine commmencées. Je ne peux accepter ni l'un ni l'autre de ces deux avis. D'abord il est impossible de se servir de presque tous ces objets, cylindres ou calottes, comme percuteurs, car ils sont d'un poids qui exigerait une force plus qu'humaine pour être employés à cet usage, le bras qui les aurait maniés au plus pendant cinq minutes serait à bout de forces et de plus ils auraient exigé l'emploi des deux mains. La seconde hypothèse ne me semble pas non plus admissible, car si les calottes sphériques pouvaient bien être creusées en assiettes, les cylindres sont polyédriques, et non pas ronds, ils ont été taillés à dessein et ne pouvaient donc servir à faire ces vases grossiers que j'ai trouvés en si grand nombre dans ce monument. Je croirais bien plus volontiers que ce sont-là des restes du culte fétichiste, car les pierres à peine dégrossies ont été en honneur de tout temps en Afrique. La chambre 25 contenait des objets en bronze, aiguilles, ciseaux, haches d'un modèle inconnu jusqu'ici, un vase avec anse, etc. Et puisque je parle ici d'objets en métal, je dois dire que le grand intérêt des objets découverts dans le monument fouillé cet hiver vient de la présence abondante du métal, cuivre, bronze, argent ou or. Je suis persuadé que le monument contenait en quelqu'une de ses chambres des vases en or ou en argent, ou d'autres objets fabriqués en ces deux matières ; mais il n'était guère possible que les spoliateurs les eussent laissés en place, parce qu'ils pouvaient les convertir en lingots et les vendre sous cette forme, à moins qu'ils ne les aient employés sous la forme qu'avaient ces objets, vases ou bijoux. Il n'en fut laissé aucun ; mais, par je ne sais quel concours de circonstances, les murs contenaient encore des feuilles d'or battues et une feuille d'argent. La première feuille d'or trouvée le fut dans un trou

qui avait servi à recevoir l'extrémité sud de l'un des soliveaux en bois qui recouvraient la chambre. Cette trouvaille me surprit beaucoup, et, afin de savoir si par hasard il n'y en avait pas d'autres dans le reste du mur sud qui avait subi une poussée considérable, je fis sonder le mur qui ne donna rien. Tout me faisait présager que cette feuille d'or était solitaire, lorsqu'en sondant, par acquit de conscience, le mur nord de la même chambre, un coup de hachette fit tomber une grande quantité de ces feuilles qui avaient été placées, ce semble, dans l'intérieur du mur, je ne sais pour quelle raison et pour quel usage.

Les objets en métal que j'ai rencontrés dans cette première partie du monument sont nombreux : les vases en bronze sont en nombre important pour cette époque reculée, les instruments de paix ou de guerre en nombre considérable et je trouvai en un seul jour 1220 petits objets votifs en cuivre. Ces derniers avaient été oubliés par les spoliateurs sur le haut d'un pilastre du corridor est, où ils étaient dissimulés au milieu des débris et du sable. Au contraire les vases en bronze ont été trouvés sous des murs ayant subi une poussée, sauf deux qui ont été rencontrés à même dans le sable, dans une chambre ouest appartenant à la seconde partie du monument, près de la porte. Ces vases avaient une forme évidemment imitée des vases en pierre connus à l'époque à laquelle on les avait fondus : ils sont très minces et c'est je crois, précisément pour cette raison qu'ils ont été dédaignés par les spoliateurs. Comme le plus ancien objet de bronze connu avant les fouilles de l'année dernière datait de la XIIe dynastie et que les objets trouvés l'année dernière étaient de très petit modèle, il y a tout lieu de croire que les fouilles de ce monument nous ont livré les plus anciens et les plus grands modèles connus des vases en bronze. Dans deux chambres, j'ai trouvé vestige de vases en bronze ou en cuivre dont on pouvait encore mesurer le diamètre : l'un d'eux avait 0^{m} 35, l'autre 0^{m} 71 de diamètre, ce qui laisse supposer, surtout pour le dernier, des vases considérables.

Les objets votifs en cuivre ne sont pas moins curieux pour une autre raison. Ils représentent des outils, ciseaux, aiguilles, pincettes, ou instruments de guerre comme des haches, et toute une série d'objets que j'appellerai géométriques, les uns

ayant la forme d'une pyramide triangulaire, les autres de triangles, rectangles, isocèles, etc., ce qui n'avait pas été rencontré jusqu'à présent.

La chambre 28 fournit à elle seule 594 silex et les chambres suivantes en fournirent de même un certain nombre. Ces silex comprennent des couteaux, des grattoirs, des haches et un nombre très considérable de petits éclats auxquels adhérait encore un reste de gangue blanchâtre. Les grattoirs étaient de beauté commune, quelques haches étaient peu ordinaires, mais les couteaux dont douze seulement étaient intacts, étaient d'une grande beauté : ce sont les plus beaux spécimens connus jusqu'à présent, si l'on en excepte le couteau recouvert d'une feuille d'or trouvé l'année dernière à l'issue des fouilles d'El ʿAmrah. Le fait seul d'avoir rencontré dans cette chambre 28 un nombre aussi grand de silex prouve qu'ils y avaient été déposés à dessein, et, si j'ajoutais à ce nombre ceux que j'ai rencontrés au dessus des chambres voisines et au dessus de celle-ci, le chiffre serait plus considérable encore.

A partir de la chambre 33, je commençai de rencontrer des poteries remplies de graines : toutes ou presque toutes ces poteries avaient été brisées soit intentionnellement, soit par suite de la chute des murs. J'ai pris soin de conserver des échantillons de ces graines qui seront soumises à l'examen des personnes compétentes. La chambre 36 me fournit cinq vases intacts, dans le genre des vases canopes, enfermés dans une caisse en bois. Ces vases me furent volés dans ma maison vers la fin de mon séjour à Abydos, et, comme je jetai des cris assez hauts pour être entendus, on m'en rendit trois et l'on emprisonna cinq hommes n'ayant commis d'autre faute que celle de se prêter avec trop de complaisance aux désirs du principal voleur qui resta impuni. Je devais par la suite rencontrer un certain nombre de ces caisses en bois et j'en parlerai plus longuement bientôt ; mais dès à présent, je dois parler d'une sorte de coffre en albâtre, pesant la charge d'un homme et qui fut rencontré dans la porte d'une chambre occidentale près du mur nord. Je rencontrai aussi des fragments d'autres coffres du même genre : tous avaient une rainure pour recevoir un couvercle que je n'ai pu rencontrer.

Tel est en gros le contenu de la première partie du monument. On peut voir qu'elle était d'une richesse extraordinaire. Nulle part je n'avais rencontré de cadavre : au fond d'une chambre située à l'ouest je trouvai un fragment d'ossement humain, et un autre dans la couche supérieure de sable. J'avais cependant donné un soin particulier à la recherche de ces vestiges d'êtres humains qui ont passé sur la terre et ne sont plus, j'avais recommandé à mes surveillants en particulier et à tous mes ouvriers en général d'apporter le plus grand soin à ramasser les moindres ossements, tant d'hommes que d'animaux ce qui les avait fait sourire et se dire entre eux que je recherchais des choses viles et d'une manière stupide, car si je voulais des ossements je n'avais qu'à en prendre dans la partie de la nécropole la plus rapprochée des villages compris sous la dénomination de Harabat el Madfouneh. Cette absence presque complète d'ossements donne beaucoup à penser. D'ordinaire si l'on bâtit un tombeau, c'est pour y déposer un cadavre et je ne trouvais point de cadavre ; à quoi donc pouvait servir cette première partie d'un monument tel que celui que je venais de déblayer ?

Le déblaiement de la seconde partie du tombeau me devait fournir les réponses : à la première chambre que je déblayai du côté est, je trouvai les cadavres que je cherchais ; mais de même que j'ai dû parler du déblaiement de cette seconde partie en sens inverse de la manière dont j'avais opéré, de même aussi me faudra-t-il parler en suivant le même ordre des objets qui y ont été rencontrés. Je vais noter tout d'abord un changement complet dans la nature des objets rencontrés. On ne trouve plus qu'en nombre relativement infime les vases en pierre si l'on excepte les vases en marbre blanc veiné de bleu ou de noir ; mais au contraire on trouve par milliers des poteries grossières, dont à peine quelques-unes portent des marques comme celles rencontrées l'année dernière à Om el Ga'ab et comme celles que M. Petrie a trouvées à Neggadeh. Ce qui domine ensuite, ce sont les céréales ou les fruits trouvés dans de grandes caisses en bois affectant la forme des chambres, se prolongeant jusqu'au milieu du corridor, à peine si l'on a trouvé quelques objets en métal. Ce qui apparaît

fréquemment, ce sont des perles en terre émaillée, des objets comme je n'en ai jamais vu de semblables en même matière, ce qui suffit à mon sens pour prouver qu'ils sont bien de l'époque du tombeau.

Les trois premières chambre de la seconde partie du monument étaient trop détruites pour qu'on pût espérer d'y rencontrer quoi que ce soit. La quatrième ne contenait qu'un ou deux paquets de joncs retenus par des liens d'herbe. La cinquième, au contraire était remplie d'ouvrages de vannerie, sans doute des chaises ou des fauteuils très primitifs, qui se sont changés en poussière dès qu'on les a touchés : à peine ai-je pu retirer du désastre et du sable quelques pieds auquel adhéraient encore des fibres tressées. Je trouvai aussi dans cette chambre et dans d'autres des restes de nattes à claire-voie, comme celle que l'on fait encore en Chine à l'usage des classes pauvres. Les chambres 6 à 14 étaient remplies de poteries scellées avec des bouchons en terre : les poteries étaient presque toutes cassées, et de même les bouchons étaient brisés : comme je faisais ramasser les moindres fragments de ces bouchons qui étaient tous estampillés, j'ai pu réunir des estampilles intéressantes. Ces vases contenaient des graines et des fruits qui ne sont pas encore déterminés scientifiquement. La chambre 14 contenait aussi quelques objets en bronze. Les vases en terre étaient quelquefois plantés ou couchés parmi des tas énormes de céréales enfermées dans de grandes caisses hautes quelquefois de 0m 56. Il y avait là environ 20 *ardebs* (soit 40 hectolitres) de fruits ou de grains si durs qu'il fallait employer la hachette pour en séparer de très gros blocs. Dans les deux chambres suivantes étaient des jarres énormes comme celles que j'avais rencontrées l'année dernière au tombeau de *Den*, dans une chambre faisant sans doute partie de cette tombe, mais séparée. Elles étaient à peu près toutes brisées, et, si quelque-unes étaient encore debout, elles étaient fêlées. La terre en était plus rouge que la terre de celles trouvées l'année dernière, et de plus, il était facile de voir que la cuisson n'avait pas été très bonne, car il y avait des boursoufflures fréquentes et, l'idée m'étant venue d'examiner sur un fragment d'où provenaient ces

boursoufflures, je n'eus pas de peine à voir qu'elles provenaient de la cuisson. Avec la chambre 17, nous entrons dans une autre partie du mobilier : on recommence à trouver des fragments de vases en albâtre, en brèche, et presque tous sont enfermés dans des caisses en bois : il en est de même jusqu'à la chambre 22 inclusivement. Les fragments de terre émaillée sont très nombreux. Avec les deux chambres 23 et 24 qui terminent ce côté du monument, la scène change, car ces deux chambres renfermaient les restes des squelettes, les seuls qui se soient trouvés dans ce monument tout entier. Le premier était intact, sauf qu'il lui manquait une jambe ; il n'occupait pas la place qui lui avait été destinée, car il se trouvait sous un mur dans une sorte de trou oblong, trouant le mur de part en part, et il avait sans doute été jeté là au moment de la spoliation. Il était dans la position qu'on appelle contractée, les genoux à la hauteur de la poitrine, entièrement ramassé sur lui-même, comme les cadavres trouvés l'année dernière à Om el Ga'ab. Le second était entièrement dans la chambre 24, mais il était en pièces, et les pièces en avaient été jetées pêle-mêle, comme dans un moment de fureur. Que cela n'eut pas été fait primitivement, c'est ce qu'il est facile de prouver, car le crâne était absent et les divers ossements se trouvaient à divers étages dans la couche de sable qui emplissait cette chambre. J'ai fait ramasser précieusement tous les ossements ; malheureusement quand on voulut toucher les os du premier ils cassèrent, le squelette se disloqua et le crâne se fendit. Lorsque je les portai au Caire à un spécialiste pour qu'il les étudiât, il me répondit qu'ils étaient en trop mauvais état pour pouvoir être mensurés. Je le regrette vivement, mais je ne pouvais donner que ce que j'avais.

Je dois noter ici quelques particularités intéressantes, à savoir que je trouvai des débris d'étoffes — étoffes anciennes et non étoffes coptes, comme celles qu'avaient laissés les spoliateurs — et ensuite que dans l'un des squelettes, dans le crâne du premier, il y avait une sorte de résidu résineux en tout semblable à un fragment de résine rencontré au fond d'une chambre.

La chambre 25, celle qui était revêtue de calcaire dans la partie inférieure, contenait un nombre considérable de fragments de vases en marbre blanc veiné de bleu, de perles et de petits objets en terre émaillée : il y en avait toute une couche, à peu près à 0m 50 de la surface en descendant dans la chambre. Il est très probable que ce devait être là la chambre ou furent déposés primitivement les deux cadavres dont je viens de parler, et qu'ensuite on jeta soit dans un trou creusé dans le mur est de cette chambre, soit dans la chambre 24. Les chambres 26, 27 et 28 ne contenaient absolument rien que je n'eusse déjà trouvé des centaines de fois. Maintenant si j'ajoute à cette liste rapide des objets trouvés, la présence d'objets particuliers en *porcelaine*, j'aurai mentionné tout ce qui me semble plus particulièrement intéressant pour les lecteurs de cette brochure.

Tel est en gros le bilan des objets trouvés dans la seconde partie du monument. Il n'y avait aucun nom nouveau sur la plupart des bouchons ou fragments de bouchons rencontrés dans les dernières chambres, sauf un grand cône comme ceux trouvés l'année dernière et le seul que j'aie trouvé cette année.

IV

Le moment ne me semble pas encore venu de tirer toutes les conclusions qui pourraient ressortir des fouilles de cette année, pas plus d'ailleurs que celles qui ont été effectuées l'année dernière. Pour pouvoir conclure d'une manière définitive, il faudrait au moins avoir exploré toute la nécropole d'Om el Ga'ab : je croyais pouvoir le faire cette année, mais le hasard des fouilles en a décidé autrement et il faut attendre la campagne prochaine. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que le monument mis au jour pendant l'hiver 1896-1897 est de la même époque, par conséquent appartient à la même civilisation que les tombes voisines d'Om el Ga'ab, qu'il contenait

les mêmes objets ou des objets analogues. S'il fallait de toute nécessité établir une chronologie entre le monument découvert cette année et les tombes de l'année dernière, je placerais volontiers le premier à une époque antérieure aux secondes. Pour cela, je pourrais faire valoir plusieurs raisons : d'abord le fait matériel que ce monument est plus rapproché de la montagne occidentale que les tombes d'Om el Ga'ab, car il est plus que probable que les hommes de ce temps là ont utilisé les sites qui se rapportaient le mieux à leurs croyances et à leurs superstitions avant d'utiliser ceux qui s'y rapportaient moins. En second lieu, tous les tombeaux mis au jour pendant l'hiver 1895-1896 étaient construits en briques, tandis que le monument découvert pendant l'hiver dernier, s'il connaît les briques, a été construit à une époque où la plupart des habitations se construisaient en terre battue et où l'on ne connaissait pas encore expérimentalement l'usage de la brique assez pour l'employer d'une manière générale et exclusive dans les constructions. Pour ces deux raisons donc je crois que le monument de cette année appartient à une époque quelque peu antérieure à celle des tombes découvertes pendant la campagne 1895-1896.

Je crois aussi que le monument était unique, bien qu'il ait été consacré à deux morts illustres pour leur époque, qu'il eût deux entrées, l'une au nord, l'autre au sud, et qu'il y ait eu entre les deux parties de ce monument des différences de plan aussi sensibles que celles que j'ai signalées. La première partie, celle du nord, me semble avoir été construite pour servir de magasin général ; la seconde, celle du sud, me paraît avoir été destinée plus spécialement aux cérémonies des funérailles et aux besoins plus pressants et plus immédiats des morts. D'après ma manière de voir, la seconde aurait contenu le mobilier et les approvisionnements donnés aux deux morts ; la première partie aurait servi à recevoir les objets que la piété des descendants apportait en nombre considérable à leurs ancêtres, en vertu des idées alors acceptées sur la survivance de l'une des parties du composé humain et sur les moyens pratiques d'assurer avec honneur cette survivance à travers les siècles. Le fait seul que dans la première partie du monument

il n'a été rencontré que deux ossements, dont un seul au fond d'une chambre qui n'était pas faite d'ailleurs pour le recevoir, me semble militer fortement en faveur de ma croyance. Ce fait est d'ailleurs corroboré par cet autre, à savoir que deux cadavres ont été trouvés dans les deux dernières chambres situées à l'est, bien que je ne crois pas qu'elles eussent été construites dans ce but et que la chambre 25, avec son revêtement en pierres, me semble avoir plutôt été destinée à cet usage.

Le fait de n'avoir trouvé que deux squelettes dans tout ce grandiose tombeau est expliqué par le fragment de vase que j'ai déjà signalé comme portant une inscription où il est parlé d'un prêtre attaché au culte de *deux Dieux*. Ce seraient les squelettes de ces *deux Dieux* que j'aurais trouvés. Que sont maintenant ces *deux Dieux* ? sont-ce ceux dont j'ai trouvés les noms sur les bouchons en terre ? C'est possible, mais je crois qu'il est complètement hors des facultés humaines de pouvoir choisir présentement entre les divers noms que j'ai trouvé inscrits sur ces bouchons. En outre, comme j'ai trouvé ces noms dès la première chambre de la partie nord, c'est-à-dire celle que je crois avoir été réservée au culte des Ancêtres, il n'est pas très probable que ces noms soient ceux des possesseurs du tombeau, à moins que l'on ne suppose que l'on avait gravé leurs noms sur les bouchons. Ce qui pourrait militer en faveur de cette explication, c'est que dans un rectangle non surmonté de l'épervier, il y avait une inscription de cinq signes hiéroglyphiques pouvant s'interpréter ainsi : *offrandes aux deux Dieux*. La chose est donc possible, et peut-être l'un des *Dieux* s'est-il appelé *Ti*. Mais ce qu'il y a de complètement certain, c'est que j'ai rencontré d'autres noms de *doubles* et que ces noms appartiennent à des personnages déjà connus par mes fouilles de l'année dernière. La présence de deux de ces noms dans les chambres du monument fouillé l'hiver dernier suffit seul à démontrer que ceux qui les ont portés ont vécu postérieurement à ceux qui ont été enterrés dans le tombeau, et, comme je les avais trouvés l'année dernière dans des circonstances semblables, ils devaient aussi être postérieurs aux Pharaons dans les tombes desquels ils ont été rencontrés, à savoir les quatre Pharaons dont j'ai trouvés certainement les tombeaux, car

leurs stèles étaient encore, sinon absolument en place, du moins elles avaient été renversées à terre en face du lieu où elles avaient été placées primitivement. Ce sont les tombeaux du roi Serpent, du roi Den, du roi Qad et d'un quatrième dont le nom ne peut encore être lu. Par conséquent, les douze autres noms se trouvaient dans les tombes des quatre Pharaons uniquement pour cause de culte, quoique leurs tombes puissent se trouver l'année prochaine parmi celles qui restent à ouvrir.

C'est tout ce que je peux dire à ce sujet. Quant à l'importance du monument, elle ressort de ces dimensions extraordinaires, et l'importance des *deux dieux* doit répondre à celle de leur monument. Mais elle ne ressort pas uniquement de ces dimensions, elle ressort surtout de la richesse fabuleuse dont témoignaient les mobiliers déposés dans les diverses chambres. Malgré la spoliation et le pillage, les restes qui ont été trouvés prouvent péremptoirement que les hommes qui savaient choisir les pierres les plus rares et les employer à leurs besoins, les tailler de manière à faire ressortir avec avantage les plus belles veines, qui les ornaient de dessins ou d'inscriptions soit gravées, soit écrites à l'encre rouge — j'en ai un certain nombre de cette catégorie — qui connaissaient assez l'usage des métaux pour en faire les ustensiles, les armes, les outils et les vases que j'ai rencontrés, qui appréciaient en plus les objets en ivoire sculpté, les pierres vraiment précieuses et avaient su découvrir l'art de la terre émaillée, étaient des hommes déjà en possession d'une civilisation remarquable quoique primitive. Si l'on veut se faire une idée de la richesse du tombeau et par conséquent de son importance, que l'on sache que j'y ai trouvé environ 3000 vases taillés dont quelques-uns seulement sont intacts ou complets et tous les autres brisés ; que quelques-uns de ces vases avaient des proportions extraordinaires, qu'une grande jarre en albâtre n'avait pas moins de 0^{m} 98 de hauteur et que pour la creuser il avait fallu d'abord une grande habileté et avoir ensuite des instruments spéciaux ; que d'autres vases étaient ornés de dessins primitifs, il est vrai, mais correspondant en tous points à ce que l'on peut attendre de l'époque à

laquelle ils ont été faits ; que d'autres ont des formes inconnues en Egypte et jusqu'à ce jour, mais qui par un hasard extraordinaire se trouvent employées dans nos usages actuels ; et enfin que certains fragments de ces vases sont en pierres réputées précieuses, même de nos jours. Je pourrais faire valoir ici beaucoup d'autres considérations qui tendraient à démontrer encore l'importance et la richesse du monument découvert pendant la dernière campagne de mes fouilles à Abydos, mais j'estime que ce que je viens de dire suffit amplement. Pour me résumer, je dirai que si les résultats de mes fouilles pendant l'hiver 1896-1897 ne sont pas aussi importants que ceux de l'hiver 1895-1896 pour ce qui concerne les noms historiques ils sont autrement importants pour l'histoire en général. Pas une seule des découvertes faites au cours de l'hiver dernier n'est venue rendre instable l'hypothèse que j'ai émise dans ma première brochure, à savoir que les noms des *doubles* royaux pouvaient parfaitement s'appliquer à des personnages ayant appartenu à des dynasties antéhistoriques : le gros argument en faveur de cette hypothèse, c'est que les seize noms découverts l'année dernière, auxquels il faut joindre les cinq ou six noms de cette année plus le Pharaon que M. de Morgan dit avoir découvert à Neggadeh, si la découverte se confirme, font au moins vingt-deux rois, tandis que les deux premières dynasties n'en comptent que dix-sept, d'après Manéthon. Or jusqu'ici, malgré tout ce qu'on peut dire et malgré tous ses défauts, Manéthon reste pour nous la pierre angulaire de toute la chronologie égyptienne. Il n'y a pas à craindre de le prendre en défaut sur ce point particulier, puisque lui-même nous avertit, d'après ses abréviateurs, qu'avant Ménès il y avait eu d'autres dynasties, qu'il n'a pas cru devoir conserver les noms des rois qui les ont composées, et que ces dynasties étaient originaires, les unes de Thèbes, les autres de Thinis ou Abydos. Or j'aurais rencontré les dynasties originaires de Thinis et M. de Morgan aurait mis la main sur l'un des rois des dynasties thèbaines. Je le répète, rien n'est venu infirmer mon hypothèse ; tout au contraire la confirme, mais je suis le premier à dire que, tant que les fouilles d'Abydos ne seront pas complètes, il

serait téméraire de rien affirmer. L'avenir se chargera sans doute de déblayer le terrain scientifique des hypothèses mal venues ou superficielles. Quoiqu'il doive arriver, il m'est permis de dire cette année que cette hypothèse, bien qu'elle ait paru trop hardie, a réuni la grande majorité des suffrages scientifiques, si on la restreint aux deux premières dynasties. En tout cas, que j'aie trouvé les dynasties qui ont précédé Ménès ou que j'aie trouvé les deux premières dynasties historiques, la découverte est des plus importante et ne saurait être niée.

FIN

Baugé (Maine-et-Loire). — Imprimerie Daloux.

LES NOUVELLES

FOUILLES D'ABYDOS

(1897-1898)

BAUGÉ (MAINE-ET-LOIRE). — IMPRIMERIE DALOUX

LES NOUVELLES

FOUILLES D'ABYDOS

(1897-1898)

PAR

E. AMÉLINEAU

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1898

LES
NOUVELLES FOUILLES D'ABYDOS
(1897-1898)

J'étais de retour en Egypte dès le 9 novembre 1898 avec la ferme résolution d'achever ce qu'il me restait à achever de la nécropole *d'Om el Ga'ab*, c'est-à-dire de la nécropole particulière située dans la nécropole générale d'Abydos et spéciale aux époques les plus lointaines soit historiques, soit préhistoriques de l'Egypte. Je rappellerai au lecteur que la première campagne de fouilles avait été consacrée entièrement, les fouilles préliminaires une fois faites, à l'exploration des trois premières buttes et de deux plateaux dans lesquels je crois toujours avoir rencontré les rois Mânes dont parle Manéthon, et que la seconde année avait été aussi entièrement employée à un grand tombeau situé derrière le second plateau dont il vient d'être question, au sud-ouest. J'avais commencé en plus l'exploration de la quatrième butte, la plus grande, et j'avais dû abandonner le travail commencé parce qu'il était temps de rentrer en France où mes devoirs professionnels m'appelaient, mon congé expiré.

Cette année donc il me restait à terminer les fouilles de la grande butte, à explorer la cinquième au pied de laquelle les sondages exécutés la première année s'étaient arrêtés et à interroger aussi certains autres endroits qui avaient été avec délibération laissés de côté la première année. Ce programme je le dis sans faux orgueil et sans fausse modestie, a été rempli de

point en point, j'ai interrogé tous les endroits où il me semblait possible de trouver quelques tombeaux oubliés, j'ai fait des sondages par toute la nécropole, assez rapprochés pour qu'il y eût impossibilité à laisser en dehors quelque tombeau que ce soit, j'ai achevé l'exploration de la grande butte et j'ai interrogé la cinquième colline. J'ai fait plus, car il me restait encore quelques jours avant de mettre fin à mes travaux et j'ai exploré deux sites, qu'on m'avait spécialement désignés, ainsi que je le dirai plus loin.

I

Les travaux de cette troisième campagne commencèrent par l'ouverture d'un certain nombre de petits tombeaux qui restaient de la seconde moitié du premier plateau, c'est-à-dire celui qui se trouvait entre la première et la seconde colline d'Om el Ga'ab. Ces tombeaux au nombre de dix-huit se trouvaient à l'extrémité de ce plateau, ils étaient construits comme tous les autres qui avaient été rencontrés en cet endroit la première année des fouilles, avec cette particularité qu'ils étaient tous du mode le plus simple et se composaient uniquement d'une chambre rectangulaire, plus ou moins régulière. Il va sans dire qu'ils avaient été spoliés, mais assez mollement, sans doute parce qu'ils avaient appartenu à de simples particuliers. Les crânes et les squelettes, en tout ou en partie, s'y retrouvaient encore, jetés dans un coin du tombeau, ou peut-être laissés là sans qu'on eut pris d'autre peine que celle de les briser. Tous les squelettes que j'y ai rencontrés, et même tous ceux que j'ai rencontrés dans cette troisième année, comme dans les deux premières de mes fouilles à Om el Ga'ab, avaient la position *contractée*, c'est-à-dire celle que j'avais comparée d'abord à la position des momies péruviennes, ce qui n'est pas complètement exact. L'expression de position *contractée* semblant avoir acquis droit de cité dans la science, je l'emploie moi-même, sans qu'elle me satisfasse complètement, car elle ne saurait rendre évidentes les diverses positions des squelettes. Sous cette domination rentrent en effet

un certain nombre de cas différents dans la position des squelettes trouvés intacts et je vais ici décrire au moins les deux principaux que j'ai observés dans les fouilles de cette campagne ; tous les squelettes avaient bien la même position pour la partie inférieure du corps, mais il n'en était pas ainsi pour la partie supérieure de l'ossature humaine. La partie inférieure du corps comprenait les pieds, les jambes, les cuisses et même la colonne vertébrale : le mort avait été couché sur le côté, les membres inférieurs avaient été disposés de telle sorte que les genoux remontaient à la hauteur de l'estomac. C'est la même position qu'affectionnent encore les indigènes de l'Egypte, lorsqu'ils se tiennent accroupis. La partie supérieure du squelette avait soit les bras et les mains étendues en avant du visage, soit arrangés de telle sorte que la tête reposait sur les mains, dans la position de quelqu'un qui dort. Ce sont là les deux formes principales et bien différentes de la position dite *contractée*, telles que j'ai pu les observer cette année. Jusqu'ici je n'avais pas fait ramasser les squelettes : la première année, comme j'avais voulu recueillir les quelques spécimens que j'en rencontrais, M. de Morgan m'en avait détourné en me disant que les tombes devaient être mélangées et comme l'expérience ne m'avait pas encore éclairé, je suivis son conseil, pendant que je faisais rechercher de mon mieux les squelettes d'El 'Amrah pour M. de Morgan qui m'en avait chargé. La seconde campagne ayant été complètement employée à l'ouverture et à l'exploration du grand tombeau que j'ai décrit dans ma seconde brochure, je ne pouvais y rencontrer que les deux squelettes qui y avaient été déposés et qui étaient désignés sous le nom de *Deux Dieux*. Je les recueillis et je les confiai à M. le docteur Fouquet, lequel n'en connaissant point l'importance que je n'avais pu lui indiquer moi-même, puisque je l'ignorais, et les trouvant en assez mauvais état, ne pensa point qu'ils valaient la peine d'être mensurés et étudiés. Lorsque cette année je lui eus déclaré quels étaient, selon mon sentiment, ces deux squelettes qu'il avait gardés chez lui dans les enveloppes mêmes dont je les avais entourés, il en fit une étude aussi attentive

qu'il la pouvait faire. Malgré tout, deux squelettes particuliers ne suffisant point à l'étude générale du type ou des types de la population égyptienne de la nécropole d'Om el Ga'ab, j'avais pris la résolution de recueillir tout ce qui me paraîtrait pouvoir offrir quelque intérêt à la science anthropologique, et j'entends par là tous les squelettes ou les crânes assez intacts pour qu'ils puissent fournir quelques renseignements utiles à l'étude spéciale. J'ai réuni de la sorte, au cours des fouilles de l'hiver dernier trente-cinq squelettes, ou crânes, déposés dans les tombeaux que j'ai ouverts ; ils sont soumis actuellement à l'étude et aux observations du docteur Fouquet.

Dès l'ouverture des premiers tombeaux, je pus me rendre compte d'un fait assez important pour l'histoire de la sépulture; je remarquai assez fréquemment que les tombeaux ouverts étaient remplis de briques et comme ces briques ne pouvaient provenir des murs des tombeaux qui étaient intacts, je me demandais d'où elles provenaient, lorsque je remarquai une première fois, puis une seconde, puis dans presque tous les tombeaux une fois que mon attention eût été attirée sur ce point, je remarquai, dis-je, que les murs est et ouest de ces tombeaux avaient en plus de la hauteur normale des murs deux ou trois lits de briques placées en encorbellement les unes au dessus des autres, pendant qu'il n'y avait au contraire rien d'anormal des côtés nord et sud ; je me rappelai alors que la première année j'avais rencontré du côté est de la quatrième ou grande colline deux tombeaux intacts, ayant une couverture de palmes et de briques mélangées et j'en conclus à l'existence, soit d'une voûte de ce genre, soit d'une voûte exclusivement en briques soutenue par des morceaux de bois. Dès lors, il n'était pas difficile de se rendre compte de la présence des briques dans un tombeau dont les murs n'avaient souffert aucune destruction. Cette observation j'eus encore lieu de la faire pour tous les tombeaux particuliers qu'il me fut donné d'ouvrir. Les spoliateurs sont entrés dans ces tombeaux en démolissant la voûte ou la couverture de briques, lesquelles sont tombées dans l'intérieur du tombeau, en ont été enlevées, puis jetées dans le tombeau

voisin alors que le bois, lorsqu'il y en avait, a été emporté par les ouvriers pour être brûlé, car, au VI[e] siècle de notre ère comme aujourd'hui, le combustible était rare et avidement recherché.

Ces premiers tombeaux, quoique d'une grande simplicité, renfermaient parfois des objets curieux, tels que des poteries de toute forme et de toute capacité, des couteaux magnifiques en silex et d'une forme relativement nouvelle, trouvés dans le numéro 6 ; des bouchons en forme de cône contenant des inscriptions au nom d'un roi, toujours le même, comme dans les numéros 7, 8, etc. Les squelettes étaient enfermés dans des caisses en bois qui tombaient en poussière dès quelles étaient mises à l'air ou qui se désagrégeaient, de sorte que je n'ai pu en tirer aucun renseignement. Quelques-unes de ces caisses contenaient au plus deux ou trois ossements brûlés, pendant que le reste du squelette était intact et que le tombeau ne portait pas la moindre trace d'incendie.

Les bouchons en terre étaient pour la plupart estampillés au nom d'un roi, je veux dire son nom de *double*, encore très lisible : ce nom était celui de *Aha*, le guerrier. Ce nom que j'avais rencontré dès la première année a toute une histoire : non seulement il a été trouvé dans les tombeaux d'Abydos, mais encore dans les fouilles heureuses qu'il a faites en 1897 à Neggadeh, M. Morgan l'a trouvé des centaines de fois dans le tombeau royal (?) qu'il a mis au jour. Ce nom se trouvait en particulier sur une tablette d'ivoire accompagné d'un autre nom qu'un jeune savant allemand attaché au musée de Gizeh a cru pouvoir lire *Men*, ce qui donnerait le nom de Ménès, pendant qu'en France M. Maspero trouvait de son côté la même lecture [1]. Mais il y avait entre eux cette différence, que M. Borchardt avouait clairement que ce nom était celui du roi Ménès, le premier roi de la première des dynasties égyptiennes, tandis que M. Maspero ne le rattachait à aucune des dynasties connues et disait simplement

1. M. Borchardt a communiqué sa lecture à l'*Académie des sciences* de Berlin et M. Maspero a fait connaître la sienne dans un article de la *Revue critique* du 13 décembre 1897.

que c'était un roi qui se nommait Ménès. D'autres égyptologues ont une manière différente de voir, et peut-être n'ont-ils pas tort : on discutera sans doute longtemps sur cette question sans trouver de solution qui s'impose, puisque la tablette est cassée précisément à l'endroit le plus important. Pour moi, quoique la lecture du nom de Ménès sur la tablette ne me paraisse pas à l'abri de toute objection sérieuse, j'admets pour le moment qu'on soit en droit d'adopter cette lecture ; il ne s'ensuit pas toutefois que le tombeau de Neggadeh soit celui de Ménès, car ce roi pouvait se trouver à Neggadeh comme il se trouvait à Abydos, c'est-à-dire rendant le culte funéraire à quelque prédécesseur, et je ne crois pas qu'il puisse venir à l'esprit de quelqu'un de soutenir que ce roi avait deux tombeaux l'un à Neggadeh, l'autre à Abydos. Or, si Ménès rendait le culte funéraire à quelqu'un, il faut bien que ce quelqu'un ait vécu avant lui. Donc mes adversaires sont obligés d'admettre en même temps que les dynasties des Mânes ou les dynasties divines, je leur laisse le choix, ont réellement existé puisque le premier roi historique rend le culte funéraire à ses prédécesseurs. Je n'en demande pas davantage pour le présent.

II

Dès que j'eus achevé l'exploration de ces dix-huit tombeaux laissés la première année, j'attaquai de suite la quatrième colline par le côté est et au bout d'une vingtaine de jours environ, j'avais assez enlevé de décombres pour pouvoir explorer les tombes que je venais enfin de rencontrer.

Ces décombres contenaient un nombre incalculable d'objets intéressants à plusieurs points de vue et, comme je dois ordonner mon sujet, je parlerai sur-le-champ des objets découverts dans les décombres. Je continue toujours à croire et à soutenir qu'il faut apporter le plus grand soin à l'examen des objets trouvés dans les décombres constituant la butte qui surmontait les tombeaux, qu'il faut en outre les spécifier avec soin, les classer autant qu'on le peut chronologiquement et ne pas les confondre

de propos délibéré les uns avec les autres. Quoique jusqu'à un certain point les connaissances archéologiques du fouilleur puissent suppléer à une date précise trouvée sur les monuments et que dans l'espèce j'aie souvent pu réussir à indiquer une époque à peu près certaine aux objets non datés que je rencontrais, cependant, pour plus de sûreté, je ne me servirai ici — pour les attribuer aux époques lointaines que je crois avoir découvertes — que des objets contenus dans les tombeaux. Il se pourrait toutefois que les objets contenus dans les tombeaux eussent été apportés par la piété du peuple d'Abydos à un temps très postérieur, mais quand on connaît la manière dont s'y sont pris les spoliateurs pour fouiller et piller ces tombes, on ne peut guère douter que les objets trouvés dans l'intérieur des tombeaux ne soient de l'époque même du tombeau. Le lecteur va, j'espère, le comprendre et le toucher du doigt.

Les tombeaux, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, étaient recouverts par une toiture en briques ou en bois. Quand la piété des habitants d'Abydos ou de l'Egypte entière venait apporter au tombeau d'Osiris des offrandes de toute sorte, on les déposait à terre, ou pour mieux dire dans le sable que les vents, alors comme aujourd'hui, accumulaient dans la nécropole. Ces offrandes durent être considérables par suite de l'écoulement du temps, puisqu'elles avaient formé cette série de collines ou de buttes dont j'ai déjà si souvent parlé. Seul, peut-être, le tombeau central était resté ouvert, car il eut été impossible de trouver des pièces de bois mesurant $11^{m}83$ de longueur pour recouvrir ce tombeau ; ce qui avait été recouvert, ce sont les chambres qui entouraient au nord, à l'est et au sud, la grande cour dans laquelle permettait de descendre un escalier. Ces offrandes du peuple d'Abydos avaient dû finir par former des buttes considérables comme celles que j'ai formées moi-même en faisant enlever les décombres, puisque pour la grande colline il n'y avait pas moins de 140 mètres de long sur 109 de large environ, avec une hauteur variable allant de 4 à 10 mètres, sans compter celles qui remplissaient les tombes. Quand les spoliateurs se présentèrent pour spolier et profaner les tombes,

ils durent commencer par déplacer les offrandes accumulées par la reconnaissance, après les avoir brisées et réduites en pièces autant qu'ils le pouvaient. J'ai dû faire exactement de même pour arriver aux tombeaux véritables : il n'y a pas d'autre moyen de s'y prendre. Par conséquent les offrandes de la partie supérieure n'ont pas été mélangées avec les objets contenus dans l'intérieur du tombeau, pendant cette première partie de la spoliation et les préliminaires de la profanation. Quand les pillards furent arrivés au niveau des tombes, ils enfoncèrent les toitures, si elles ne l'avaient pas été sous le poids des offrandes et du sable, et pénétrèrent ainsi dans les tombeaux ; mes ouvriers faisaient la même chose, avec cette différence qu'ils n'avaient pas de toiture à enfoncer. La première tombe ainsi rencontrée, peut-être les deux ou trois premières au plus étaient alors complètement vidées jusqu'à une distance d'environ quarante centimètres du sol ; puis les ouvriers avançaient d'un point du tombeau vers le point opposé, en rejetant les décombres qui restaient en arrière. Quand les trois premiers avaient été déblayés, car c'est tout ce qui est nécessaire pour une spoliation de cette sorte, on passait aux autres et l'on vidait dans les premiers les décombres qu'on enlevait aux seconds. Par conséquent ici encore, sauf pour les premiers, aucun objet provenant de l'intérieur du tombeau n'était jeté à la surface mais simplement rejeté dans le tombeau le plus voisin qui avait été déblayé entièrement. Je crois pouvoir affirmer que c'est ainsi que s'y étaient pris les spoliateurs et je suis bien certain que c'est de la sorte que travaillaient mes ouvriers.

Je puis donc conclure que, si les objets appartenant à cette catégorie ont été transportés d'un tombeau dans un autre, ils n'ont pas été mélangés avec les offrandes apportées par la suite. Aussi n'ai-je rencontré dans les décombres de la partie supérieure qu'un tout à fait petit nombre d'objets pouvant rentrer dans la catégorie de ceux qui ont été rencontrés à la partie inférieure.

Cette différence légitimement et solidement établie, il me faut parler des monuments ou simples documents trouvés à la

surface ou dans les décombres supérieures. Le lecteur qui aura lu la brochure rendant compte de ma première campagne de fouilles, se rappellera sans doute que j'avais insisté sur ce point à propos de toute une série d'objets trouvés dans les décombres de la quatrième colline, tels que les stèles élevées par des Pharaons de toutes les époques, les objets votifs comme le grand épervier et la statuette de granit, ou d'autres objets similaires trouvés alors, ou bien encore les grandes poteries votives bouchées ou non bouchées rencontrées intactes au cours de ces premières fouilles. Dès les premiers jours des fouilles de cette même colline, je rencontrai en abondance des fragments de poteries avec des inscriptions hiéroglyphiques, hiératiques ou démotiques; je pouvais lire et le plus souvent comprendre celles des deux premières catégories, mais j'avoue que je n'ai jamais été assez habitué à celles de la troisième pour pouvoir me fier à ma lecture (le lecteur observera l'absence de toute inscription grecque, les Grecs n'ayant eu absolument rien à faire avec un culte purement égyptien). Toutes les inscriptions que je pouvais lire parlaient d'Osiris, de sa maison, des offrandes qu'on lui apportait. Un jour, c'était le 2 Décembre 1897, je trouvai une inscription hiéroglyphique disant : *Le prêtre d'Osiris juste de voix, Hiq (?) Ouonnofer*. L'épithète que je traduis par *juste de voix*, en égyptien *mâ-kherou*, ne se donne qu'aux morts, et le prêtre qui avait dédié ce vase étant vivant n'avait pas accolé cette épithète à son nom. Aussi à la suite de cette trouvaille, je pus écrire le soir dans mon journal de fouilles ces mots : « S'il en est ainsi, pourquoi ce tesson se trouve-t-il en cet endroit? La réponse me semble bien simple : c'est que le tombeau d'Osiris s'y trouvait, tout uniment. Je l'avais toujours pensé d'après ce que j'avais trouvé la première année et cela vient encore confirmer mon hypothèse. Nous verrons bien si la suite des fouilles répondra à mes prévisions ». Et la suite devait en effet y répondre, comme je le dirai plus loin.

Mais bientôt ce ne furent plus de simples tessons de pots, avec des inscriptions plus ou moins mutilées, que me donnèrent les décombres, ce furent des pots complets, d'une forme élé-

gante, d'une capacité très grande, puisque quelques-uns avaient plus d'un mètre de haut, et certains d'entre eux contenaient des inscriptions hiératiques complètes. Quelques-unes de ces inscriptions étaient datées et nous reportaient vers les dernières dynasties célèbres de l'histoire d'Egypte, telles que la XIXe, la XXIIe, etc. : toutes, elles parlaient d'offrandes faites à la maison d'Osiris par des prêtres d'Osiris ou par des Pharaons. Bientôt à ces poteries d'offrandes vinrent s'en joindre d'autres contenant aussi des inscriptions hiéroglyphiques et même des scènes : les unes avaient des scènes assez grossièrement coloriées représentant les personnages de la légende d'Osiris et contenant le nom des dédicateurs ; les autres étaient de beaux spécimens de la poterie de la XIXe dynastie, car il y avait un vase daté du règne de Ramsès II, mais elles affectaient une forme archaïque à peu près semblable à celle des gros et grands vases en pierre dure que l'on faisait alors et dont on peut voir des spécimens au musée de Gizeh dans les salles de l'Ancien Empire. Ces vases avaient été décorés d'une double manière : ou ils portaient une scène gravée sur la poterie et cuite en même temps, ou ils portaient une inscription de quatre ou cinq grandes lignes gravées dans la terre non cuite. Je dois cependant faire exception pour l'un d'eux sur lequel la scène avait été gravée après la cuisson, comme il est facile de s'en rendre compte. Les scènes représentaient au moins deux personnages, ou quelquefois trois ; à gauche était un prêtre en posture d'adoration devant un Dieu assis sur un trône, devant une table d'offrandes. Le prêtre était toujours un prêtre d'Osiris revêtu aussi d'autres fonctions sacerdotales ou civiles ; le Dieu était invariablement Osiris accompagné quelquefois d'Isis, quelquefois de Horus. Les inscriptions qui décoraient les autres vases avaient toutes rapport à la légende d'Osiris ; j'en avais déjà trouvé des fragments semblables la première année, mais je n'avais pu en tirer partie parce qu'ils étaient incomplets : cette année, comme j'ai rencontré des vases entiers, il ne m'a pas été difficile de voir que les inscriptions se rapportaient aux funérailles d'Osiris telles que les avait célébrées son fils Horus, et ce ne sont que

des prières ou des formules magiques prononcées par Horus en faveur de son père. Donc, de ce côté là encore, tout tendait à me démontrer que je devais rencontrer le tombeau d'Osiris.

Les décombres contenaient encore une quantité considérable de monuments se rapportant au culte d'Osiris. La plupart avaient été brisés, mais quelques-uns se sont trouvés intacts, ou brisés de telle manière qu'ils seront facilement réparables. Je laisse ici de côté les petits monuments pour ne m'occuper que des plus importants ; je ne parlerai pas davantage des provisions contenues en grand nombre dans certains des vases retrouvés, car ces provisions ne sont pas particulières au culte d'Osiris ; au contraire je ne dois pas passer sous silence les quantités considérables de résine, ou de gomme résineuse que l'on a trouvées dans les décombres. Les textes égyptiens qui nous ont conservé le rituel des fêtes célébrées en l'honneur d'Osiris à l'anniversaire de sa passion, aux mois d'Athyr et de Khoiak, nous parlent souvent de résine employée pour le culte d'Osiris; j'en ai rencontré assez de morceaux pour former un gros tas. Ils font aussi mention de cire que l'on faisait brûler ; j'ai trouvé deux assiettes remplies de fils trempés dans la cire absolument comme nos actuels *rats de cave* : ils brûlaient encore parfaitement, j'en ai fait l'expérience. Ces mêmes textes parlent aussi des statues d'Osiris qu'on faisait en pâte avec une addition de divers ingrédients : je n'ai pas trouvé de représentations d'Osiris en pâte même additionnée de pierres précieuses, mais j'ai rencontré trois ou quatre statuettes ou statues d'Osiris en terre non cuite ou en terre cuite. Les premières avaient été faites au moule, elles étaient simples et assez grossières : évidemment elles avaient été offertes par des gens pauvres qui n'avaient pas voulu demeurer sans manifester de leurs sentiments de piété envers le *Seigneur universel*, comme on appelait Osiris. Au contraire la statue en terre cuite avait été donnée par un homme riche, à moins que ce ne fût un objet de culte comme tendrait assez à le faire croire la caisse en bois dans laquelle elle a été trouvée. Elle n'était pas malheureusement intacte, mais elle était complète en cinq morceaux. Elle mesu-

rait près d'un mètre de haut. La partie supérieure, c'est-à-dire toute la tête avec la figure et la poitrine, avait été recouverte d'or en feuilles. Toute cette partie avait été excessivement soignée par l'artiste qui l'avait moulée : les moindres traits du visage, les oreilles, la coiffure, le collier qui descendait sur la poitrine, tout avait été l'objet des soins les plus délicats. Au contraire la partie inférieure n'avait pas exigé de grands soins et même on ne lui en avait accordé aucun : on s'était contenté de lui donner la forme ordinaire des momies. On avait recouvert le tout d'une couche de peinture rouge. Quoiqu'il en soit, cette statue demeure l'une des plus grandes statues en terre cuite trouvées en Egypte, sinon la plus grande.

Outre ces objets touchant au culte officiel d'Osiris, chaque jour m'apportait des preuves de la piété des rois égyptiens à l'égard de leur antique prédécesseur sur le trône d'Egypte : les rois les moins connus y sont aussi bien représentés que les princes les plus célèbres, même en ai-je rencontré de tout à fait nouveaux. Les Ptolémées eux-mêmes y avaient été représentés. Quoique je veuille passer sous silence presque tous ces témoignages de la pieuse reconnaissance des souverains égyptiens, je ne puis cependant me dispenser de parler d'un meuble présenté par *Tout-ônekh-Amen*, l'un des derniers rois de la XVIII[e] dynastie et le second successeur du roi Aménophis IV, célèbre à plus d'un titre dans l'histoire égyptienne. Les spoliateurs avaient méprisé ce meuble quoiqu'il fût doré, parce que l'or était très mince, collé sur du plâtre recouvrant le bois : on l'avait jeté au milieu des décombres et l'un de mes ouvriers en remplissant la couffe qu'il avait devant lui remarqua des paillettes d'or et me prévint aussitôt. Je mis alors en cet endroit les deux plus habiles d'entre mes ouvriers et je leur dis que je voulais avoir tout le monument le plus intact qu'il fût possible. Ils n'avaient pas grand besoin de mes exhortations, car la vue de l'or, même en feuilles, suffit à leur donner une envie démesurée de ne rien détruire. Quand ils eurent achevé leur travail, j'avais devant moi des parcelles de feuilles d'or en assez grande quantité, encore adhérentes au plâtre sur lequel elles avaient été étendues et une

planche de bois portant encore des traces d'aurification. En examinant soigneusement les paillettes, je vis qu'elles avaient recouvert un moulage, qu'elles conservaient encore la trace de la figure d'un personnage royal, ayant devant lui un cartouche et que ce cartouche contenait les deux premiers mots qui entrent dans le nom de *Tout-ônekh-Amen*. A côté du bois et des paillettes d'or je rencontrai des toiles très fines et je crois pouvoir dire que le meuble offert par le roi de la XVIIIe dynastie était un coffre rempli d'étoffes. Peut-être me sera-t-il possible de donner plus tard de plus amples explications à ce sujet.

Pour en finir avec les décombres de la partie supérieure de la grande colline, je dois dire que je rencontrai beaucoup de végétaux dans des pots, ce qui fut loin de me surprendre ; mais ce qui me surprit davantage fut de rencontrer dans le milieu de la masse de décombres, sur une longueur de plus de dix mètres, une largeur de six mètres environ et une hauteur de plus d'un mètre, une couche énorme de feuilles encore adhérentes à la tige qui les avait portées : mes ouvriers s'accordaient à reconnaître dans ces feuilles celles du *gimmiz*, c'est-à-dire du sycomore. Je ne veux pas affirmer que ce sont des feuilles de sycomore, mais je peux sans le moindre doute affirmer que c'étaient des feuilles d'un végétal : que faisaient-elles en cet endroit ? C'est ce qu'il n'est pas aussi facile de dire. Comme j'en ai rencontré d'autres couches moindres à mesure que les fouilles avançaient, peut-être pourrait-on croire que ce sont là les toitures des tombeaux, ce que je ne donne que comme une simple hypothèse.

III

Ayant déblayé la partie nécessaire du terrain, je trouvai les tombes situées à l'est et je me mis en devoir de les fouiller, puis à tour de rôle les trois autres côtés du quadrilatère des tombes qui existaient autour du tombeau central. Le lecteur sait déjà que deux de ces côtés, le côté ouest et le côté nord, avaient été

l'objet de fouilles précédentes : il restait seulement quatre tombes au côté ouest et dix-sept au côté nord qui n'avaient pas été fouillées la première année. Ces chiffres, grâce aux notes prises lors de la première campagne de fouilles me permettront de dire exactement combien il y avait de tombes sous cette grande butte. Mais auparavant, je dois décrire les tombeaux explorés cette année, côté par côté et de suite, quoique le côté sud n'ait été fouillé qu'après l'achèvement des travaux nécessités par le tombeau central qui s'est trouvé être celui d'Osiris.

J'ai fouillé du côté est quarante-quatre tombes disposées sur trois rangées à peu près parallèles. Comme mes ouvriers de la première campagne avaient tracé un vaste arc de cercle en travaillant, il s'est trouvé qu'au sommet de cet arc ils ont rencontré deux tombeaux, et c'étaient précisément ces deux tombeaux qui avaient conservé leur toiture en bois et feuilles de palmier, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut. Malheureusement, c'étaient les seuls qui l'eussent conservée, car je n'ai pas eu le bonheur d'en rencontrer d'autres cette année. A l'extrémité nord de ces trois rangées de tombes, il y avait aussi d'autres tombeaux qui avaient été explorés dans la première campagne.

Toutefois malgré l'absence d'autres tombes ayant encore leur toiture, je rencontrais des preuves évidentes que cette toiture avait existé autrefois. Ces preuves sont les mêmes que j'ai déjà fait valoir plus haut, à savoir la présence dans les décombres remplissant le tombeau de briques n'appartenant pas aux murs de la tombe où je les rencontrais et l'élévation plus grande de deux murs parallèles, pendant que les deux autres étaient moins hauts. Cette surélévation de deux murs était accompagnée parfois de lits de briques placées jadis en encorbellement. Malgré la présence de ces lits de briques, je cherchais d'autres preuves, car pour des sujets aussi difficiles et aussi graves on ne saurait en réunir trop : je dois dire ici que nulle part, ni du côté de l'est, ni du côté sud, ni dans les tombeaux qui restaient encore à l'ouest et au nord, je n'ai observé qu'il y ait eu une élévation semblable sur les deux autres murs. Partout j'ai rencontré des murs parallèles moins hauts que les deux autres,

quand ils étaient bien conservés, ce qu'il était très facile de distinguer ; car, lorsqu'il n'y avait pas eu de destruction, les murs étaient unis régulièrement en haut, sans que l'on y pût trouver preuve que des briques eussent été enlevées. Au contraire, lorsque des briques avaient disparu, on en voyait très bien l'emplacement sur les côtés moins élevés comme sur les côtés plus élevés. Aussi je me crois en droit de conclure de ces observations que tous les tombeaux qui environnaient celui d'Osiris avaient une toiture, et je rappelle que cette toiture, je l'ai encore trouvée en place dans deux tombeaux qui n'avaient pas été violés sans doute et qui m'ont donné des vases en pierre dure complets faisant partie de la collection recueillie au cours de la première campagne.

J'ai déjà dit que les tombeaux situés à l'est de la grande colline étaient disposés sur trois rangées ; je dois ajouter ici que ces trois rangées ne contenaient pas des tombes égales quoique parallèles. Les deux premières rangées étaient composées de tombeaux plus petits que ceux de la troisième rangée : j'ai pu vérifier de ce côté de la butte que plus les tombes s'approchaient de la tombe centrale, plus elles étaient grandes et sans doute plus elles étaient importantes et avaient reçu des personnages considérables. C'était d'ailleurs la seule marque extérieure de dignité et de hiérarchie dans la tombe, car elles étaient bâties d'une manière similaire en tous points. Elles se composaient toutes d'une chambre plus ou moins rectangulaire, avec des murs qui rentraient, surplombaient, présentaient des différences de construction attestant une époque où certainement les ouvriers n'étaient pas maîtres de tous leurs moyens. Il y avait entre eux une simple différence de grandeur et c'était tout. La longueur de ceux de la troisième rangée était de 2^{m}20 environ, pendant que celle des deux premières était d'environ 1^{m}50. J'ai pris avec le plus de précision possible les mesures de chaque tombeau en particulier, et plutôt deux fois qu'une, car il était très visible que les murs avaient du fruit, et quelquefois un fruit assez important, puisqu'en certains tombeaux il atteignait 0^{m}15. Un seul faisait exception à cette règle d'unité

dans le plan, celui qui dans les numéros d'ordre des fouilles eut le 51e rang. Ce tombeau contenait des commencements de pilastre, de cloisons et des niches avec des contreforts ; il était évident qu'on avait voulu y faire œuvre d'architecture. Je n'eus garde de me contenter de mesures approximatives pour ce tombeau : mes notes comprennent 45 cotes pour ce seul tombeau, et le lecteur pourra voir par ce chiffre avec combien de minutie mes fouilles ont été conduites.

Tous ces tombeaux avaient été construits à l'avance et n'ont pas été faits spécialement pour telle ou telle personne. Le lecteur pourra se demander comment j'ai pu m'apercevoir de cette particularité, aussi bien dans le côté sud que dans le côté est, et je lui dois une explication. Cette explication est bien simple : je me suis aperçu que ces tombeaux avaient été construits à l'avance par cette raison, à savoir qu'on avait été obligé de les démolir ensuite pour y placer le cercueil. Presque tous les tombeaux du côté est contenaient encore une ou deux caisses en bois toujours en place et que les spoliateurs n'avaient pas voulu déranger, y laissant même le squelette. Or, quelques-unes de ces caisses s'étaient trouvées trop longues au moment où on chercha de les faire entrer dans le tombeau et pour les loger on dut démolir quelques briques des murs sud ou nord. Tous les tombeaux qui se trouvaient à l'est de la tombe centrale avaient en effet leurs plus grands côtés situés du sud au nord-est, et il était facile de voir qu'on avait dû enlever un lit de briques, soit au mur sud, soit au mur nord, quand ce n'était pas aux deux murs à la fois. Que la chose ait été faite au moment des funérailles et non au moment de la construction, c'est ce que démontrait une particularité très facilement observable : tous les murs du tombeau étaient crépis. Seuls, les endroits où l'on avait enlevé des briques pour faire entrer le cercueil n'avaient pas été soumis au crépissage et l'on voyait à des marques indéniables que le crépi avait été arraché violemment. D'ailleurs, comme les murs nord et sud étaient très peu épais et ne se composaient que de trois lits de briques au plus, les maçons de l'époque avaient pris soin de ne pas enlever les briques des deux côtés d'un

même mur à la fois, afin que ce mur ne fût pas susceptible d'être trop aisément renversé, comme cela est arrivé malgré toutes les précautions prises.

Les caisses de bois où reposaient les squelettes étaient uniformément faites en rectangle : leurs dimensions variaient naturellement, mais ces variations n'étaient pas les seules qu'on y pouvait découvrir. A une époque où les maçons n'entendaient pas mieux leur métier que ceux qui construisirent les tombes trouvées à Om el Ga'ab, il est bien vraisemblable que les menuisiers devaient aussi faire des ouvrages laissant à désirer. Aussi les caisses ne sont-elles rectangulaires que d'intention. Les mesures varient elles-mêmes pour l'équarissage du bois et l'assemblage. Pendant que quelques-unes étaient très hautes, d'autres étaient assez basses ; pendant que l'épaisseur des planches pour certaines allait jusqu'à $0^{m}05$, d'autres n'avaient que des planches épaisses au plus de $0^{m}02$. Les caisses hautes n'étaient pas composées d'une seule planche ; on y avait en quelques cas réunis jusqu'à trois et quatre planches qui se maintenaient les unes dans les autres par des tenons enfoncés dans des mortaises. Quelquefois à ces mortaises on avait ajouté de petits clous et de petits fils en cuivre pour maintenir l'assemblage encore plus solidement. En quel bois étaient ces caisses ? Au mois de mars de l'année 1897, j'eus l'honneur de montrer la nécropole d'Om el Ga'ab à M. le docteur Schweinfurth, connu par sa science et par ses explorations de l'Afrique : comme je lui faisais voir le tombeau de celui que j'ai appelé le *Roi Serpent*, il ramassa un fragment de bois et me dit que c'était du sapin. Comme je me montrais incrédule, il ajouta que, sans doute, ce n'était pas du sapin de Norwège, mais un conifère quelconque, et il me fit observer les raies du bois.

J'avais encore présente à l'esprit l'observation du savant allemand, lorsque cette année, M. A. Lemoine qui était venu vivre avec moi à Abydos et me prêter l'appui de sa grande habileté en matière photographique, me fit un jour remarquer le même fait que j'observai dès lors de plus près, et après avoir bien discuté ensemble cette observation nous demeurâmes d'accord que le

bois dont étaient faites les caisses était du cèdre et nous prîmes la résolution de faire identifier scientifiquement le bois que nous avions rencontré : sans donner comme assurée cette identification, je dirai simplement que ce bois répandait en brûlant une odeur aromatique, comme le cèdre, et se laissait également tailler comme le cèdre. Si l'analyse scientifique prouve que c'est réellement du cèdre, d'où venait ce cèdre ? Il ne se trouvera jamais personne pour répondre qu'il était indigène d'Egypte ; tout le monde au contraire s'accordera pour penser qu'il venait d'un pays étranger à l'Egypte, notamment de Syrie. Mais alors, il y avait donc des communications fréquentes entre l'Egypte et la Syrie à cette lointaine époque, et cette constatation expliquerait très bien comment la première année dans le tombeau du roi *Den*, j'ai trouvé une plaquette d'ivoire sur laquelle était représenté le roi massacrant les nomades du Sinaï, ce qui a porté certains égyptologues à l'attribuer à la IIIe dynastie, parce que le bas-relief élevé dans le massif du Sinaï par le roi Snéfrou qui est bien de la IIIe dynastie semblait à peu près gravé dans le même style. Comme on le voit, tout se tient dans le faisceau de conclusions à tirer des fouilles que j'ai conduites et jusqu'ici je n'ai pas précisément à me plaindre de l'examen que les savants ont fait des quelques monuments qu'ils ont connus.

Toutes les tombes qui se trouvaient du côté est de la grande colline, s'il faut en juger par les stèles que j'y ai rencontrées, avaient été occupées par des femmes, car je n'y ai rencontré que des stèles offrant des noms de femmes avec la femme comme déterminatif. La première année, j'avais rencontré des stèles d'hommes, de femmes, voire de chiens familiers : cette année, j'ai bien aussi rencontré des stèles d'hommes, mais non pas dans les tombes situées à l'est de la grande colline. Une autre particularité de ces tombes, c'est que toutes ou presque toutes renfermaient de nombreuses boucles de cheveux, les unes simplement tressées, les autres offrant le témoignage de véritables œuvres d'art comme les artistes capillaires de notre temps n'auraient peut-être plus la patience d'en faire. Comme je faisais recueillir, par mes fouilleurs qui se moquaient

de moi, les moindres parcelles d'objets renfermés dans ces tombeaux, il va sans dire que j'apportai le plus grand soin à collectionner ces œuvres d'art en cheveux. Je les trouvai, non pas attachées aux crânes qui étaient dans le tombeau, quoique deux de ces crânes eussent encore les cheveux adhérents au cuir chevelu qui s'était conservé, mais jetés dans le tombeau pêle-mêle, gisant dans le sable et la plupart du temps n'ayant pas trop souffert du grand nombre de siècles qu'ils avaient passé dans le tombeau. Comme certaines de ces touffes avaient 0m50 de long, il est inutile de s'appesantir sur ce fait, à savoir que c'étaient bien des cheveux de femme, car jamais les Egyptiens, du moins par ce que nous savons, n'ont eu l'habitude de porter les cheveux longs, comme les portent actuellement les Bischaris. Certains tombeaux en contenaient une si grande quantité qu'il était absolument impossible qu'une seule tête, même très abondamment fournie de cheveux, les eût portés tous. D'ailleurs, j'en ai trouvé dans la même tombe de blancs et de noirs. D'où provenaient donc ces cheveux et pourquoi se trouvaient-ils dans les tombes des femmes enterrées près du tombeau d'Osiris? La réponse nous est fournie par l'auteur du traité de *Iside et Osiride*, lequel nous assure que la première action d'Isis, après avoir appris le meurtre d'Osiris, fut de couper ses cheveux et de déchirer ses habits en l'honneur de son mari : les femmes enterrées à l'est de la grande colline en firent autant, elles vouaient à Osiris leurs cheveux tressés avec art longtemps à l'avance, car pour faire les tresses compliquées qu'offraient certaines des mèches rencontrées, il avait fallu employer un long temps. Il ressort clairement que ces tresses de toutes sortes recueillies dans ces tombes accusent une civilisation primitive, il est vrai, mais déjà très avancée. En tous cas, elles forment un des résultats les plus extraordinaires des fouilles d'Om el Ga'ab et aucun musée du monde ne se peut vanter d'avoir en ce genre des œuvres aussi parfaites, et je dois ajouter aussi authentiquement anciennes.

Les objets trouvés dans cette première série de tombes sont les plus nombreux qu'il m'ait été permis de recueillir dans cette

troisième campagne ; malheureusement il y en avait bien peu de complets et surtout d'intacts. Ils ressemblent tous à ceux que j'ai trouvés pendant la première campagne. Ce sont des silex, des vases en pierres dures et précieuses, des objets en ivoire, en bois, etc. Pas un seul de ces tombeaux n'avait subi le plus léger incendie, même pas une seule petite trace de feu sur les murs ; à peine si l'on a rencontré en tout deux ou trois ossements qui semblaient avoir subi un commencement de combustion. Cependant, ces légères constatations me donnèrent à craindre que le grand tombeau ou les tombeaux du Sud n'eussent été incendiés.

Le côté est achevé, je passai au côté nord Les tombes qui se trouvaient situées au nord de la grande colline, avaient été en grande partie explorées dès la première année des fouilles, puisqu'il n'en restait plus que dix-sept à ouvrir. Ces tombes étaient situées à 5^{m}10 plus à l'ouest que la dernière des tombes précédentes. Elles étaient aussi disposées sur trois rangées, mais d'une façon particulière. Tandis que les rangées des tombes situées à l'est étaient contigües, celles du côté nord n'avaient que les deux premières rangées de contigües, celles de la troisième étant éloignées de la seconde de 4^{m}70, ce qui les rapprochait ainsi beaucoup du tombeau central. Les tombes des deux premières rangées étaient disposées de manière à ce que leurs grands côtés fussent orientés du sud au nord. Les deux premières rangées comprenaient des tombeaux plus petits que la troisième, puisque la longueur des premiers variait de 1^{m}70 à 1^{m}80 environ, tandis que celle des seconds oscillait entre 2^{m}15 et 2^{m}20. Par conséquent, l'observation faite précédemment pour les tombeaux de l'est est encore vérifiée ici. Du reste, les tombeaux du nord étaient construits d'une manière tout à fait semblable à la construction des précédents : c'étaient les mêmes matériaux, les mêmes particularités et les mêmes défauts dans la construction. Ils étaient de même recouverts d'un toit en briques ou en terre battue, entremêlées de palmes. Ils comprenaient comme les précédents des caisses en bois, mais les squelettes avaient beaucoup plus souffert que ceux enterrés du côté

est ; on les avait jetés pêle-mêle, au hasard des déblaiements, et je rencontrais dans un tombeau trois ou quatre crânes, sans aucun autre ossement, tandis qu'à côté je trouvais des ossements assez nombreux pour pouvoir en reconstituer deux squelettes. Devant cette ennuyeuse constatation, quoique j'aie fait recueillir d'abord tous les ossements provenant de ces tombes, je les ai fait finalement reverser dans les tombeaux dont je les avais extraits, car je ne pouvais savoir à quels squelettes ils appartenaient. Je ne peux dire qui était enterré dans les rangées nord : s'il me fallait en croire les stèles trouvées, les hommes auraient été mélangés aux femmes.

Il n'y avait que très peu d'objets dans ces tombeaux du nord et tous brisés. Dans le tombeau 74, je rencontrai un morceau de vase en schiste ardoisier, ce morceau avait servi de *schiqfaiah* aux spoliateurs, c'est-à-dire d'instrument pour fouiller et remplir les couffes de sable, car les ouvriers actuellement s'arment toujours de tessons de pot qu'ils arrondissent et qui s'usent ensuite par le frottement répété : la même méthode avait donc été employée au VIe siècle et au XIXe, car la *schiqfaiah* avait été usée sur tous les côtés et rejetée ensuite. Telle qu'elle était, elle sembla encore trop grande à mes ouvriers qui ne voulurent pas s'en servir à cause de sa grandeur : cela donnerait à penser que l'ouvrier ou le moine qui s'en servit au VIe siècle était un géant, ou du moins qu'il avait des mains énormes.

On trouva dans ces tombes, et l'on avait déjà trouvé la première année une très grande quantité de petits instruments en ivoire, en bois d'ébène et en une autre essence très dure ; ceux en ivoire étaient arrondis, ils avaient une extrémité pointue et l'autre à peine dégrossie ; les autres avaient été taillés à arêtes vives et amincis à un bout, l'autre extrémité étant arrondie comme pour entrer dans quelque instrument. Cette particularité que j'avais observée dès la première année mais sur laquelle je n'avais pas suffisamment réfléchi, me frappa cette année et me fit douter fortement de l'opinion que j'avais émise dans ma première brochure, à savoir que ces bâtonnets avaient servi pour étendre un cosmétique quelconque dont ils

portaient encore la trace : mon compagnon M. A. Lemoine m'affirmait que c'étaient là des pointes de flèches et j'en doutais encore, lorsque les fouilles me fournirent un roseau ayant encore à l'une de ses extrémités l'encoche que l'on introduisait dans la corde de l'arc, pendant que l'autre extrémité recevait parfaitement le bout non poli des flèches en ivoire. Je ne doutai plus dès lors que ces instruments ne fussent des flèches, et je finis en effet par en rencontrer une complète, roseau et pointe ; mais je poussai plus loin la découverte en me disant que la matière rouge encore adhérente à quelques pointes devait être le poison dans lequel les flèches avaient été trempées. L'analyse chimique, si elle est possible, prouvera si je me suis ou non trompé. Quelques-unes de ces flèches étaient marquées avec des signes hiéroglyphiques.

La dernière particularité des tombes situées au nord, c'est que toutes, ou à peu près, elles contenaient de la laine encore attachée à la peau de l'animal qui l'avait portée. Cette laine était à chaque tombeau en très petite quantité. Je ne crois pas qu'un seul moment on puisse penser que l'animal porte-laine avait été enterré avec le cadavre, car on n'a pas une seule fois trouvé dans ces tombeaux le plus petit ossement d'animal quelconque, ce qu'on n'eut pas manqué de faire si l'animal avait été déposé près du cadavre. Il faut donc penser à quelque autre usage. Or, parmi les observations faites par les Egyptologues ayant fait des fouilles dans les vieilles nécropoles égyptiennes, notamment par Mariette dans la nécropole de Saqqarah, il en est une qui a eu pour objet certains squelettes encore enveloppés dans de la laine : sans vouloir rien affirmer, peut-être puis-je penser que la même coutume avait présidé à Saqqarah, c'est-à-dire à Memphis, et à Abydos à l'enterrement des hommes, ou encore peut-être cette laine représentait-elle seulement les habits enfermés dans la tombe avec le cadavre pour permettre au *double* soit de s'habiller, soit de varier les objets nécessaires à sa toilette. En même temps que cette laine, j'ai trouvé deux ou trois griffes de félin, mais je ne peux dire si ces griffes appartenaient aux peaux rencontrées avec ce qui m'a

semblé de la laine, ce que l'étude scientifique déterminera.

Les quatre tombeaux qui restaient au côté ouest étaient les extrêmes de la dernière rangée du côté sud. Ils étaient encore ensevelis sous les décombres, car mes ouvriers de la première année avaient laissé toute la partie sud-ouest de la colline. Ils offraient les mêmes particularités de construction que ceux dont j'ai déjà parlé et je ne m'y arrêterai pas plus longtemps. C'est surtout de ce côté que la première année j'avais rencontré des objets intéressants ; c'est encore là que j'ai trouvé pendant le dernier hiver un petit nombre d'objets brisés, complets ou intacts. L'un d'eux, le 83, contenait une très belle caisse en bois de cèdre, encore en place et haute de 1m05 : c'était un véritable coffre. Elle n'était pas placée sur le sable, mais sur des traverses en bois qui reposaient sur le sable. Elle n'avait pas été dérangée de la place où on l'avait mise, et les spoliateurs s'étaient contentés de briser le couvercle et de casser les objets qu'elle renfermait.

Le côté sud contenait seulement deux rangées de tombes contigües l'une à l'autre, mais non point égales. Elles n'offraient pour la construction aucune différence avec les tombes situées sur les autres côtés du tombeau central, mais elles présentaient des particularités très intéressantes pour la science. Jusqu'alors je n'avais rencontré d'étoffes qu'à l'état de chiffons minuscules que j'avais d'ailleurs recueillis religieusement ; dans les tombes du sud j'en ai trouvé de pleines caisses. Comme tous les tombeaux près de la tombe d'Osiris avaient été incendiés d'une manière sauvage, naturellement je n'y ai trouvé que des étoffes noircies, et cependant je ne crois pas que ce soit l'action du feu qui les ai fait noircir. Le feu n'avait exercé ses ravages que dans la partie supérieure du tombeau, car j'ai retrouvé tout au fond du tombeau les caisses encore dans un état prouvant qu'elles n'avaient pas été carbonisées et remplies d'étoffes. Dans certaines tombes cependant les caisses avaient été dévastées en grande partie par l'incendie allumé, mais alors, ou je n'ai pas trouvé d'étoffes, ou je n'en ai trouvé que les débris qui tombaient en poussière aussitôt qu'on les touchait, ou je n'ai rencontré que

des vestiges. Je ne peux donc discuter ce que je n'ai pas vu, mais il en est autrement des premiers. Deux parmi ceux-ci avaient été littéralement encombrés des étoffes dont je parle, c'étaient le 90 et le 98 ; le dernier surtout contenait en quantité considérable des étoffes que je n'ai pu toutes recueillir, pour la bonne raison qu'il y en avait trop ; je me suis contenté de prendre seulement deux ou trois pleines couffes des diverses sortes d'étoffes. Car il y avait à côté de tissus très grossiers, d'autres tissus plus fins, quelques-uns même atteignant une grande finesse ; je ne peux dire de quelle matière textile ces tissus avaient été faits : je ne sais pas même si l'on pourra jamais arriver à le déterminer sûrement pour la raison suivante, à savoir que toutes elles ont été brûlées et noircies, non par le feu, mais par l'air, si j'ose ainsi m'exprimer, et peut-être par une substance étrangère qui n'est pas encore déterminée et que je crois provisoirement être du natron. Que le feu n'ait pas exercé son action sur ces étoffes, c'est ce que je crois pouvoir affirmer puisque les étoffes sont relativement saines, qu'elles atteignent une longueur d'au moins $0^{m}40$, si ce n'est $0^{m}50$ et que l'on peut très bien juger encore aujourd'hui du haut degré de finesse qu'elles avaient et qu'elles ont toujours. Quelques-unes des caisses qui contenaient ces étoffes étaient tellement grandes qu'un simple tombeau n'avait pu les contenir et qu'on avait démoli le mur de séparation pour les déposer au fond de la tombe : non seulement on voyait très bien au côté nord et au côté sud les amorces des murs en question, mais sous la caisse elle-même j'ai retrouvé l'épaisseur du mur parfaitement marquée, soit par l'interruption du pavé des deux tombes, soit par les briques placées au-dessous de ce pavé, preuve bien concluante que le tombeau avait été construit à l'avance et non pas pour telle ou telle personne. D'ailleurs, ce fait s'est rencontré par deux fois dans la seconde rangée des tombes dont il est ici question. Je ne dois pas oublier que dans ces tombeaux on a aussi rencontré de la laine, mais en très petite quantité et seulement dans certains d'entre eux. Je puis donc conclure de ce qui précède que le renseignement que nous a transmis le pseudo-Plutarque dans ce

qu'il raconte de la légende d'Osiris est confirmé de tout point : Isis pouvait parfaitement déchirer ses habits ou même les consacrer au souvenir de son mari, car l'étoffe et partant les habits existaient à l'époque où existait le couple divin.

Une seconde observation que j'ai pu faire dans ces tombeaux du côté sud, c'est que les fragments de squelettes que j'y ai trouvés avaient déjà subi quelques essais de momification. En effet, j'ai trouvé au milieu de gros paquets d'étoffes des ossements collés à ces étoffes par du natron ou ce qui me semble du natron. La présence de cette substance en de pareilles conditions me semble une preuve manifeste que déjà on se préoccupait de la conservation des cadavres, qu'on essayait un autre mode d'enterrement pour défier les injures du temps. D'après les divers ossements que j'ai trouvés de la sorte, il est possible de conjecturer que le cadavre tout entier avait été soumis à l'action de cette substance, car j'ai trouvé un crâne, un os du bassin et une rotule du genou. Le crâne, quand on le mettait au soleil, prenait diverses couleurs témoignant de l'action chimique du natron ; l'os du bassin et la rotule étaient encore attachés à l'étoffe par cette substance étrangère dont il est question, que ce soit du natron ou autre chose. Comme on ne saurait raisonnablement croire que ce natron se soit trouvé là par pur hasard, il faut bien conclure que les hommes qui l'ont employé s'en sont servis pour obtenir certains effets, et c'est précisément cet emploi en vue de ces effets qui a donné lieu à la momification égyptienne. Aussi regardé-je l'observation relative à la présence du natron dans les tombes méridionales de la grande colline comme l'une des plus importantes qu'il m'ait été donné de faire dans les fouilles d'Om el Ga'ab.

Une dernière constatation des plus curieuses que j'ai pu faire dans les fouilles de ces tombeaux, a trait à la présence de nains. Déjà sur les stèles rencontrées au cours de la première année de fouilles, le graveur égyptien de cette haute époque avait représenté de petits bonshommes à jambes courtes et torses, ayant un buste très long, vu la hauteur de leurs jambes, et à grosse tête : je les avais d'abord pris pour des représentations

primitives d'hommes ordinaires, mais j'ai réfléchi depuis deux ans à ce type si curieux, je l'ai rapproché du type existant sur d'autres monuments égyptiens de nains authentiques, et j'y ai reconnu le même type et le même personnage. Pendant l'hiver dernier, j'ai retrouvé une stèle de nain et c'est toujours le même type si curieux. Or, dans la tombe 96, je rencontrai une petite caisse en bois mesurant en longuenr 1^m14, en largeur 0^m37 et en hauteur 0^m35. Je crus d'abord que c'était un tombeau d'enfant, car je ne pensais pas le moins du monde aux nains. Dans la caisse on rencontra de tout petits ossements, des mains et des pieds, un fémur d'une longueur correspondante, mais d'une grosseur qui ne correspondait plus aux autres ossements, et je reconnus aussitôt mon erreur qui d'ailleurs devint évidente par la découverte d'un gros crâne tout au fond de la caisse. Ce crâne avait à la machoire supérieure seize dents indiquant une vie assez longue, usées par la mastication des herbes dont on se nourrissait, et je ne crois pas que ce phénomène se retrouve chez les enfants ; ces dents avaient comme particularité curieuse que les incisives étaient très larges et que les canines étaient mal placées, n'ayant pas eu l'espace nécessaire pour se bien planter dans la machoire. On connaît depuis longtemps, le goût que les plus anciens Egyptiens ont eu pour les nains qui leur servaient de bouffons ; ils envoyaient dès la VIe dynastie des *missions* à la recherche de nains, comme le témoigne la tombe de Hirkhouf découverte par M. Schiaparelli à Asouân. Le nain qu'avait ramené Hirkhouf savait *danser le Dieu*, ce qui était regardé comme la plus curieuse et peut-être la plus utile de ses qualités. Or, quand le Pharaon Pepi Ier fut mort, à ce que racontent les textes de sa pyramide, il se présenta pour passer le canal des enfers et dit au nocher : « Va, cours vite avertir que Pepi est arrivé avec un *Dinga*[1] (un nain) qui sait danser le Dieu et qui charme le cœur d'Osiris ». Par conséquent, les nains ou Dingas, avaient un rôle à jouer devant Osiris qui se plaisait à

1. C'est exactement le même nom que celui que porte encore une tribu de nains mentionnée par M. Stanley dans une forêt tropicale au cours de sa dernière expédition pour secourir Emin-Pacha.

les voir, et voilà qu'autour de sa tombe à Abydos j'ai rencontré deux nains, car j'en ai rencontré un second, sans compter quatre ou cinq stèles de ces mêmes personnages ! Il faut avouer que la coïncidence est frappante et qu'elle doit donner sujet à des réflexions plus que curieuses. Car enfin, ce n'est pas une coïncidence en particulier qui doit et qui peut faire impression sur un esprit sérieux et scientifique ; mais, dans les fouilles du tombeau d'Osiris, c'est une foule de coïncidences qui toutes viennent apporter leur poids : une seule n'aurait aucune valeur, mais toutes doivent avoir une grande valeur pour le savant qui pèse et qui juge les faits avant d'exposer une théorie.

J'en aurais fini avec les tombeaux environnant la tombe centrale, s'il ne me semblait devoir parler d'une particularité que j'ai pu observer en déblayant le côté sud-ouest de la colline, c'est-à-dire les décombres situées dans la partie méridionale du côté ouest. Comme je cherchais les tombes du sud que je croyais beaucoup plus nombreuses qu'elles ne l'étaient réellement, je vis qu'au-dessus du sol de la montagne on avait fait une sorte de sol, légèrement incliné vers la tombe centrale, et recouvert de terre battue. Pourquoi ce plan incliné recouvert de terre battue comme le sol des tombes, c'est ce que je ne puis expliquer : je constate le fait et c'est tout ce que je puis faire.

Somme toute, les tombes déblayées sous la grande colline pendant la première campagne de fouilles et celles que j'ai explorées cette année sont au nombre de 166. Il y en avait 92 à l'ouest, 61 au nord, 54 à l'est et seulement 19 au sud. Ces tombeaux étaient-ils occupés par une seule personne défunte ou par plusieurs, c'est ce que je ne peux dire avec certitude, quoique je sois porté à croire qu'ils n'avaient qu'un occupant ; mais comme la spoliation a changé complètement les conditions de la découverte, je dois ici simplement affirmer ce que j'ai vu, et, si je n'ai rien vu qui puisse faire supposer qu'il y avait plusieurs occupants pour un même tombeau, je n'ai non plus constaté aucun fait allant contre cette supposition. Tout ce que je puis affirmer, c'est que je n'ai pas rencontré un seul ossement d'enfant, ce qui cadre très bien avec mon opinion

qu'en Egypte, jusque vers le commencement du Nouvel Empire, le tombeau était personnel et concédé en raison des services qu'on avait rendus au Pharaon.

IV

Les tombes du côté sud ne furent explorées qu'après le tombeau central et, si j'en ai rendu compte avant de parler de ce tombeau, la raison en est que je n'ai pas voulu séparer les tombes qui entouraient des quatre côtés le tombeau d'Osiris. C'est de cette tombe sacrée, de ce lieu saint de l'Egypte qu'il me faut parler maintenant.

Les textes égyptiens parlent très souvent du tombeau d'Osiris qu'ils appellent *l'Escalier du Dieu Grand*. Il faut croire que cette particularité d'un escalier avait vivement frappé l'imagination des habitants de la vallée du Nil, puisqu'ils ont pris la coutume de désigner le tombeau par l'escalier, c'est-à-dire le tout par la partie. Cette particularité est en effet très rare, car si je suis bien informé, et je crois que je le suis, elle ne se trouve dans de semblables tombes qu'à Abydos et à Abydos même elle ne se rencontre que dans la nécropole d'Om el Ga'ab.

J'ai, en effet, rencontré la première année des tombes peu nombreuses, à peine trois ou quatre, ayant un escalier qui permettait de descendre jusqu'au sol du tombeau ; une seule, à vrai dire, avait un escalier vraîment digne de ce nom, à deux étages ou paliers, c'était celle du roi *Den* ; les autres n'avaient que de petits escaliers comprenant six ou sept marches. Or, si l'on prend les tombes de cette lointaine époque, ou même les tombes similaires des époques postérieures, et par là j'entends les tombeaux creusés dans la montagne, construits seulement de briques crues, de petites dimmensions, lesquelles ont été recouvertes d'un crépissage en terre battue, il n'y en a pas une seule qui offre la particularité d'un escalier, en dehors de celles d'Om el Ga'ab dans la nécropole d'Abydos. Plus tard, sous les dynasties pleinement historiques, lorsqu'on tailla de grandes et

magnifiques tombes dans les flancs de la montagne, on tailla dans la pierre des escaliers à une ou deux rampes qui permettaient de descendre jusqu'au sol des chambres des tombeaux ; mais, à l'époque dont j'entretiens mes lecteurs, il était bien loin d'en être ainsi, puisqu'il s'agissait de créer un escalier de toutes pièces et non pas seulement de disposer des marches dans la pierre que l'on enlevait de la montagne pour faire les excavations destinées à être la demeure des momies de grands personnages. Donc, de toute nécessité, pour être certain d'avoir rencontré le tombeau d'Osiris, il fallait tout d'abord avoir trouvé ce célèbre escalier que les générations postérieures avaient pris l'habitude de nommer *l'escalier du Dieu Grand*.

Une seconde condition qui ressort de la légende conservée en grec par le Pseudo-Plutarque, l'auteur du traité de *Iside et Osiride*, exigeait que le tombeau d'Osiris fût entouré de tombeaux particuliers, « car, dit-il, les riches habitants de l'Egypte avaient pris l'habitude d'aller se faire enterrer près du tombeau d'Osiris à Abydos ». Ce renseignement dans sa généralité est faux, soit qu'on l'entende de toute la nécropole d'Abydos, soit qu'on l'entende spécialement de la nécropole d'Om el Ga'ab. En effet Mariette, pendant les fouilles qu'il fit exécuter dans la nécropole abydénienne, put constater que seuls les habitants d'Abydos s'étaient fait enterrer dans la vaste nécropole de cette ville, comme il le dit dans l'un de ses ouvrages sur Abydos. D'un autre côté, si l'on doit circonscrire à la nécropole d'Om el Ga'ab la portée de ce renseignement, il est évident que les habitants les plus riches de l'Egypte ne se faisaient pas enterrer à Abydos près du tombeau d'Osiris, puisque les tombes environnant immédiatement ce tombeau ne sont qu'au nombre de 166, et que si on comprend dans le mot *environ* tous les tombeaux d'Om el Ga'ab il y en avait de 300 à 350. Par conséquent il est facile de conclure quelle valeur peut avoir le renseignement de l'auteur grec dans sa généralité. Mais, au contraire, si l'on restreint la portée de ce témoignage à la seule période contemporaine d'Osiris, ou encore aux périodes immédiatement postérieures, le renseignement est fort vrai. Aussi, bien qu'il ne faille

pas attacher aux paroles de l'auteur grec une importance exagérée, même dans le sens restreint où elles sont acceptables, je n'aurais jamais pu croire que j'eusse trouvé le tombeau d'Osiris, si j'avais rencontré une tombe solitaire, quelque belle, quelque riche qu'elle fût, ou même une tombe accompagnée d'un tout petit nombre d'autres tombeaux. Le lecteur sait déjà que cette seconde condition a été remplie, puisque je lui ai fait le compte-rendu de l'exploration de ces tombes particulières qui environnaient le tombeau d'Osiris.

Une troisième condition qui ne me paraît pas aussi essentielle que les deux précédentes est celle qui a trait au chef d'Osiris. La légende égyptienne, comme la grecque, dit qu'Isis, ayant recherché les quatorze morceaux du cadavre de son mari découpé par la haine de Set, les trouva l'un après l'autre, et bâtit sur chacun d'eux un tombeau dans le lieu même où elle l'avait trouvé. A Abydos, ce fut la tête d'Osiris. Les textes gravés sur les temples égyptiens, à Denderah notamment, disent expressément que le chef d'Osiris était conservé dans le tombeau du Dieu à Abydos. Par conséquent, quand on me demande, comme on l'a fait assez souvent, si j'ai trouvé le squelette d'Osiris, c'est me faire une demande oiseuse : je ne pouvais pas trouver le squelette d'Osiris, puisque son cadavre avait été découpé par Set en quatorze morceaux et que sur chacun des morceaux retrouvés par Isis avait été construit un tombeau particulier. Je n'ai trouvé dans le tombeau d'Abydos que ce que j'y devais trouver, quand ce tombeau avait été la proie d'un incendie qui, d'ailleurs, n'avait pas fait tous les ravages qu'il eût pu faire. Cette assertion surprendra sans doute bien des personnes, à savoir qu'on ait pu retrouver les squelettes de personnages que tout le monde, ou presque tout le monde, regardait comme fabuleux, tels par exemple les deux squelettes de Set et de Horus trouvés l'année dernière dans leur tombeau. On criera à la supercherie : s'il y a supercherie, ce n'est certes pas de mon fait ; dans cette brochure comme dans celle publiée l'année dernière, je dois dire ce que j'ai trouvé. Je laisse liberté complète à chacun de se faire une opinion, de l'exprimer comme il

l'entendra, de chercher et de donner des raisons en faveur de cette opinion, mais je demande aussi un traitement égal. J'expose des faits ; or en voici un : dans un très grand tombeau donné comme étant celui de Set et de Horus, qui sont nommés les *deux Dieux*, expression qui dans les textes égyptiens doit s'entendre de Set et de Horus, j'ai trouvé deux squelettes incomplets, l'un auquel il ne manque guère qu'une jambe, l'autre au contraire ayant perdu son crâne et un certain nombre d'autres ossements. Pour ma part, je puis croire que ce sont les deux squelettes de Set et de Horus ; je laisse mes lecteurs, favorables ou défavorables à cette opinion, complètement libres d'adopter tel sentiment qu'ils croiront devoir adopter. Le fait est là : qu'on l'explique comme on voudra, ou plutôt comme on pourra. Si les prêtres égyptiens, pour une raison ou pour une autre, ont cru devoir donner en pâture à la crédulité des indigènes de fausses reliques, comme le fait s'est produit et se produit encore ailleurs qu'en Egypte, ce fut leur affaire et ce n'est pas la mienne ; mais pour pouvoir démontrer cette supercherie, car il la faut démontrer et il ne suffit pas d'une affirmation de sentiment, il faut aussi en même temps démontrer que les Egyptiens ont dû renoncer à toutes les idées de leur civilisation, que jamais personne, depuis Ménès jusqu'aux Ptolémées n'a eu vent de la supercherie. En général, ce qui empêche un grand nombre de savants de savoir tirer les conclusions justes et nécessaires des faits dont elles découlent, c'est qu'ils ne savent pas faire abstraction des idées modernes et qu'ils jugent ce qui s'est passé autrefois comme ils jugent ce qui se passe de nos jours. L'idée métaphysique de la Divinité dans nos croyances chrétiennes a tellement d'influence, même sur les esprits qui se déclarent athées, qu'elle vicie les jugements portés sur des idées qui n'ont rien de commun avec l'idée de notre Dieu métaphysique, et que la grande raison qui s'oppose à ce que l'on reconnaisse l'existence d'Osiris, de Set et de Horus, c'est que ces trois hommes ont été élevés à la dignité de dieux par les Egyptiens. Vraiment, ce n'est pas une raison bien péremptoire, et, si l'on veut sérieusement examiner ce qui se passe aujourd'hui en

Chine et ce qui s'est passé autrefois dans le même pays, on verra que semblable chose n'y est pas inconnue. Or, ce qui se passe en Chine au sujet du culte des ancêtres a eu lieu chez tous les peuples primitifs, dans l'Inde aussi bien que dans la Perse, en Grèce comme à Rome, en France comme en Angleterre : c'est le fond de la nature humaine que ce respect des ancêtres. Et notons-le bien, les trois hommes dont j'ai découvert la réalité en Egypte n'étaient pas précisément des Dieux primordiaux : c'étaient bien plutôt des demi-dieux, car ils étaient plus rapprochés de l'homme. Il ne suffit pas d'expliquer philosophiquement la genèse des idées religieuses, car l'explication philosophique est née seulement chez les peuples arrivés à l'âge de philosophes, âge tardif le plus souvent ; il faut aussi expliquer cette genèse historiquement et je dois dire matériellement, car toutes les religions naturelles ont commencé par le plus grossier fétichisme. Or, il y a dans cette genèse au moins quatre ou cinq éléments dont il faut tenir compte, et le dernier en date de ces éléments est l'élément philosophique. Si l'on traite ma théorie, à propos d'Osiris, de Set et de Horus, de théorie évhémériste, je répondrai simplement que je ne suis pas le moins du monde évhémériste, qu'il n'y a qu'une simple coïncidence d'explication pour le cas particulier qui m'occupe, car Evhémère expliquait toute la religion et toutes les religions par sa théorie, tandis que mon sentiment est que la théorie des ancêtres ne vaut que pour un quart ou un cinquième dans les éléments qui ont dû s'amalgamer ensemble, tant bien que mal et plutôt mal que bien, pour former un système religieux. Il ne suffit pas de lancer à la face de ses adversaires un grand mot le plus souvent vide de sens pour avoir partie gagnée.

En achevant d'enlever les décombres qui se trouvaient au-dessus des tombes à l'est, j'avais remarqué tout au bas, près du sol de la montagne, une couche de cendres, dans laquelle on trouva un certain nombre d'objets brisés et à demi brûlés pour la plupart. La vue de cette couche de cendres me donna beaucoup à penser et le résultat de mes pensées n'était pas trop encourageant, car c'était la ruine de mes espérances si cette couche était longue

et large en proportion de son épaisseur. Malheureusement elle se trouva aussi longue, aussi large qu'épaisse. Je sus dès lors à quoi m'en tenir ; je vis de suite que le tombeau central avait été incendié et qu'il fallait dire adieu à tout espoir de rencontrer des objets intacts dans ce tombeau. Toutefois, afin de ne rien laisser échapper, je fis passer au crible toute la couche de cendres avec ordre de recueillir les moindres fragments. L'ordre que je donnai fut rigoureusement exécuté et l'on recueillit jusqu'aux plus petits fragments de métal que renfermaient les cendres. Fort heureusement, les spoliateurs d'autrefois s'étaient contentés de jeter ces cendres pêle-mêle avec les objets qu'elles renfermaient et ne s'étaient pas avisés de les passer eux-mêmes au crible afin de recueillir les fragments de métal précieux qu'elles pouvaient renfermer, comme ils l'avaient fait dans l'intérieur du tombeau central.

Quels étaient ces spoliateurs ? Je pense toujours et je suis certain que ce sont les moines coptes qui vivaient au VIe siècle dans le couvent qui existe toujours un peu au nord de la *Schounet-ez-zebib*. Ce couvent, je le redis ici, car on semble l'avoir oublié, avait été construit par le moine Moyse dont j'ai publié ce qui nous reste de sa *vie* dans les *Mémoires* de la *Mission permanente du Caire* et l'un des fragments de cette vie nous raconte précisément la spoliation des tombes d'Om el Ga'ab, comme le même nous a transmis le récit de la ruine du temple de Séti Ier à Abydos. Dès la première année de mes fouilles, j'avais fait rechercher avec grand soin et j'avais recherché moi-même s'il n'existait pas une traduction arabe de la *vie* de ce Moyse, mais je n'en trouvai point ; je me rabattis alors sur l'abrégé de cette *vie* que l'on avait dû faire pour le *Syxanare*, ou le martyrologe de l'endroit, et j'eus bientôt fait de trouver cet abrégé. Je ne fus pas beaucoup plus avancé et je le vis dès que je l'eus parcouru : cet abrégé avait été fait par un homme ignorant qui au lieu d'y enfermer, aussi succinctement que possible, le récit des faits de la vie de Moyse, s'est contenté de faire des exclamations ne disant rien. Cependant j'y rencontrai cette phrase : « O toi qui as fait des prodiges dans la montagne de

Haroub », Haroub c'est le nom de la montagne nommée toujours du nom du village le plus voisin ; ici, c'est le même nom que *Harabât el Madfouneh*, nom sous lequel sont compris les cinq villages épars actuellement sur le sol de l'antique Abydos. C'est tout le profit que je pus faire de cet abrégé, et je fus bien forcé de m'en tenir au fragment de la *vie* de Moyse qui lui-même s'arrête précisément au moment où l'on voit les habitants d'Abydos se révolter contre les spoliations scandaleuses dont leur nécropole était le théâtre. Cependant, malgré le manque de détails, le fait était bien prouvé : les moines de Moyse pillèrent la nécropole d'Om el Ga'ab, cela d'après les textes coptes de la *vie* de Moyse. Inutile d'ajouter que cet acte de sauvagerie et de vol est compté comme l'un des actes les plus honorables et les plus méritoires de ce fanatique.

Cette preuve a été considérée comme à peu près nulle tant que je n'ai pas rencontré de vestiges matériels du passage des spoliateurs, car il se pouvait très bien faire que ces moines eussent porté l'effort de leur spoliation sur un autre endroit qu'Om el Ga'ab, puisque la nécropole d'Abydos a au moins huit kilomètres d'étendue du nord au sud. Mais je ne fus pas longtemps sans trouver des traces évidentes du passage des spoliateurs, comme des outils abandonnés par eux, de nombreuses ceintures en fil dont ils se servaient pour retenir les plis de leur robe flottante, etc., tous objets qu'un œil exercé ne confondra jamais avec ceux qui doivent être attribués aux époques ayant précédé notre ère. Mais il y avait bien mieux : j'ai déjà parlé dans ma première brochure du mot ⲓⲱⲁⲛⲛⲏⲥ, le nom propre Jean, que je rencontrai sur un fragment et d'autres mots écrits en caractères coptes avec le charbon provenant des incendies allumés. Cette année j'ai rencontré sur un fragment de vase toute une série de noms, tels que : Schenoudi, Boqtôr, Dimitrius, Paul, etc., tous noms chrétiens et noms chers aux moines. Sur un autre fragment, je lus le mot : ⲟⲙⲟⲟⲩⲥⲓⲟⲥ, c'est-à-dire le mot grec ὁμοούσιος, mot qui à lui seul est une preuve que ce sont les chrétiens qui ont spolié la nécropole. De plus, d'autres fragments m'ont fourni quantité de dessins d'oiseaux tracés

au charbon ou à la craie sur des tessons de vases ou sur des vases intacts : ces dessins sont exactement semblables à ceux dont les enlumineurs de manuscrits coptes nous ont laissé des modèles. Quelques-uns de ces dessins, notamment deux représentant des grecques et des croix coptes, ont été trouvés au fond du tombeau d'Osiris. De même, j'ai rencontré sur un vase brisé en albâtre une tête naïvement dessinée, mais donnant fidèlement le portrait traditionnel du Christ avec sa barbe divisée en deux pointes. Il ne saurait donc y avoir de doutes : ce sont bien les moines coptes de Moyse qui doivent être rendus responsables de la spoliation et de l'incendie du tombeau d'Osiris et des tombeaux environnants.

Le lecteur se demandera peut-être à quoi bon cette longue dissertation. Je vais le lui apprendre. Cette opinion que j'avais émise dans ma première brochure a été révoquée en doute par M. de Morgan, dans le tome second de ses *Recherches sur les origines de l'Egypte,* car dans le chapitre consacré au tombeau royal de Neggadeh, il dit en propres termes : « Dans la nécropole d'Abydos, M. Amélineau avait déjà rencontré des sépultures très anciennes dévastées par le feu, et il attribuait les incendies aux spoliations coptes qui, au début du christianisme, poussées par le fanatisme, dévastèrent les monuments païens. Cette opinion, je la partageais alors avec M. Amélineau, m'en rapportant à ses observations, et je crus que le monument de Négadah avait été détruit dans les mêmes conditions que ceux d'Om el Ga'ab[1] ». Et plus loin : « Je devais donc écarter d'une manière complète l'opinion dans laquelle je me trouvais au début et qui attribuait aux premiers chrétiens la destruction de tous ces monuments[2].» Et plus loin encore : « Le fait de la

1. J. de Morgan, *Op. cit.*, p. 149.

2. *Ibid.*, p. 149. Je ferai observer ici que jamais je n'ai attribué aux premiers chrétiens les spoliations et l'incendie de tous les monuments de ce genre trouvés en Egypte, je n'ai parlé et voulu parler que des tombes incendiées, que j'avais rencontrées dans la nécropole d'Om el Ga'ab, et je ne pouvais vouloir parler d'un monument qui n'était pas encore découvert au moment où paraissait ma première brochure. Du reste, il eût été absurde de ma part de prétendre que cette spoliation dût être imputée aux premiers chrétiens, puisque

destruction des objets ayant servi pendant la vie, fait que j'ai reconnu à Négadah d'une façon indiscutable et qui ressort également des trouvailles d'Abydos, est aussi fort important en ce qui touche les différences d'usages entre les indigènes de l'Egypte et les premiers Egyptiens..... L'incendie du tombeau de Négadah et de ceux d'Abydos a, par le fait, rendu inutiles les offrandes que renfermaient les sépultures. Devons-nous y voir le désir de détruire en entier tous les biens du mort, ou la pensée plus élevée de rendre immatérielles pour la vie future les richesses de ce monde en même temps que les corps? Je ne saurais me prononcer, laissant aux spécialistes le soin de tirer parti de mes observations[1] ».

Les dernières lignes citées auront fait voir que M. de Morgan avait un but secret en niant que l'incendie des tombeaux d'Abydos soit le fait des Coptes ; ce but secret, c'est l'établissement d'une théorie préconçue, à savoir que la civilisation égyptienne provient en droite ligne d'une autre civilisation, asiatique d'origine et probablement chaldéenne, théorie que je n'ai pas à préjuger, parce que sur ce point, il n'y a pas de faits assez connus pour battre en brèche la théorie contraire, à savoir celle qui fait de la civilisation égyptienne un tout complet de provenance purement africaine. Aussi, si je dois juger de toutes les observations faites par M. de Morgan par la désinvolture avec laquelle il rejette des *faits* qui ne sont pas un soutien des théories qui lui sont chères, il faut avouer que je ne saurais trop me garder de ses conclusions hâtives. Tout ce que je puis et dois dire ici, c'est que rien, absolument rien dans les tombes incendiées que j'ai explorées à Om el Ga'ab ne vient à l'appui de la théorie de M. de Morgan dans l'ordre des observations qu'il cite et qu'il ne peut aucunement citer ces tombes comme une preuve de son système. Je ne puis développer ici toutes les preuves que je suis prêt à donner contre sa théorie ; mais l'occasion s'en retrouvera peut-être plus tard. Quant à ce qui

je soutenais qu'elle était l'œuvre d'un moine qui vivait au VI[e] siècle.

1. J. de Morgan, *Op. cit.*, p. 252.

concerne le tombeau de Neggadeh, comme je n'ai pas vu le monument découvert par M. de Morgan, que je n'ai pas assisté aux fouilles, je ne porte pas de jugement et je suis loin de dire que les observations de l'ancien Directeur des fouilles en Egypte n'ont aucune valeur : je dis simplement que ses paroles à propos d'Abydos ne reposent sur aucun fondement, puisqu'il n'a pas vu les tombeaux incendiés que je n'avais pas encore découverts lors de son passage à Abydos dans les premiers jours de février 1896, et qu'il n'a vu du tombeau de Set et de Horus que les premières chambres qui ne portaient pas trace d'incendie, ni les autres non plus.

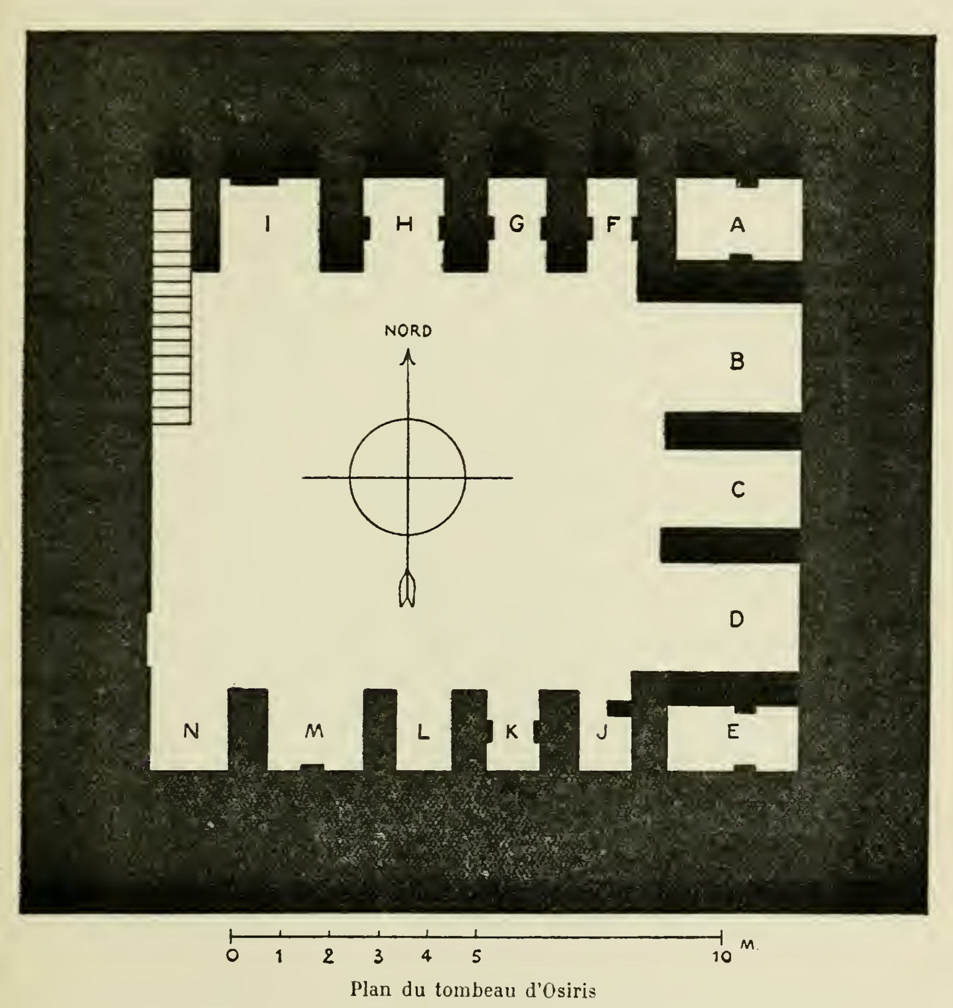
La constatation de cet incendie, si elle détruisait l'espérance de trouver des objets dans l'intérieur du tombeau central, ne m'enlevait aucun autre des espoirs conçus au sujet de ce tombeau : j'espérais donc toujours trouver la tombe élevée à Abydos en l'honneur d'Osiris, pourvu que les conditions fussent remplies. Le tombeau central était éloigné des tombes qui l'entouraient d'une distance variable : à l'est, cette distance était de 6^{m}50, au nord de 3^{m}98, à l'ouest de 5^{m}11 au sud de 6^{m}02. La position des quatre côtés où étaient les tombes n'étant pas très régulière, comme au contraire on avait eu en vue de faire pour le tombeau central une construction à peu près régulière, et, ce qui est plus extraordinaire, qu'on y avait réussi, il fallut donner à ce tombeau des mesures qui ne cadraient pas avec celles des autres tombes, comme le montre la différence entre les distances de chaque côté ; de plus cette différence montre que les extrémités des murs des tombes situées sur les quatre côtés n'étaient pas perpendiculaires à l'extrémité des murs du grand tombeau, le côté est de ce tombeau, par exemple, s'avançant plus à l'est de 1^{m}57 que les extrémités des tombes situées sur le côté nord ; et de même pour les autres côtés. Cette différence montrait, en outre, l'importance attachée par l'architecte à l'œuvre qu'il commençait. Les murs de ce tombeau central font en effet avec le nord magnétique des angles dont trois sont presque droits, comprenant 89° et dont le quatrième a un degré en trop, ce qui n'est pas beaucoup si l'on considère l'époque à

laquelle ce tombeau a été construit. L'orientation n'a pas dû être faite régulièrement, puisque le mur est de ce tombeau fait avec le nord magnétique un angle de 68° ; mais cette orientation une fois admise, les autres angles du tombeau font des angles à peu près droits.

Ce fut le 25 septembre 1897 que je trouvai le mur est de ce tombeau, mais le mur que je rencontrai ce jour-là n'était pas le mur ancien. Les spoliateurs pour se protéger pendant leur œuvre néfaste avaient élevé au-dessus du mur véritablement ancien un mur qui atteignait environ un mètre de hauteur, construit en matériaux hétéroclites où des briques d'un tout autre volume que les petites briques du tombeau se mélangeaient aux pierres brutes, à des vases en terre et à des fragments de monuments en calcaire ou même en albâtre ; comme les briques cuites avaient été mises à côté de briques crues, si négligents qu'on croie les Egyptiens aux meilleures époques de leur histoire dans l'emploi des matériaux de construction, on n'a jamais trouvé jusqu'ici œuvre pareille, ou du moins on ne l'a point signalée. Si j'en juge par certaines particularités de la construction de ce mur encore entièrement conservé à l'époque de mes fouilles sur les côtés est et sud, les spoliateurs le construisirent après l'incendie du grand tombeau, car on n'y a découvert que de très légères traces d'incendie, alors que les murs anciens s'étaient désagrégés sous la violence du feu. Cela se comprend très bien : le fanatisme aura poussé d'abord à l'incendie de la tombe, puis la réflexion sera venue pour faire observer que le tombeau renfermait des objets en métal précieux, que ces objets avaient été fondus dans l'incendie, que le feu les avait purifiés et qu'il serait bien ridicule de laisser dans les décombres des métaux qui pouvaient rendre de si grands services. Aussi je suis porté à croire que c'est pour cette raison qu'on suspendit tout à coup le déblayage des cendres et qu'on prit le parti de les passer au crible dans la cour centrale du grand tombeau, comme je le dirai plus loin.

Dès que j'eus rencontré le mur est, je le fis suivre dans toute sa longueur afin de me rendre compte des dimensions du tombeau ; de même pour le mur nord. Mais avant de laisser mes

ouvriers, — j'en employais seulement trente ou quarante aux fouilles intérieures, selon les jours — avant de les laisser, dis-je, suivre le mur nord, je les réunis et je leur dis : « Enfants, faites attention ; il est presque certain que vous allez découvrir



Plan du tombeau d'Osiris

un escalier : souvenez-vous que vous ne devez pas en démolir une seule brique ». Ils me répondirent : « Nous sommes à tes ordres ». et ils se mirent au travail. Ce ne fut que le 1er janvier 1898 que je découvris le célèbre escalier qui était resté dans la

mémoire des Egyptiens comme le type initial d'un grand progrès dans l'art de la construction. Dès lors, je pouvais me faire l'idée du plan général de la tombe d'Osiris, car je ne doutais plus, après avoir trouvé cet escalier, que je n'eusse bel et bien rencontré le tombeau du Dieu Grand tant cherché par Mariette qui n'avait pas eu le bonheur de le rencontrer. Le tombeau formait un rectangle ayant une longueur intérieure de 13m30 du nord au sud, et une largeur également intérieure de 11m80 de l'est à l'ouest. Ce rectangle était bâti sur trois côtés, le nord, l'est et le sud : le côté ouest n'offrait aucune construction. Les chambres au nombre de 14 étaient de dimensions inégales : il y en avait cinq du côté est, cinq du côté sud et seulement quatre avec l'escalier du côté nord. Ces chambres laissaient entre elles un grand espace vide qui était la cour centrale et c'est jusqu'au sol de cette cour que descendait l'escalier situé à l'angle nord-ouest. C'était le plan d'une habitation magnifique pour ce temps-là, habitation primitive qu'on retrouve à peu près la même dans presque tous les pays, mais où l'on voit déjà la recherche de certains agréments dans l'ordre architectural. On voit en effet dans ce tombeau apparaître le pilastre, sans aucune autre raison de sa présence que l'effet obtenu pour la décoration. On n'était pas encore arrivé à l'emploi régulier du pilastre, comme dans la tombe immense de Set et de Horus, ou dans celle de Perabsen dont je parlerai tout à l'heure : on ne faisait que s'essayer, car il n'y a que sept ou huit chambres dans lesquelles on ait employé le pilastre. Un autre ornement employé dans toutes les chambres nord et sud, aux murs est comme aux murs ouest, consiste dans une sorte de niche profonde à peine de 0m02, large de 0m40 environ et haute de plus de 1m50. J'ai en vain recherché l'utilité de ces niches si peu profondes, et je dois dire que je ne l'ai même pas soupçonnée : un moment j'ai eu l'idée qu'elles avaient été ménagées pour y installer des stèles, ainsi que cela avait été fait dans le tombeau du roi Serpent ; mais je n'ai pas trouvé le moindre indice de ces stèles et je ne vois pas d'ailleurs pourquoi chacune des chambres nord et sud en eût contenu deux, l'une orientée vers l'est, l'autre vers l'ouest. Je

ne puis donc voir dans ces niches qu'une tentative de décoration naïve.

Une particularité que je ne dois pas oublier dans la description de ces chambres, c'est que les deux chambres extrêmes du côté est, l'une au nord. l'autre au sud, étaient murées, sans aucun escalier permettant d'y descendre, et que ceux qui voulaient y descendre devaient s'y laisser tomber. La présence de ces chambres murées, sans aucune issue, me fit penser à la chambre que Mariette avait rencontrée, murée de même, à l'extrémité nord-est du temple de Seti I[er], à Abydos ; je pensai aussi à l'escalier qui se trouve à l'extrémité nord-ouest de ce temple, si l'on se borne à la construction voulue par le fondateur, et je vis que le plan était le même, que l'architecte de ce merveilleux temple n'avait eu qu'à regarder le tombeau d'Osiris pour trouver l'idée de sa construction. Il va sans dire que la différence des époques et les progrès faits dans l'art de bâtir ont apporté bien des changements dans le plan primitif, mais l'idée architecturale est bien la même primitivement et Mariette n'avait pas si grand tort de rechercher le tombeau d'Osiris dans la chambre murée du temple de Séti I[er].

A l'extrémité sud du côté est, l'état des murs me permit de faire une constatation rendant absolument certaine l'affirmation que l'incendie qui ravagea ce tombeau fut allumé par les moines Coptes. Les murs de la chambre cotée E sur le plan étaient détruits au nord et à l'ouest : le mur ouest avait était rasé presque jusqu'à terre, sans doute afin de permettre aux spoliateurs d'aller et de venir librement, car il ne faut pas oublier que cette chambre était complètement murée. La partie détruite de ce mur ouest, à l'angle nord-ouest, ne portait que très peu la trace de l'incendie ; au contraire les autres murs, le mur nord, le mur est et le mur sud dans sa partie sud-est, témoignaient de la violence du feu. En particulier le mur nord, qui sans doute avait été bâti moins solidement, avec des briques peut-être moins résistantes que les autres, était tombé en partie dans la chambre E. Or, de deux choses l'une, ou l'incendie avait été allumé au moment de l'enterrement, comme le vou-

drait le système de M. de Morgan, ou bien il a été allumé par les spoliateurs. S'il avait été allumé au moment de l'enterrement, les spoliateurs du VIe siècle en auraient emporté les débris tombés dans la chambre E, lorsqu'ils ont spolié cette chambre ; ils ne l'ont pas fait, donc l'incendie doit être reporté à une époque postérieure. Cette question de l'incendie joue un rôle très important dans l'espèce, car, selon qu'on adopte l'une ou l'autre théorie, d'importantes conclusions en ressortent pour l'histoire et l'appréciation des mœurs. Je crois, pour ma part, qu'il y eut de multiples incendies dans le monument que j'ai découvert et qui est le tombeau d'Osiris : le feu fut mis dans la cour centrale et dans chacune des chambres en particulier. Qu'il ait été mis dans la cour centrale, c'est ce que prouve le nettoyage des cendres au crible, ce que j'ai déjà mentionné ; qu'il ait été mis dans chaque chambre en particulier, c'est ce que prouve aussi la manière dont ces chambres avaient été pillées. Ainsi les chambres est, à l'exception de la chambre E, n'avaient été incendiées que d'une façon très sommaire, car j'ai retrouvé encore en place les grandes jarres qui les remplissaient, noircies, fêlées par l'incendie, mais toujours debout et quelques-unes coiffées encore de leurs bouchons côniques. Dans la chambre I, située au nord du tombeau, j'ai trouvé le bois que l'on avait amoncelé pour y mettre le feu et qui n'avait brûlé que fort imparfaitement, parce que les spoliateurs s'étaient trop hâtés de déverser dans cette chambre le sable qu'ils enlevaient d'ailleurs. Au contraire, l'incendie allumé dans la cour centrale, au milieu, avait tout consumé : c'est cet incendie qui fut allumé tout d'abord et qui produisit cet amas considérable de cendres trouvées à l'est et dans le fond de cette cour.

On n'avait donc déblayé que le haut des chambres latérales, si elles étaient ensablées, et l'on avait fait porter tout l'effort de la spoliation et du pillage sur la cour centrale pour la simple raison que c'était là que se trouvait le mobilier proprement dit du tombeau. Toutes les chambres latérales étaient en effet occupées en grande partie par d'énormes jarres ayant environ,

coiffées de leurs bouchons, 1ᵐ30 de hauteur, maintenues debout par le sable qu'on avait amoncelé au pied de chacune d'elles : il n'y avait donc pas grande place pour le dépôt des menus objets qui composaient en grande partie l'ameublement de la tombe. Au contraire, la cour centrale qui avait environ 10ᵐ50 de longueur sur 8ᵐ65 de largeur offrait amplement l'espace nécessaire pour y déposer les meubles que la piété des parents, des amis ou des descendants avait accumulés dans le tombeau d'Osiris, s'il en faut juger par les débris en nombre considérable que j'y ai rencontrés. La preuve qu'il en était ainsi, c'est que les spoliateurs ont apporté le plus grand soin à explorer cette cour toute entière : afin de ne rien laisser au hasard, ils avaient construit un mur transversal partant du mur est de la chambre M et aboutissant au mur est de la chambre G : du milieu de ce mur environ jusqu'à la chambre J, mur ouest, un second mur construit en arc de cercle limitait encore l'espace trouvé trop considérable par les spoliateurs pour être déblayé d'une manière profitable. Pourquoi tant de soins, sinon parce que le lieu valait la peine prise ? pourquoi au contraire tant de négligence dans l'exploration des chambres latérales, sinon que ces chambres ne semblèrent pas aux pilleurs dignes de plus grands soins ? et ils avaient raison, puisque je n'ai rien trouvé au fond de ces chambres, moi qui les ai fait fouiller jusqu'au sol. Et comment les spoliateurs étaient-ils si bien renseignés, sinon parce qu'ils connaissaient *de visu* l'ordonnance du tombeau, puisque le culte continuait toujours et qu'eux-mêmes sans doute y avaient pris part à l'époque où ils n'avaient pas encore embrassé la religion chrétienne.

Cette cour centrale offrait une particularité curieuse : de l'angle nord-ouest à l'angle nord-est de cette cour, c'est-à-dire depuis l'escalier jusqu'au commencement de la chambre B, on avait ménagé dans le sol de la cour une grande raînure large de 0ᵐ92, profonde de 0ᵐ10 et longue d'environ 8ᵐ40. Toute la profondeur de cette raînure était encore occupée par du bois, sans doute de cèdre, et dans ces morceaux de bois à moitié calciné on remarquait des attaches en cuivre, fil et clous légers,

destinées sans doute à assembler les diverses planches entre elles ou à être des ornements peu ordinaires. Aux extrémités de ces planches, on voyait clairement qu'il y avait eu bris, que par conséquent il y avait des côtés et peut-être un couvercle [1]. Qu'était le monument indiqué par cette raînure encore remplie de bois, malgré l'incendie, et à quoi servait-il ? Je ne saurais le dire d'une manière formelle et certaine, puisque rien ne l'indiquait, mais je crois qu'il est possible de le suggérer avec assez de certitude. Le temple de Séti Ier dans les chambres annexes de la salle voûtée consacrée à Osiris nous fait voir, représentée sur les murs, la châsse dans laquelle on conservait le chef d'Osiris. Cette châsse était très longue : pour lui faire certaines cérémonies on était obligé de la pencher et de la descendre jusqu'à la portée de l'officiant. La partie supérieure avait été revêtue d'habillements précieux qui la faisait ressembler à nos tabernacles chrétiens, quand ils sont parés du drap d'or ou d'argent, ou de toute autre couleur correspondant à la couleur désignée pour le jour par le rituel. De même, les stèles trouvées à Abydos dans les fouilles préliminaires de la première campagne m'ont fait rencontrer en petit des représentations de la châsse d'Osiris répondant aux grandes images qui décorent le temple de Séti Ier dans les chambres dont il vient d'être question. Est-ce aller trop loin que de présumer qu'on avait encastré dans cette raînure la châsse célèbre contenant la précieuse relique dont se glorifiait Abydos ? Je ne le pense pas : si l'on devait espérer de rencontrer quelque part le chef sacré d'Osiris et la châsse qui le contenait, c'était sans le moindre doute dans le tombeau d'Osiris lui-même, tombeau élevé expressivement pour recevoir ce chef et que j'ai bien retrouvé. Or, les chambres de ce tombeau sont toutes trop petites pour avoir contenu cette châsse, s'il faut s'en rapporter aux représentations que nous en ont conservées les bas-reliefs du temple de Séti Ier et les stèles que j'ai moi-même rencontrées au cours de mes fouilles : seule cette raînure encore remplie

1. Je dis peut-être pour rester dans la juste mesure, car pour moi il n'y a aucun doute que le couvercle se trouvait en effet au-dessus de la châsse.

tout entière du fond de la châsse répond aux conditions voulues. Je peux donc en conclure à peu près certainement, qu'en ce lieu était la célèbre châsse contenant la non moins célèbre relique. Quant à la question de savoir pourquoi on aurait fait choix d'une châsse de proportions aussi démesurées pour y renfermer une tête ayant aussi peu de volume, je ne me charge pas de la décider : je constate simplement les observations qu'il m'a été loisible de faire au cours de mes fouilles, et je m'efforce de rendre vraisemblablement logiques les conclusions que j'en tire.

Le 2 janvier 1898, vers 4 heures et demie de l'après-midi, comme j'étais occupé à relever les mesures de la chambre H, où l'on venait d'achever le déblaiement, un ouvrier vint tout à coup me dire que de l'autre côté du tombeau on venait de trouver une pierre couverte d'inscriptions. Je m'y rendis aussitôt et je vis en effet une pierre de granit large d'environ $0^{m}10$ sur laquelle il était facile de voir des hiéroglyphes, car, pour les rendre plus visibles, on avait pris soin de les rehausser de blanc. Je fis hâter les fouilles le plus possible, car le peu d'épaisseur de la pierre me disait assez que ce n'était pas la face véritable du monument qu'on trouvait ; mais le soir était arrivé et je dus congédier les ouvriers avant de savoir ce qu'était réellement la trouvaille qui venait d'être faite ; il y avait en effet beaucoup de sable à enlever tout alentour et il ne suffisait pas de creuser à cet endroit pour voir apparaître le monument. Je ne vis que le lendemain ce qu'était cette pierre de granit. Au lieu de rencontrer une simple pierre, j'avais rencontré un monolithe en granit gris, mesurant environ $1^{m}77$ en longueur, $0^{m}88$ en largeur et haut d'environ $0^{m}95$. Le monolithe avait été renversé sur le côté gauche et c'était l'inscription du côté droit qui était apparue la première. Afin de le pouvoir considérer à mon aise, je le fis remettre en place tel qu'il devait être, et alors je vis, couché sur un lit à tête et à pieds de lion, un personnage jeune d'aspect, momifié, les deux mains sortant de la gaîne et tenant des insignes, coiffé de la couronne blanche, symbole de la royauté de la Basse Egypte. Deux éperviers étaient à la tête, deux autres aux pieds, et l'on apercevait les pieds d'un cinquième oiseau au milieu du

corps. Dès que j'eus vu la statue couchée sur le lit funèbre, je n'eus aucune difficulté à reconnaître Osiris, car je revis aussitôt dans mon esprit le tableau de la première chambre annexe de Sokaris, muraille ouest, où est représenté ce même lit funèbre, sur lequel Osiris est étendu. D'ailleurs, je ne tardai pas à voir que chacun des personnages de ce groupe portait son nom inscrit à côté de lui. Près de l'épaule gauche de la momie couchée sur le lit, dans un rectangle était écrit : *Asar*, *ouonnofer mâkherau*, c'est-à-dire : *Osiris l'être bon, juste de voix*, épithète qui ne se donne qu'aux morts ; devant chacun des quatre éperviers, il y avait ce qu'on appelait autrefois une bannière royale, ce qu'on appelle aujourd'hui un nom de double, c'est-à-dire un nom inscrit dans la partie supérieure d'un rectangle pendant que la partie inférieure représente l'entrée d'une maison, le tout surmonté d'un épervier : l'épervier étant le symbole de Horus, on doit comprendre que l'on a voulu représenter Horus en personne dans sa fonction de *Nedj hi-tef*, c'est-à-dire de vengeur de son père ; enfin à droite du cinquième oiseau qui est tourné vers la figure d'Osiris, au-dessus du nom de celui-ci, on lit : *Isit*, c'est-à-dire Isis, et ce nom est déterminé par la femme. Il n'y a donc aucun doute à avoir : tous les acteurs du drame concernant Osiris, sa mort et la vengeance qui en fut tirée, sont ici nommés, à l'exception de Set le meurtrier, pour la simple et bonne raison que Set n'avait aucun rôle à jouer dans les funérailles de celui qu'il avait traîtreusement mis à mort. La trouvaille de ce lit funèbre rendrait absolument certaine l'identification de la tombe trouvée avec celle d'Osiris, si j'avais pu désirer encore une preuve. Que serait en effet venu faire ce lit dans un tombeau autre que celui d'Osiris ? On a déjà ouvert bien des tombeaux, jamais on n'a rencontré jusqu'ici un seul tombeau dans lequel fut un monument de cette importance et aussi bien déterminé que celui-là, et qui ne se serait pas rapporté au personnage possesseur de la tombe. D'ailleurs, c'est la première fois qu'on rencontre un monument de cette valeur dans un tombeau. Le fait est donc bien hors de doute, c'est bien le tombeau d'Osiris, et non pas un autre, que j'ai eu

le bonheur de rencontrer durant la troisième campagne des fouilles à Om el Ga'ab.

Ce lit funèbre appartient-il à l'époque primitive d'Osiris ? Je ne le crois pas et je n'ai jamais dit une seule parole qui pût faire présager que j'avais la moindre idée d'attribuer le monument à cette époque ; mais je le crois archaïque, que cet archaïsme ait été voulu ou non. Je ne le dis point sans raison. Tout d'abord, les deux têtes de lions qui sont à l'avant du lit sont traitées de manière à le donner à penser : elles sont d'un réalisme effrayant que l'on n'est pas habitué à retrouver sur les autres monuments où le lion est représenté ; l'artiste n'a fait que le juste nécessaire pour faire sortir de la pierre ce qu'il cherchait à en faire sortir et, je dois le dire, il y a réussi d'une manière surprenante. Je pourrais faire la même observation à propos des éperviers qui sont traités fort sommairement. De plus, le sculpteur en représentant les mains d'Osiris qui sortent de la gaîne de la momie ne les a pas placées dans l'axe de la figure : elles sont au contraire portées un peu plus à droite sur le côté droit de la poitrine. Je crois qu'un artiste, comme l'Egypte en a compté par centaines, c'est-à-dire au courant des règles les plus élémentaires de son métier, n'eût pas placé les mains de la sorte, mais les eût au contraire placées dans l'axe de la figure. Enfin, l'un des deux insignes que tient Osiris, le fouet, a une forme qui, je crois, est nouvelle : il se compose d'un manche au bout duquel sont dix petites boules en je ne sais quelle matière, et ces boules sont suivies d'une double lanière. Tout le monument, d'ailleurs, est massif au suprême degré, quand il eût été si facile à un artiste, même égyptien, de lui donner un air de légèreté. Voilà quelles sont les raisons que j'ai de croire à l'archaïsme du lit, voulu ou non.

Il y aurait peut-être eu une possibilité de juger si cet archaïsme avait été prémédité et intentionnel, ou, si au contraire, il n'a pas été recherché ; on eût pu en effet le voir dans les inscriptions placées sur le bord du lit, des quatre côtés, car ces inscriptions contenaient six fois le nom ou prénom d'un roi ; mais, comme toujours en pareil cas, c'est la partie la plus inté-

ressante d'une inscription qui manque, et ici on avait si bien martelé toutes les premières parties des quatre inscriptions jusqu'au nom du roi inclusivement, qu'il est impossible de le lire. On ne distingue qu'un seul signe dans le cartouche prénom, le disque du soleil, et qui se lit *Râ*; mais ce nom de *Râ* entre dans tant de prénoms royaux qu'on est plus qu'embarrassé. Il est beaucoup plus facile de juger au contraire les hiéroglyphes qui composaient la seconde partie des inscriptions : ces hiéroglyphes sont de bonne facture, quoique un peu grêles, et font penser de suite aux meilleures époques de l'art égyptien, c'est-à-dire à la XVIIIe, à la XIXe, à la XXVIe et peut-être à la XIIe dynastie. S'il en était ainsi, l'archaïsme de la sculpture aurait été voulu. Mais une chose s'oppose à ce que j'attribue à ces dynasties le monument en question : si l'on veut prendre la peine de regarder les hiéroglyphes des noms de chacun des personnages, on a vite fait d'observer qu'ils sont d'une tout autre facture, qu'ils accusent une certaine inexpérience dans l'art de graver le granit, que les hiéroglyphes n'ont pas assez de profondeur pour attirer la vue, ce que j'ai pu vérifier par moi-même, car je suis resté quatre ou cinq heures sans voir le nom d'Isis, et deux heures sans m'apercevoir des autres noms, et ce que le lecteur pourrait vérifier par lui-même si cette brochure comportait des illustrations, car les hiéroglyphes ne sont pas venus à la photographie, quand les autres ressortent au contraire admirablement. D'où je crois pouvoir reporter à l'Ancien Empire la facture du monument qu'un roi inconnu usurpa ensuite, ce qui n'est pas extraordinaire en Egypte. D'après la formule du protocole des inscriptions latérales, j'avais cru pouvoir attribuer à Séti Ier l'usurpation du monument ; mais outre que ce Pharaon n'a pas usurpé un très grand nombre de monuments, si même il en a usurpé un seul, une raison péremptoire s'oppose à la lui attribuer, car le cartouche-nom ne saurait comprendre tous les signes qui entrent dans le nom de Séti Ier. J'eus l'occasion de dire à M. Loret, directeur actuel des Musées en Egypte, quel était mon sentiment à cet égard et c'est sur ce sentiment qu'il s'est basé pour envoyer au

gouvernement égyptien la dépêche où, après avoir reconnu l'authenticité de la découverte du tombeau d'Osiris, il attribuait le lit, qu'il n'avait pas vu, à l'époque des Ramessides. Je lui laisse la responsabilité de son affirmation.

Le lit d'Osiris est en grande partie intact, les spoliateurs ayant reculé devant la difficulté qu'il y aurait eu à le briser : ils se sont contentés de détériorer les éperviers dont je trouvai l'un dans la couche supérieure des décombres vingt jours avant de trouver le monument lui-même ; l'ayant rapproché de sa base, il se trouva si bien en place au côté droit de la tête qu'il se tint de lui-même en équilibre. Au contraire, l'oiseau du milieu du corps, celui qui représentait Isis faisant l'acte que lui attribue la légende égyptienne, avait complètement disparu et il n'en restait que les pattes : évidemment son acte avait paru trop scandaleux aux yeux des spoliateurs. La barbe postiche d'Osiris a aussi disparu dans la spoliation, de même qu'une partie de la bouche et du nez ; mais rien ne sera plus facile que de restaurer ces dernières mutilations, et même toutes celles qu'a subi ce monument précieux et unique en son genre, si l'on veut en faire la restauration.

Fidèle à mon principe de conserver intacts les monuments que je découvrais, comme je ne pouvais songer un seul moment à faire transporter ce lit d'Osiris à Gizeh, sinon en Europe, je fis construire tout autour, des murs de briques et j'eus soin d'appuyer des briques sur le haut des personnages et d'en faire ajouter par dessus quatre ou cinq lits afin de prévenir les dégâts possibles ; puis, le lit une fois préservé, je fis remplir de sable tout le tombeau. Aussi personne ne peut dire jusqu'à présent, sinon mon compagnon, M. A. Lemoine et moi, avoir vu le lit ou même le tombeau d'Osiris. Ce n'est que partie remise, puisque le gouvernement égyptien a décidé de faire transporter le lit d'Osiris au musée de Gizeh [1]. Ce qui serait vivement à désirer, ce serait que le gouvernement d'un pays qui a la grande gloire

1. A l'heure où je corrige les épreuves de cette brochure, le musée de Gizeh a fait retirer le monument, m'a-t-on dit, ce qu'il n'avait pas encore fait au moment où j'écrivais (25 septembre 1898).

de posséder les monuments les plus anciens du monde jusqu'à présent connus, c'est-à-dire le tombeau d'Osiris et celui de Set et de Horus, les fit restaurer autant que cela est possible, par exemple comme on l'a fait à Saqqarah pour les tombeaux de Ti et de Mera et bien d'autres, comme on l'a fait aussi pour la pyramide d'Ounas, afin que ces deux tombeaux pussent être visités par les touristes, étudiés par les savants qui ne voudraient pas s'en tenir à mes descriptions, mais voir par eux-mêmes : l'argent que l'on dépenserait ainsi serait de l'argent utilement et sagement dépensé, car l'homme ne vit pas seulement de pain et un gouvernement peut sans crainte se préoccuper de tout ce qui intéresse l'humanité.

Les objets trouvés dans ce tombeau n'ont été en rapport ni avec la richesse qu'on pouvait prévoir, ni surtout avec la célébrité du lieu. Le lecteur comprendra par lui-même pourquoi il en a été ainsi. Cependant, si l'art y a beaucoup perdu, l'histoire n'a perdu que beaucoup moins : des objets, pour être calcinés, n'en sont pas moins des objets qui peuvent enseigner à quel point en était rendue la civilisation à cette époque ; des objets fragmentaires, s'ils perdent une partie de leur valeur, nous peuvent aussi renseigner sur la perfection du travail, sur la méthode employée et sur bien d'autres points. Il est et il sera éternellement déplorable que le tombeau d'Osiris ait été l'objet d'une spoliation aussi sauvage, aussi brutale et aussi complète ; mais l'esprit humain saura tirer d'aussi importantes conclusions des objets fragmentaires ou calcinés que des objets entiers ou intacts. Pour ce qui regarde l'histoire politique en particulier, les objets dédaignés par les spoliateurs nous ont conservé des inscriptions aussi intéressantes qu'antiques et nous ont en particulier rendu le nom de plusieurs des Pharaons de cette lointaine époque, portant de vingt-cinq à trente environ le nombre des rois révélés par les trois années de fouilles à Om el Ga'ab.

V

La grande butte explorée de fond en comble dans toute la partie recouvrant des tombeaux et en outre dans celle qui pouvait renfermer des objets antiques, je me mis en devoir de faire exécuter des sondages afin de ne rien laisser d'inaperçu. Il me restait en effet divers endroits dont je ne m'étais pas rendu suffisamment compte, notamment au sud, entre la grande colline et les petits plateaux s'étendant jusqu'à la cinquième butte dont je parlerai tout à l'heure, au sud-ouest entre le tombeau de Qâ et celui de Set et de Horus, le long du grand côté est de la dépression ellipsoïdale, à l'ouest de la quatrième colline et enfin au nord-ouest où il me semblait que devait exister un tombeau peut-être considérable.

Au sud de la grande colline, je commençai par un déblaiement complet ; puis, voyant qu'il ne donnait rien, je fis exécuter de larges sondages, distants les uns des autres d'environ un mètre et, tant qu'on ne trouva que du sable, on continua de sonder, mais dès qu'on commença de trouver des tessons de pots je fis enlever tous les décombres : il n'y avait rien autre chose que des fragments de poterie et quelques poteries complètes. Dans les plateaux qui séparent la quatrième colline de la cinquième, il n'y avait également rien : les sondeurs trouvèrent partout la montagne à moins de $0^{m}50$ de profondeur. L'année précédente, c'est-à-dire pendant la saison de fouilles 1896-1897, j'avais laissé sans le sonder tout le côté est de la dépression ellipsoïdale dans laquelle se trouvait le tombeau de Set et de Horus : je craignais de mettre à découvert des tombeaux que je n'aurais pas pu fouiller faute de temps et d'argent, indiquant ainsi aux indigènes les bons endroits et les leur laissant comme une proie dont il leur serait facile de s'emparer, car ils auraient toujours réussi à déjouer la surveillance pendant les nuits où le clair de lune leur aurait permis de fouiller. De ce côté là également, on rencontra partout la montagne à très peu de profondeur. Comme j'avais fait sonder l'année précédente sur les trois autres côtés

du tombeau de Set et de Horus, je savais qu'il n'y avait absolument aucune tombe. Cette absence de tombeaux autour de ce magnifique monument ne laisse pas que de suggérer certaines réflexions : de tout temps en Egypte, aussi loin que nous pouvons remonter dans l'antiquité, les Pharaons réunissaient autour d'eux dans la mort leurs parents, leurs favoris et ceux de leurs serviteurs qui avaient mérité par leurs services cet excès d'honneur. A Om el Ga'ab même, la tombe d'Osiris était entouré de nombreux tombeaux, nous le savons maintenant ; les rois Mânes, comme le roi Serpent, le roi Den, le roi Qâ et le quatrième dont on ne sait pas lire le nom, étaient entourés de tombeaux nombreux ; les deux premiers en avaient des quatre côtés, les deux derniers seulement au nord.

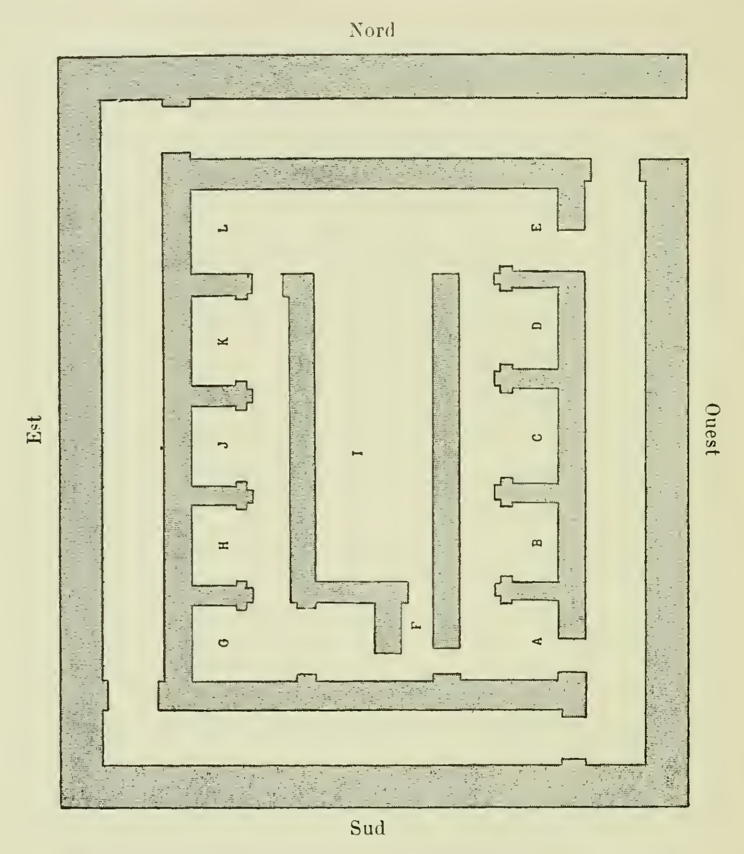
D'où vient donc que le tombeau de Set et de Horus restait solitaire, alors que la richesse et la splendeur de ce monument admirable semblaient inviter à se faire enterrer aux alentours ? Il me semble que la raison doit en être cherchée dans le rôle funeste que la tradition attribue à ces deux Dieux qui, pour se venger l'un de la mort de son père, l'autre de l'outrage de son frère en faisant triompher la civilisation qu'il prônait, remplirent l'Egypte de crimes et de sang. Ils ont été les maîtres de l'Egypte, on leur rendit les honneurs dûs à leur rang, on ne les priva point, bien au contraire, du culte que l'on rendait aux morts, les objets magnifiques trouvés dans leur tombeau le prouvent surabondamment ; mais il n'y eut point l'expansion populaire qui s'était manifestée en faveur d'Osiris : on ne leur donna que ce qu'on ne pouvait leur refuser et on les mit côte à côte après leur mort, comme le disent les inscriptions trouvées sur les bouchons : « *Ils ont paru, les deux Dieux, se combattant à coups de leurs deux casse tête ; ils se sont reposés ici, dans ce tombeau* ». Après quarante ans de luttes intestines, les habitants de l'Egypte en avaient eu assez, ils avaient forcé l'oncle et le neveu à faire la paix, à se partager l'Egypte, et, après leur mort, ils ne s'étaient pas privés du plaisir ironique de réunir ensemble ceux qu'ils appelaient les deux Dieux, les deux combattants, etc. Et jamais personne ne songea un seul moment à mettre sa tombe sous la

protection de ces deux adversaires si longtemps irréconciliables. Ce tombeau était éloigné de 95 mètres environ de celui qui en était le plus rapproché ; il commençait à peu de distance, à 4 mètres à peu près en dehors de la ligne perpendiculaire tombant sur l'extrémité des tombes situées au sud du plateau qui suivait la grande colline, alors qu'il eût été si facile de réunir tout le monde dans les mêmes lieux ; mais on ne pouvait mettre le meurtrier à côté de sa victime et, si l'on exila Horus du tombeau de son père, c'est que l'on se souvenait de sa sauvagerie et des désastres qu'elle avait accumulés sur la terre d'Egypte.

A l'ouest de la grande colline et au plateau qui suivait, les sondages non plus ne firent rien apparaître : partout la montagne. Au sud-ouest, il en fut également de même, malgré les tessons qui couvraient le sol et qui auraient pu donner à penser que là se trouvaient des tombes. Il ne restait plus que le côté nord, à l'extrémité ouest. Là, on apercevait une sorte de cuvette faite par le tassement naturel du sable qui faisait présager la découverte d'un tombeau que l'on trouva en effet : c'est à ce signe ou à d'autres semblables qui ne trompent jamais un œil exercé, qu'on reconnaît de prime abord les endroits à fouiller. Quand on eut enlevé 1^m70 de sable très compact et très résistant, on découvrit les premières briques des murs. Contrairement à ce qui avait eu lieu pour les autres grands tombeaux explorés au cours des fouilles pendant les trois années, les spoliateurs qui n'avaient eu garde d'oublier ce tombeau n'avaient pas bâti de mur pour empêcher l'envahissement du sable ; le plan du tombeau suffit pour rendre compte de cette particularité : on s'était contenté de démolir, mais assez peu, les murs extérieurs et la ruine n'avait guère porté que sur les murs intérieurs du tombeau proprement dit.

Ce tombeau avait également le plan d'une maison, mais d'une maison fortifiée. Il se composait d'une grande enceinte longue intérieurement de 15^m94, large de 13^m91 aussi intérieurement, haute de 2^m48 environ, épaisse de 1^m56 à l'ouest et 0^m90 au nord et au sud et seulement de 0^m80 à l'est. Aucune porte n'y donnait entrée, ni aucun escalier : pour y descendre, il fallait

faire un saut de sept pieds environ. Le sol de cette enceinte était également bas, sauf à l'est où à 5 mètres du mur sud, il s'exhaussait de 0^m12, ce qui réduisait la hauteur du mur de l'enceinte qui est de 2^m30 à 2^m18. La construction de cette enceinte ne différait pas de celle du tombeau, et celle-ci était



Plan du tombeau de Perabsen. (Echelle : 0^m005 par mètre).

identique à celle des autres tombeaux, mêmes briques, même appareillage, même crépissage. Sur ses quatre côtés, l'enceinte avait intérieurement à ses murs et extérieurement aux murs opposés, des pilastres, mais ces pilastres, de mêmes dimensions moyennes que ceux des tombeaux d'Osiris, de Set et de Horus,

pour ce qui regarde l'avancée et la largeur, avaient ceci de particulier qu'ils n'avaient qu'une hauteur de 0m50 environ et qu'ils étaient plus larges en bas qu'en haut. La largeur du couloir séparant les murs de l'enceinte est de 1m50 environ, largeur qui diminue lorsque les pilastres opposés s'avancent l'un vers l'autre.

On entrait dans la maison proprement dite du mort, c'est-à-dire dans le tombeau, par deux portes, toutes deux situées à l'ouest, ce qui est contraire aux usages ordinaires des Egyptiens qui réservaient le côté ouest pour y mettre la stèle. Ces deux portes avaient été bouchées par les spoliateurs qui avaient d'abord fouillé l'enceinte et qui avaient dû agir de la sorte pour éviter l'envahissement du sable : je pris la méthode opposée, je fis d'abord fouiller les chambres du tombeau et je réservai l'exploration de l'enceinte pour la fin : la raison que j'avais d'agir de la sorte était que le tombeau était rempli par trop de sable pour que l'enceinte pût le contenir et je voulus faire enlever et transporter au loin tout le sable qu'il serait possible d'enlever de l'intérieur ; quand cela fut fait, je fis dégager deux côtés de l'enceinte et j'y fis jeter le sable que j'enlevais de l'intérieur.

Je n'entreprendrai pas de décrire ici le tombeau de Perabsen, car c'est le nom de ce Pharaon que je rencontrai exclusivement à tout autre dans ce tombeau. Le lecteur verra de lui-même sur le plan comment étaient disposés les chambres et les corridors, que les chambres latérales étaient construites de la même manière que celles des tombeaux de Set et de Horus dont j'ai donné un plan approximatif dans ma seconde brochure et qu'elles se trouvaient à l'est et à l'ouest de chaque côté de la chambre où reposait le cadavre. Ces deux séries de chambres étaient bâties sur un plan identique, mais au lieu d'être en nombre égal il y en avait une de moins à l'est qu'à l'ouest, soit quatre à l'est et cinq à l'ouest. Un simple corridor placé au nord permettait la libre entrée dans toutes les chambres du tombeau : un pilastre se trouvait situé vis-à-vis des portes donnant accès dans la chambre où reposait le corps et dans les chambres latérales de l'est. La chambre sépulcrale proprement dite n'avait pas de communication avec les appartements de l'est et de l'ouest : de chaque côté

le mur continuait jusqu'au mur sud. Pour entrer du corridor G dans la chambre sépulcrale H, il fallait passer par un corridor très étroit F qui débouchait dans cette chambre. Toutes les chambres avaient été démolies en quelque partie : dans les chambres E et L, les murs qui fermaient ces chambres du côté de la chambre sépulcrale avaient été complètement démolis : les spoliateurs n'avaient pas eu la patience de retourner sur leurs pas et avaient préféré abattre les murs, ce qui ne dut pas leur être par trop difficile. D'ailleurs ces deux murs de la chambre sépulcrale, surtout le mur est, avaient beaucoup souffert et on les avait sondés, quand on ne les avait pas abattus, pour voir s'ils ne renfermaient pas quelque trésor. Cette persistance à rechercher des objets précieux dans les murs, jointe à ce fait que j'ai recueilli l'année dernière quantité de feuilles d'or dans l'intérieur d'un mur de terre battue, me porteraient assez à penser que les Egyptiens avaient la coutume de déposer dans certaines parties du mur des objets de fondation, même à cette lointaine époque, et que les spoliateurs chrétiens avaient reçu de leurs pères connaissance de ce fait par la tradition. Quoiqu'il en soit, les sondages existent bien certainement et sont dûs à une cause. Les spoliateurs avaient bâti des murs et fermé presque toutes les portes de l'ouest ; au contraire ils n'avaient rien construit dans les portes des chambres de l'est : ce m'est une raison de croire que la spoliation porta surtout sur les premières chambres. En effet, je ne trouvai presque rien dans ces chambres, sauf des bouchons côniques ou en forme de calotte sphérique, tous marqués au nom du roi Perabsen, et quelques fragments de vases en pierre. Du côté est, les spoliateurs avaient apporté trop de précipitation dans leur œuvre de destruction et de pillage et avaient complètement oublié le mobilier de la chambre I. Cet oubli me récompensa quelque peu de mes travaux, car je trouvai dans cette chambre des vases en cuivre, des vases en pierre, des objets en grès émaillé, notamment de petites perles dont quelques-unes étaient jaspées, etc.

Je rencontrai aussi dans ces chambres, couchées à la porte, de petites jarres comme celles que j'avais déjà trouvées dans le

tombeau de Set et de Horus, mais je n'ai nullement trouvé une seule grande jarre comme celles du tombeau de Den, du tombeau d'Osiris, même du tombeau de Set et de Horus. Peut-être ce fait donnerait-il occasion à faire quelques observations ; mais le pillage a été si complet qu'il vaut mieux s'abstenir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un certain nombre d'objets trouvés dans ce tombeau de Perabsen n'appartenaient évidemment pas au mobilier de cette tombe, en particulier les stèles de femmes qui avaient été employées à construire les portes bâties par les spoliateurs et qui de ce fait ont tellement été frottées qu'on ne peut en tirer aucun renseignement. Evidemment ces stèles provenaient des tombeaux entourant la tombe d'Osiris : ce sont toutes des stèles de femme qui ont peut-être été apportées des tombeaux situés à l'est ainsi que je l'ai dit plus haut. On avait pris un tel soin de tout piller, sauf dans les chambres de l'est, que je n'ai pas rencontré le plus petit ossement du squelette qui devait cependant reposer dans ce grand et magnifique tombeau.

La tombe de Perabsen était couverte en bois, du moins pour les chambres latérales : la chose est absolument certaine pour les chambres latérales ouest, puisque j'ai trouvé le bout des pièces de bois encore en place dans le mur ouest de ces chambres : si je ne l'ai pas rencontré dans les chambres est, cela vient de ce que les murs de ces chambres étaient démolis dans la partie supérieure. Ainsi que dans le tombeau de Set et de Horus, ces pièces de bois étaient d'inégale grosseur et inégalement distantes les unes des autres. Je n'ai pas trouvé trace de branches de sycomore ou de palmier qui auraient été disposées au-dessus des pièces de bois : il faut sans doute croire ou qu'il n'y en avait pas ou que les spoliateurs les ont emportées. En était-il de même pour la chambre sépulcrale ? Il n'y a aucune raison pour que, les chambres latérales ayant été couvertes, la chambre sépulcrale ne l'ait pas été, car elle était la chambre la plus importante du tombeau, mais je n'ai fait aucune observation tendant à prouver qu'il en était ainsi et le lecteur comprendra de lui-même que je ne pouvais en faire aucune, les murs étant démolis. L'enceinte, elle, n'était certainement

pas couverte, rien ne l'indiquait et les murs extérieurs de cette enceinte n'avaient que très rarement subi un essai de démolissage. Il est facile d'ailleurs d'en comprendre la raison : l'enceinte protégeait la maison, mais ne la formait pas ; si dans l'espèce, l'enceinte du tombeau eût été couverte comme les chambres, on n'aurait pu entrer dans la tombe, puisqu'il n'y avait pas de porte permettant d'entrer dans l'enceinte.

J'en aurai terminé avec le tombeau de Perabsen, lorsque j'aurai attiré l'attention du lecteur sur deux particularités. La première est que, du côté ouest de l'enceinte, on a trouvé une énorme quantité de morceaux de vases en pierre et que quelques-uns de ces morceaux se rapportaient à d'autres fragments trouvés dans le tombeau, preuve que les spoliateurs avaient rassemblé là presque tous les vases de la tombe de Perabsen et les avaient brisés et presque réduits en miettes, si ces vases n'étaient déjà cassés. Il y avait là des vases de formes très particulières, et, comme j'ai rencontré dans les fouilles de la première année des objets de formes et de matières identiques, il est bien certain que ce tombeau est de la même époque que ceux trouvés la première année dans le cours des fouilles. Or, ceux qui veulent continuer d'attribuer ces tombeaux à la IIIe dynastie doivent se rendre compte de ce fait : on possède des objets de cette dynastie trouvés par divers fouilleurs, comment se fait-il que pas un seul ne ressemble à ceux que j'ai trouvés à Om el Ga'ab ? De même pour la seconde dynastie, on doit se demander comment il se ferait qu'il y ait eu une révolution industrielle assez rapide pour changer les usages de tout un peuple en si peu de temps, car si les objets trouvés à Om el Ga'ab sont de la IIe dynastie, il faut admettre de toute nécessité que cette révolution s'est accomplie en peu de temps. De plus comment se ferait-il que j'ai trouvé la première année dans une tombe qui n'était pas la sienne un vase déposé au nom de Merbapen, le sixième roi de la Ire dynastie, comme un hommage par lui rendu soit à Osiris, soit à l'un des rois dont j'ai découvert les tombes ? Il n'y a qu'une seule réponse : Merbapen faisait un acte du culte des ancêtres. On ne peut nier que ce

culte des ancêtres ne fût pratiqué en Egypte : ce serait nier la lumière. Que si l'on disait, comme on l'a déjà dit, car on cherche partout de mauvaises raisons pour révoquer en doute un fait qui commence de s'imposer, que si l'on voulait, dis-je, expliquer la présence de ce nom en disant que l'on a parfaitement pu faire cette offrande avec cette dédicace sans que ce roi y soit pour quelque chose, je répondrais qu'alors on eût agi comme agirait quelqu'un qui, voulant offrir un objet à M. X, mettrait sur la carte d'envoi : *De la part de M. Y*, ce monsieur Y étant une tierce personne n'ayant rien à faire avec le donateur. Il est donc impossible de nier que les objets et les tombeaux découverts pendant ces trois années ne soient au moins antérieurs à Merbapen, le sixième roi de la Ire dynastie.

La seconde particularité a trait au nom du roi trouvé sur les bouchons de cette tombe. Ce nom, comme je l'ai dit est Perabsen. Le nom de ce Pharaon était connu par avance par une stèle du musée de Gizeh, celle de Schiri, provenant de Saqqarah : ce Schiri était prêtre du roi Send et de Perabsen. Ce roi Send est connu comme étant de la IIe dynastie ; comme on ne connaissait pas autrement Perabsen, on en a fait un roi de la IIe dynastie, le successeur de Send. D'habitude les prêtres de tel ou tel Pharaon sont attachés à leurs tombeaux, car le mot prêtre doit s'entendre ici comme prêtre du *double* de ce Pharaon. Schiri était donc un personnage chargé de rendre le culte funéraire à Perabsen. Comme le tombeau de Perabsen était à Abydos et que celui de Schiri se trouve à Saqqarah, il n'est guère probable que le personnage en question ait pu exercer les fonctions de sa charge à Abydos lorsqu'il se trouvait à Memphis ; il est au contraire beaucoup plus vraisemblable que le dit Schiri, ayant changé de résidence, ne pouvant plus s'acquitter de la charge qui le retenait à Abydos, troqua le titre de prêtre de Perabsen pour celui de prêtre de Send dont le tombeau se trouve peut-être à Memphis, car l'on s'obstine à chercher les deux premières dynasties à Thinis ou à Abydos, quand Manéthon affirme que le fils de Ménès, Athôtis, fit construire Memphis et la choisit comme capitale. Si donc il en était ainsi, ce n'est pas Perabsen

qui eût vécu après Send, c'est au contraire Send qui serait postérieur à Perabsen. De combien lui a-t-il été postérieur, c'est ce que personne ne peut dire.

Cette hypothèse quoique vraisemblable n'est qu'une hypothèse à laquelle je ne dois pas accorder plus d'importance qu'il ne convient. J'arrive à un fait : dans la stèle de Schiri, le nom de Perabsen se trouve dans l'enroulement elliptique qu'on appelle cartouche ; au contraire sur les bouchons d'Abydos, le nom de Perabsen se lit dans le rectangle contenant dans sa partie inférieure la représentation de l'entrée d'une maison, c'est-à-dire dans ce qu'on appelait autrefois bannière royale et ce qu'on appelle aujourd'hui maison du *double*. Or, le plus éminent et le plus acharné de mes contradicteurs m'avait mis au défi de rencontrer un nom de Pharaon dans un nom de *double*, car j'avais supposé que les noms de *double* et les noms ordinaires avaient dû être la même chose au commencement : je crois que le fait que je viens de signaler est une réponse topique au défi que l'on m'avait porté et que c'est la preuve de la possibilité dont j'avais parlé. Ces bouchons nous présentent encore un autre fait, à savoir que l'épervier qui surmonte d'ordinaire le rectangle dont il est question est ici remplacé par l'animal typhonien. Pourquoi ce changement? Ne serait-ce point parce que Perabsen aurait été l'un des soutiens de Set, l'un de ces *rieurs* qui se moquaient d'Osiris ? La chose paraît bien vraisemblable, surtout si l'on rapproche de ce fait cet autre, à savoir que comme la tombe de Set et de Horus, celle de Perabsen était située à l'écart de toutes les autres, solitaire, car j'ai vainement cherché autour les tombeaux de sa famille, de ses favoris ou de ses grands officiers.

La tombe de Perabsen terminée, il me restait encore à explorer la cinquième colline, située au sud des autres, à peu près perpendiculaire au plateau qui était situé derrière la grande colline. Elle était éloignée de ce plateau d'environ 450 mètres et, comme les autres, elle était recouverte en partie de tessons de vases rouges, de ces vases que les indigènes appellent encore *qa'ab*. Elle avait à peu près 60 mètres de longeur sur 50 mètres

de largeur et tout me faisait présumer que l'exploration de cette colline allait m'occuper pendant le reste du temps que je pouvais passer en Egypte, puisque nous étions vers le 10 février. La colline avait une hauteur moyenne de 4^{m}50 à 5 mètres. Comme je n'avais pas rencontré authentiquement le tombeau d'Isis, l'épouse d'Osiris, je me disais qu'il se pouvait faire que ce tombeau fût caché par cette cinquième colline.

Cependant, du premier abord, je conçus quelques doutes en constatant ce fait que si l'on trouvait des tessons de poteries rouges, nulle part on ne trouvait de fragments de vases en pierre, et je trouvais étonnant que, si cette colline cachait un tombeau fouillé jadis par les spoliateurs, comme semblaient l'indiquer les tessons épars sur le sable, il n'y eût aucun fragment en pierre mélangé aux poteries brisées qui couvraient la moitié ouest de la butte. Cette butte présentait en effet cette particularité que la ligne qui aurait coupé la colline par deux moitiés égales aurait laissé à l'ouest la partie recouverte de tessons, tandis que la partie est n'aurait contenu que des éclats de pierre et était d'une tout autre nature que la partie occidentale. Cette constatation ne laissa pas que de me donner à réfléchir et elle ne fut pas d'un petit poids pour me faire accepter les résultats des sondages que je fis faire.

Au premier abord, croyant à l'existence d'un tombeau, j'avais ordonné que l'on explorât entièrement cette colline, comme j'avais fait faire pour la grande butte : j'y mis deux cents ouvriers pendant un jour. Partout l'on trouva la montagne à une hauteur qui variait entre 0^{m}50 et 0^{m}80 au-dessus de ce que j'étais porté à regarder comme le sol du plateau. Le second jour, pendant qu'un certain nombre d'ouvriers continuaient l'exploration entière de cette butte, voyant que toujours ils rencontraient la montagne, je pris le parti de faire exécuter des sondages afin de voir si réellement on trouverait sous cette butte quelque colline. J'espaçai les sondages d'un mètre en un mètre, afin d'être certain de ne rien oublier, car le moindre des tombeaux que j'avais rencontrés au cours de mes fouilles, avait plus d'un mètre en largeur et en longueur. Quelques-uns de ces

sondages atteignirent une profondeur de trois mètres, et même plus : partout on trouva le sable de la montagne. Le troisième jour, j'employai un nombre d'ouvriers plus restreint et je fis sonder la colline entière, me tenant toujours à l'espacement indiqué d'un mètre entre les sondages. Au sud, au nord, à l'est comme à l'ouest, partout à des profondeurs variables on rencontra la montagne, et de guerre lasse, voyant que je perdais mon temps et qu'il n'y avait plus rien à faire, je fis cesser le travail, ayant vu par moi-même que cette colline n'était pas une œuvre factice des hommes, mais l'œuvre de la nature elle-même. Il n'y avait donc absolument rien à espérer, et je le regrettai vivement car je n'avais pas trouvé ce tombeau d'Isis que je recherchais, ou, si je l'avais trouvé, ce que je crois, rien ne l'avait indiqué à mes recherches.

C'est ainsi que fut achevée l'exploration de la nécropole d'Om el Ga'ab, nécropole qui m'avait réservé et, je le crois aussi, qui avait réservé au monde savant tant de surprises. L'annonce que j'en fis au mois de mai 1896 souleva des tempêtes de contradiction : je courbai le dos et laissai passer le flot des dénégations dont je voyais parfaitement la cause. Depuis, j'ai communiqué certains monuments à des savants de bonne foi, estimant que j'aurais beau élever la voix, elle ne serait pas entendue : ces savants ont étudié impartialement les objets que je leur avais soumis et le résultat de leurs études, pour ce qu'ils ont pu vérifier par eux-mêmes, a été que ces monuments remontaient au moins au sixième roi de la première dynastie. De la première dynastie à la XIIe comme on l'avait dit, il y a plus loin, ce me semble, que de la Ire à celle qui l'avait précédée, c'est-à-dire à ces dynasties des Mânes que l'on avait si étrangement déclarées impossibles à admettre. L'année dernière et cette année, je crois avoir découvert le tombeau de Set et de Horus, puis le tombeau d'Osiris : les mêmes dénégations ont accueilli l'annonce de mes découvertes, on s'est ingénié à découvrir de fausses raisons qui permissent de révoquer en doute les découvertes que j'annonçais ; mais, la découverte du tombeau d'Osiris, a été reconnue comme authentique par le Directeur actuel du musée de Gizeh

et par de nombreux savants étrangers : je saisis ici l'occasion de les remercier publiquement et de les assurer qu'ils n'auront aucun sujet de revenir sur leur croyance, lorsque j'aurai publié les détails de la découverte, car tout concorde non seulement à assurer l'authenticité, mais aussi à justifier l'époque lointaine que j'ai attribuée à mes découvertes de la première année.

Pour achever la saison, je voulus faire fouiller un grand tombeau situé non loin du temple de Séti I[er] au sud-ouest ; j'y transportai mes ouvriers et je fis exécuter des travaux qui me firent découvrir un immense tombeau d'un genre tout à fait particulier, ayant plus de neuf mètres en profondeur. Comme je n'avais pas les instruments nécessaires pour en achever les fouilles, car il me fallait de grandes pièces de bois pour étayer les murs, je remis le travail à une autre année.

Je transportai mes ouvriers à deux kilomètres au sud de ce dernier sîte où j'avais remarqué des tombes à fleur de sol ; je n'y decouvris absolument rien, sinon de grandes cuves en pierre, en grès rouge, et je fus obligé de quitter cet endroit sans l'avoir épuisé.

En finissant, je dois dire un mot de la manière dont j'ai fouillé cette année pour répondre à des bruits que l'on a fait courir sur ma manière de travailler. J'ai employé cette année environ 250 ouvriers, quand il s'est agi d'enlever les décombres qui recouvraient l'endroit où étaient les tombes ; mais j'ai hâte de dire que ce chiffre ne doit pas effrayer les âmes timorées. Excepté une vingtaine d'ouvriers et une dizaine de surveillants, tous les autres étaient occupés à transporter les décombres. Il y avait un surveillant à chaque extrémité de la ligne occupée par les ouvriers qui remplissaient les corbeilles, un autre au milieu, et deux des vingt ouvriers étaient occupés à faire descendre le sable. Ajoutez à cela que mon *reïs* des fouilles allait et venait, que le *mandoub* (l'homme que le musée avait envoyé pour me surveiller) était continuellement là et que moi-même je m'asseyais, par tous les temps, qu'il y eût du vent ou qu'il n'y en eût pas, au haut de la colline, de manière à avoir sous mes yeux les dix-huit ouvriers qui remplissaient les corbeilles.

Si l'on fit jamais plus pour la surveillance, je ne sais pas comment l'on s'y prenait. Et j'étais sur les lieux depuis le commencement du travail jusqu'à la fin, chaque jour. De plus, lorsque j'avais trouvé les tombeaux, je faisais déblayer trois tombeaux à la fois, tant qu'on n'était pas arrivé au niveau des objets ; quand on y était arrivé, je faisais sortir tout le monde et je descendais moi-même dans le tombeau avec le *reïs* des fouilles et mon domestique, dont j'étais sûr, et nous étions trois pour surveiller les trois ouvriers qui remplissaient les couffes. Il n'y avait donc rien à craindre et effectivement, sauf une pointe de flèche en silex très curieuse, on ne m'a absolument rien volé et, si l'on m'a volé cette pointe de flèche, c'est un peu de ma faute, car je l'avais laissée toute la journée dans la corbeille où on l'avait mise au moment de la trouvaille, au lieu de la mettre dans ma poche.

Les marchands d'antiquités n'étaient pas satisfaits, cela se conçoit, de cette manière d'agir. Quoiqu'il n'y ait pas eu cette année tentative de vol pendant la nuit, pour la bonne raison que je faisais veiller nuit et jour, et que l'on ne pût avoir aucun objet provenant de mes fouilles, on vendait aux touristes et même aux Egyptologues certains objets comme provenant de mes travaux. Ce n'était que ruse de marchands. Mais où ces ruses frisent l'indélicatesse, c'est quand les Egyptologues résidant au Caire, croyant comme parole d'Evangile, les affirmations des marchands, allaient colporter les objets achetés de ministère en ministère, criant que la nécropole d'Abydos était au pillage, que l'on me dérobait la moitié des objets que j'aurais dû trouver, qu'il fallait envoyer un surveillant spécial chargé de me contrôler, que l'on ajoutait foi aux lettres anonymes écrites d'Abydos, attestant que j'employais des ouvriers infidèles, que l'on me volait, etc. Un grand musée d'Europe a acheté de la sorte deux pieds de fauteuil, l'un brisé, comme provenant d'Abydos : je puis certifier ici qu'ils ne provenaient pas d'Abydos, mais bien de Neggadeh où on les avait dérobés pendant les fouilles de M. de Morgan. Je comprends très-bien que mes fouilles m'aient suscité, à cause de leurs résultats, de nombreuses jalousies, je

suis au courant des influences qui agissent d'Europe sur les fonctionnaires habitant l'Egypte ; mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'on ait recours à de pareilles extrémités, car il s'agit ici, non de ma personne, mais de l'intérêt général de la science et l'on n'aurait absolument rien gagné à empêcher la liberté de mes mouvements, sinon à reculer des découvertes gênantes. Je n'aspire pas à ce que tout le monde me donne raison, je connais le vers du fabuliste :

Contenter tout le monde et son père !

mais je crois qu'au lieu de me jalouser, on aurait mieux à faire, je veux dire à me seconder, car, il n'y a pas à le nier, avec ceux de MM. Petrie et de Morgan, les travaux que j'ai conduits à Abydos ont reculé les bornes des connaissances humaines, et c'est tout ce qu'il me faut.

Paris, 23 mai 1898.

E. Amélineau.

FIN

Baugé (Maine-et-Loire). — Imprimerie DALOUX

